MOULOUD FERAOUN

Les chemins qui montent

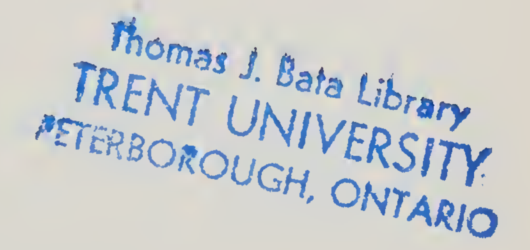
ROMAN

Collection Méditerranée
AUX ÉDITIONS DU SEUIL

MOULOUD FERAOUN

LES CHEMINS QUI MONTENT

roman



ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VIe

De cet ouvrage
choisi par Emmanuel Roblès
pour la collection
MÉDITERRANÉE
il a été tiré 25 exemplaires
sur Vélin Neige
numérotés de 1 à 25
dont 5 hors commerce
constituant l'édition
originale.

I

LA VEILLÉE


FDZ
FILEDZ.NET

I

Dehbia prit le journal d'Amer et le posa devant elle. Puis elle approcha une caisse, tout comme il faisait, et se mit à écrire dans un petit cahier à couverture verte un peu fanée, éclairée par la flamme jaune de la vieille lampe à pétrole.

Nana Melha, sa mère, respecta sa douleur. Elle acheva de préparer la couchette pour toutes deux et s'installa sous la couverture après avoir déroulé sa ceinture rouge qu'elle jeta près de l'oreiller ainsi que son foulard, car elle aimait dormir à l'aise, dans sa gandoura, tandis que ses cheveux libérés pouvaient déborder librement hors du lit et traîner sur la natte. Nana Melha ne voulait rien changer aux habitudes : c'était la seule façon d'éviter le hiatus, de lier le passé et l'avenir ; oublier le présent, l'ignorer comme font les sages qui savent, eux, que le présent ne compte pas parce que c'est un impertinent, un prétentieux qui se

mêle de vouloir modifier le futur. Voilà justement ce qui ne devrait pas se produire ! Pour Nana Melha, c'est tout simple : Amer, c'est le présent. Par conséquent il n'a jamais existé. Il importe que Dehbia oublie, qu'elle oublie très vite.

Dehbia est toute au malheur qui la frappe. Elle a passé des heures à lire le journal. Et maintenant elle écrit comme une petite fille appliquée, une gamine du cours moyen qui a appris à bien former ses lettres, connaît les règles du pluriel et sait faire accorder les verbes avec les substantifs, leurs sujets. Son écriture est petite, droite, aussi sage qu'elle-même, aussi affectueuse pourrait-on dire, si l'on considère la façon toute confiante dont se bouclent les *s*, se replient les *m* et s'allongent sans arrière-pensée les *l*, les *p*, les *d*.

Une écriture de jeune fille naïve pouvant fixer des rêves charmants, des soucis puérils, mais non traduire une douleur profonde ou crier sa révolte.

Avec une écriture pareille, il n'est pas possible d'aller loin. Voilà pourquoi Dehbia s'arrêta au bout de la troisième page. Elle relut ce qu'elle venait d'écrire et répéta à mi-voix :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi !

« J'ai fait un héritage. Amer n'Amer, tous tes papiers sont là. J'ai trouvé le paquet sur la caisse, bien en évidence. Je n'ai pas perdu la tête ; oui, ils sont tous là. C'est à moi de conclure. Ce soir je voudrais veiller à ta place.

Ce serait la treizième nuit, j'écrirais le treizième chapitre. Mais je ne parviendrais jamais à tout dire d'un seul coup. Tant pis. Le temps ne me manquera pas, ni la patience. Ma nuit durera des jours, des semaines mais je jure qu'il n'y aura qu'une nuit, que cette nuit sera toute consacrée à toi et qu'après, pour Dehbia, il y aura encore la nuit, une nuit sans fin...

Ce matin ma mère est revenue de chez Amer toute pâle, les lèvres tremblantes. Elle a murmuré d'une voix étranglée :

— Ma fille, un grand malheur ! Il est mort. Tais-toi, viens voir. Ce fut comme si l'on me lâchait brutalement dans un puits sans fond, mon cœur monta vers la tête, tandis que mon ventre descendait, descendait et que mes pieds s'étaient détachés de moi, comme si une bombe m'avait disloquée et que j'étais en train de m'éparpiller dans un gouffre. Ma mère a dû s'en apercevoir et m'a donné deux fortes gifles. J'ai sursauté et j'ai crié bêtement :

— Merci !

Puis je me suis mise à courir. J'ai poussé la porte, je suis entrée comme une somnambule, je me suis dirigée vers la caisse où le paquet m'attendait. Je savais qu'il était là, pour moi. Je l'ai pris. Je n'ai rien vu. Amer était-il là, je ne saurais le dire. Je suis revenue chez moi pour me recoucher, j'ai tiré les couvertures sur ma tête, j'ai ramené mes genoux sur ma poitrine et j'ai glissé mes deux mains qui tenaient le paquet entre mes cuisses. Je n'ai pas bougé de la journée ; je n'ai pas mangé, je n'ai pas bu ; ma mère s'est débrouillée toute seule.

— Suppose que je sois morte, moi aussi. Non, suppose

que je n'existe pas et occupe-toi de lui, hein, ma mère. Oublie-moi, je t'en prie, oublie-moi.

Il a dû y avoir du monde dans sa cour. Ma mère était affairée. Elle entrait chez nous, sortait, fermait la porte chaque fois qu'elle me laissait. J'ignore ce qui s'est passé depuis la découverte du mort. J'ai pu deviner dans les allées et venues l'arrivée des Français, les hommes de loi, pour l'enquête ; puis, plus tard, ceux qui devaient prendre le corps pour l'enterrer comme on enterre une bête crevée, sans cérémonie. Ainsi ses compatriotes s'en débarrassaient furtivement, le privaient des versets du Coran, interdisaient au Dieu de Mahomet d'accompagner ce mécréant.

— Vite, vite à Tazrout, pensaient-ils tous sans doute, on n'a que faire d'un cadavre pareil.

Un brouhaha confus s'est élevé dans la cour vers trois heures, juste après le départ des enquêteurs. Puis le martèlement des chaussures devant ma porte. Puis, plus rien. Ma mère est rentrée quelques minutes après. Elle est allée s'asseoir près du kanoun et s'est mise à sangloter. Mais ses sanglots m'importunaient.

— Tais-toi, lui ai-je crié. Va-t'en, laisse-moi seule.

— Tu es folle, Dehbia ?

— Oui, oui. Je suis folle. Tu ne comprends donc rien ? Mon Dieu, ayez pitié de moi... »

Elle répéta à mi-voix :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Puis elle alla rejoindre sa mère et souffla la petite lampe qu'elle avait prise sur la caisse pour la déposer près de l'oreiller. Elle s'allongea sur

sa couche froide, s'étira comme pour défier la terre glacée dont la protégeaient à peine la natte et les deux couvertures, évita de se serrer contre sa mère, ainsi qu'elle faisait d'habitude quand elle voulait se réchauffer tout de suite, et se tint immobile. Il ne fallait pas qu'elle réveille Nana Melha. Elle préférait s'isoler, se sentir seule dans l'obscurité, continuer de réfléchir, se dire tout ce qu'elle eût aimé écrire et qui se refusait à sortir, et restait en elle pareil à une grosse boule. Une boule dans sa gorge, une boule dans sa tête, dans sa poitrine, son ventre, un poids très lourd qui finissait par se confondre avec elle. Son chagrin était aussi gros que son corps : il était devenu son corps lui-même, de la pointe du crâne jusqu'aux orteils ; elle cessait d'exister ; il n'y avait plus que cela : le chagrin. Et ce chagrin c'était elle. Ce qu'il y avait sous les couvertures, près de Melha, ce n'était pas Dehbia, c'était lui, bien allongé, raide et pesant. Il ne fallait pas bouger ni que Melha s'en aperçût.

— Mon Dieu, ayez pitié de moi ! dit-elle à haute voix, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive... Et elle se mit à réciter machinalement sa prière de petite chrétienne, celle que lui avait apprise le Père Dubois qui parlait si bien le kabyle et qui avait traduit tout le catéchisme à l'usage des écoliers et des écolières des Aït-Ouadhou. Elle récita en kabyle puis en français. Et le miracle se produisit.

Non, Amer n'Amer n'était pas mort. Non, il ne faisait pas nuit et elle n'était pas couchée près de sa mère. Elle se revoyait avec Amer, en plein jour, là, chez elle où il était venu la trouver pour la dernière fois. Ils étaient seuls.

Nana Melha avait quitté la maison de bonne heure pour aller ramasser « les olives de Monsieur le Président ». Ils étaient seuls, se regardaient et souriaient.

Alors, elle était audacieuse. Elle se sentait le courage de tout dire, d'ouvrir son cœur à son ami afin qu'il y lise, qu'il la connaisse parfaitement, qu'il la comprenne et lui pardonne.

« Pourquoi ce sourire navré, ami ? Tu vois, je suis ta femme. Je n'ai plus de secret pour toi. Sur notre amour, Amirouche, je jure de n'être jamais qu'à toi. Viens, tout contre ta femme, caresse-moi. Prends-moi encore, je te le demande. N'est-ce pas que je ne rougis plus devant toi ? Merci, mon chéri. Tu as retrouvé le sourire que j'aime, celui de ta bouche si bien dessinée, de tes yeux couleur d'or et francs comme l'or, le sourire de tout ce visage viril et doux à la fois, ce visage d'ange, mon ange. Voilà, tu comprends ta Dehbia. Tu lui pardonnes avant de la comprendre. Sois sans inquiétude, Amirouche. Je te dirai tout, si tu y tiens. Bien sûr, il faut y tenir. Il vaut mieux que tu saches. Cent fois mieux, mon ami.

« Il ne faut pas que Mokrane brise mon bonheur. Il te hait cet homme, mais moi aussi, à présent, je le hais. Il est méchant et brutal. Je sais. Il a peur de toi, Amirouche. Il a peur que tu l'humilies, que tu lui prennes sa femme. Il est sûr que tu lui as pris sa femme. Tout le monde au village le chuchote parce que tu es beau, parce qu'elle te recherche et ne s'en cache pas. Oh ! vois-tu, je suis jalouse, moi aussi. Jalouse de cette fille que je trouve plus belle que moi et plus fortunée, certes.

« Ce que nous allons faire, nous, n'est pas bien compli-

qué. Écoute-moi, mon amour, ton rêve de partir, je le trouve merveilleux, oui, vends ce que tu as et partons. Ce n'est pas ta Dehbia qui t'encouragera à rester dans ce triste village. Je te suivrai partout. Ce chemin que tu voulais tracer aura beau monter, il ne sera pas pénible pour nous deux. Partons. Nous quitterons à jamais ce mauvais coin. Le monde saura peut-être où nous allons mais il ignorera d'où nous venons... »

Ces six mois qu'elle vient de passer tout près d'Amer, elle ne les oubliera pas : c'est un film enregistré à jamais dans sa mémoire, qui reste là à sa portée, qu'elle peut dérouler quand bon lui semble.

« Mon Dieu, que votre nom soit sanctifié. Amer est bien vivant. Hier, je l'ai eu à moi toute la journée. Depuis hier je suis sa femme. Et jamais il n'en aura d'autres, comme jamais je ne me donnerai à nul autre. Hein ! Pourquoi m'en voudrait-il ? Pourquoi irait-il supposer que je ne suis pas vierge, que Mokrane m'a prise de force dans un dessein de vengeance mesquine pour me déshonorer et le déshonorer, lui ? Non, tout cela est faux, on ne meurt pas pour une bêtise pareille, on ne brise pas la vie de celle qu'on aime parce que... »

Six mois ! leur amour a mis six mois pour se développer en secret, pour les unir dans une seule étreinte et les séparer butalement. Dehbia se raidit dans sa couche, tout près de sa mère qu'elle se garde de toucher. Ses yeux grands ouverts dans la totale obscurité de la maisonnette bien close, croient découvrir au plafond un point lumineux qui danse, une issue vers l'Au-delà d'où peut-être la regarde son ami. Elle monte vers lui, heureuse de le

retrouver. Elle lui montre fièrement ses ailes et ils se regardent en souriant car ils viennent de s'apercevoir qu'ils se ressemblent comme des frères et qu'ils ressemblent tous deux à l'ange ailé de la chapelle des Aït-Ouadhou...

Dehbia est contente parce qu'il lui est possible de se construire du bonheur. Si elle n'avait pas aimé Amer, si elle avait continué d'ignorer l'amour, le vrai, comment eût-elle pu rêver, imaginer une vie heureuse ? Maintenant elle sait. Elle sait que chaque jour, chaque nuit, toutes les fois qu'elle le voudra, elle s'isolera avec ses souvenirs. Et les souvenirs ne seront qu'un point de départ. Elle partira quand elle voudra, où bon lui semblera, avec Amer. Elle sera sa femme, ils auront tout, ils seront heureux. Pour elle comme pour tout le monde, il y aura la réalité d'un côté, le rêve de l'autre. Elle attachera plus d'importance au rêve, voilà tout. Cette réalité qui l'écrase sera un cauchemar que chaque fois l'image d'Amer viendra chasser en souriant. Que tous les Mokrane d'Ighil-Nezman s'acharnent à détruire son amour, ils ne peuvent rien contre son rêve. Et son rêve deviendra, pour elle, la réalité.

II

Dehbia croit sincèrement qu'elle n'est pas une fille comme les autres. Et par là, elle ressemble à Amer qui n'était pas un homme comme les autres. Cette idée l'a toujours soutenue et l'a bientôt fait se refermer sur elle-même comme une fleur fragile et méfiante qui renoncerait à s'ouvrir. Ceux qui savent observer s'en aperçoivent tout de suite quand ils la rencontrent pour la première fois : un beau visage aux lignes pures, au teint éclatant mais froid, non d'une froideur qui glace mais qui navre parce qu'on la sent empruntée, imposée par quelque chose d'hostile, un ennemi invisible et acharné qui serait jaloux de sa beauté, qui voudrait lui attacher un masque antipathique et y parvient quelquefois. Qu'elle sourie un peu, Dehbia, qu'elle lève sur vous ses grands yeux bleus au regard caressant, qu'elle entr'ouvre ses lèvres comme les pétales d'une rose gentiment offerte ! ses lèvres qui, serrées, paraissaient trop fines et agrandissaient sa bouche, alors le masque tombe et vous vous récriez d'admiration.

Ce visage a toujours intrigué Amer. Il s'est promis, dès le début, d'en déchiffrer l'énigme moins par curiosité que par sympathie. Il sentait en Dehbia une espèce de révolte identique à la sienne mais plus profonde, plus désespérée et difficile à exprimer. En même temps, ce beau visage traqué, ces yeux qui s'ouvraient très grand, l'appelaient, lui criaient leur désarroi. Allez exprimer l'inexprimable ! Il n'a rien su Amer, hormis quelques confidences, le dernier jour, qui ne lui ont rien expliqué !

Hier matin, quand Amer est rentré et qu'il est allé s'asseoir sur le banc de pierre qui donne accès à la soupente, il l'a attirée contre lui et a appuyé sa tête nue sur le sein de Dehbia, l'oreille juste sur le cœur. Dehbia debout palpitait d'émotion. Elle comprit que c'était lui qui voulait être caressé le premier pour ensuite la serrer doucement puis de plus en plus fort. Oui, Amer aimait se révéler peu à peu, s'offrir lui-même, attendrir, se montrer timide ; et elle aussi aimait cela, qui la mettait en confiance... Eh bien, hier matin, alors qu'elle lui caressait ses cheveux comme ceux d'un enfant et qu'il avait son oreille contre le cœur de son amie, il lui dit avec un sourire heureux :

— J'aime écouter battre ton cœur. Il me raconte ton histoire. Vois-tu, il ne me cache rien. Grâce à lui je te connaîtrai.

— Je voudrais bien, lui répondit-elle, savoir de toi un jour, pas maintenant, plus tard... je voudrais savoir de toi comment les gens me voient.

— Les gens ?

— Non. Toi seulement. Les autres penseront ce qu'ils voudront.

Il ne lui dira plus rien. Mais elle, elle pourra continuer de lui ouvrir son cœur. Il l'entendra sûrement. Et comme elle sera seule à parler, le silence de son ami sera une continuelle approbation.

Elle regarde encore au plafond, elle voudrait retrouver le point lumineux qui dansait ; cette fois, elle ne découvre rien dans l'obscurité qui l'entoure. Rien. Est-ce bien vrai qu'elle se pressera encore contre sa poitrine, qu'il la serrera dans ses bras ? Qu'il reviendra un peu sombre comme il avait l'habitude de revenir de la djema ou du café ces tout derniers jours ? Voyons, il est bien parti, Amer ! Et il laisse un vide. Un vide affreux. Elle enfonce un pan de couverture dans sa bouche et y mord de toutes ses dents.

— Non, il ne reviendra pas. Fini, fini, mon Dieu !

D'un soubresaut, elle se relève, se tient assise sur sa couche, croise ses bras sur ses seins et serre, serre à s'étouffer. Il ne saura pas à quel point elle l'aime. A quel point il s'est mis à remplir les jours, les heures, les minutes de Dehbia depuis qu'elle a compris qu'il pouvait l'aimer, être à elle, tout à elle. Elle regrette sa sotte timidité qui l'a empêchée de s'ouvrir à lui. Son orgueil. Toujours son orgueil ! Qu'est-elle après tout ? Une bâtarde sûrement. D'ailleurs il n'est pas mort sans le savoir. Voilà au moins un aveu humiliant qu'elle est contente d'avoir fait. Que n'a-t-elle eu le temps de tout révéler. Tout. Peut-être alors lui aurait-elle évité d'aller au-devant de la mort. Car c'est ainsi : elle a tué Amirouche.

Une fois de plus elle constate qu'elle porte en elle une malédiction. Quand elle était petite, à l'école, elle était

considérée comme un trouble-fête, transformant les jeux en disputes, se fâchant avec l'une puis avec l'autre, se retrouvant seule, toujours seule. Chaque fois qu'une Sœur s'intéressait à elle, le sort s'acharnait sur la religieuse qui ne tardait pas à quitter la mission. S'il lui arrivait de désirer une robe ou un beau foulard, le même sort gratifiait une de ses camarades de ce qu'elle avait souhaité pour elle-même. Toutes avaient une mère, des frères, un père. Elle avait sa mère. Pas plus. C'est à neuf ans qu'elle a su, alors qu'elle était gravement malade. Il lui a jeté à la face :

— Petite vermine, tu peux crever, tu n'es pas ma fille !

C'est lui qui a « crevé », mais il lui a enfoncé une vrille dans le cœur. Et depuis, il ne se passe pas de jour qu'elle ne sente cette vrille faire quelque tour en creusant ! De bonne heure elle s'est mise à juger sévèrement sa mère, à en avoir honte, à mépriser son père, à dédaigner les propos frivoles de l'une et à fuir l'autre, qui était méchant et têtu, qui tolérait l'inconduite de sa femme et se saoulait continuellement. Parfois elle ressentait une joie amère et secrète à se dire qu'elle ne tenait pas de cet individu, qu'elle avait un cœur vibrant, une intelligence vive, peut-être exceptionnelle. Cela, elle le devait à l'autre, au véritable père qui se tenait caché, qu'elle ne connaîtra jamais et qu'elle haïssait de tout son être parce qu'il avait fait d'elle, qui aurait pu être tout amour, une déshéritée qui n'avait que la ressource de maudire. Pourquoi était-elle née chrétienne aux Aït-Ouadhou, alors que partout il n'y avait que des kabyles musulmans ? Partout, sauf aux Aït-

Ouadhou et dans quelques autres villages où les chrétiens étaient une faible minorité ; insignifiants, négligeables, voilà ce qu'étaient les chrétiens de Kabylie, au point que maintenant, chez ses oncles d'Ighil-Nezman, les gens faisaient mine d'oublier, ne voulaient plus la considérer comme telle. Et elle, au fond, se trouvait bien aise qu'on eût l'air d'oublier. Pourtant elle savait qu'on n'oubliait pas, sa mère aussi le savait. Personne n'oublie quoi que ce soit, Nana Melha avait du moins cette certitude : personne n'épouserait sa fille. Tout le monde la désirerait mais aucun jeune homme n'en voudrait faire sa femme. Et aussi parce qu'elle était pauvre, aucune mère de famille ne l'accepterait comme bru. Cela affectait beaucoup Melha ; en elle, le souci majeur était de pouvoir marier sa fille et ce souci majeur s'alourdissait au fur et à mesure que grandissait Dehbia (que ses formes s'arrondissaient, que pointaient ses seins, que s'épanouissait son beau visage).

« Je suis sotte, songeait-elle quelquefois, une si belle enfant ne peut pas me rester sur les bras. Chrétienne, chrétienne ! Suis-je plus chrétienne que vous, cousines d'Ighil-Nezman ? Dites que je suis pauvre, d'accord. Allons, allons, en vous, seuls les ventres parlent. Le nom de son époux est tout de même écrit, comme le reste ; c'est affaire du destin. Je peux être tranquille. »

« C'est vrai que ma mère n'est pas chrétienne, songeait de son côté Dehbia. Il y a longtemps que je m'en suis aperçue. Mais y avait-il tellement de chrétiens parmi tous les pratiquants d'Aït-Ouadhou ? » Elle peut les passer tous en revue, s'en trouve-t-il vraiment un seul ?

La communauté catholique des Aït-Ouadhou est nombreuse, presque aussi nombreuse que le reste de la population avec laquelle d'ailleurs elle se confond parfaitement six jours sur sept. Aux messes du dimanche, la petite, la grande, aux vêpres, tout le monde assiste et, une fois par semaine, les hommes, les femmes et les enfants du quartier bas se retrouvent à la chapelle du couvent, chez les Sœurs. Une agréable promenade, une agréable journée où on peut exhiber ses meilleures gandouras, son foulard jaune à franges très longues, sa fouta ou sa robe ainsi que ses bas nylon ou ses bijoux un peu vieillots. Donc, le dimanche, on se sent un peu différent des autres, un peu supérieur, affranchi en quelque sorte puisque les barrières conventionnelles entre hommes et femmes, jeunes et vieux, disparaissent dans le temple de Dieu. Si des jeunes en profitent pour flirter un peu, c'est sous l'œil bienveillant du prêtre qui semble souligner cette possibilité comme une faveur divine accordée aux seuls chrétiens kabyles qui, s'ils savent profiter de l'occasion, rencontrent l'amour terrestre. Ils le rencontrent forcément d'ailleurs, puisqu'ils se marient entre eux, uniquement. A dire vrai, il arrive qu'un chrétien épouse une musulmane, ou un musulman une chrétienne. Ce sont des cas particuliers. Et, dans ces cas, il se crée des foyers particuliers, ni musulmans, ni chrétiens : on renvoie dos à dos Mahomet et Jésus et l'on s'occupe de soi.

Dehbïa n'aime pas les chrétiens de son village parce qu'ils ne sont pas sincères. Beaucoup d'entre eux se sont convertis par intérêt. D'ailleurs, pour tous, à l'origine, seul l'intérêt a joué. Les enfants sont chrétiens par hérédité

mais on sait que pour beaucoup l'héritage est pesant. Néanmoins, ils affichent vis à vis des musulmans une supériorité un peu dédaigneuse et provoquent des discussions animées pour faire admettre cette supériorité. Ils ont un argument massue qu'ils servent toujours en dernier et qui écrase chaque fois l'adversaire.

— Pour finir, considérez la conduite édifiante des Pères Blancs et des Sœurs Blanches, voyez tout le bien qu'ils font autour d'eux, à des mécréants comme vous, comparez-les à vos marabouts, avec leurs amulettes, les pièges qu'ils tendent aux naïfs, leurs défauts et leur bêtise. Allons, allons, soyez objectifs et ouvrez un peu les yeux.

Les musulmans les ferment, au contraire ; ils clignent malicieusement des yeux et ne répondent plus. Ils pourraient peut-être dire que si les marabouts sont critiquables, la faute n'en est pas au dogme, et ajouter qu'il fut un temps dans l'histoire chrétienne où les marabouts de Jésus ne valaient pas plus cher que ceux de Mahomet. Ils préfèrent se taire... Dans ces discussions, c'est toujours le chrétien qui s'énerve. Et il s'énerve parce qu'il n'a pas le nombre. Les autres, forts de leur unanimité, sont sûrs d'avoir raison et le chrétien finit par se demander s'ils n'ont pas raison, en effet.

Dehbia connaît bien les siens. Ils n'ont de chrétien que le nom. L'un des premiers d'entre eux, converti au début du siècle et qui a d'ailleurs sa croix au cimetière de la paroisse, leur traça une ligne de conduite que beaucoup suivent ingénument. Jadis, racontent-ils, ce néophyte à peine dégrossi fut surpris par un Père faisant à la mosquée sa prière parmi les musulmans.

— C'était bien toi, hier soir, à la mosquée ?
— Oui, mon père.
— Tu n'es pas musulman.
— Pourquoi pas, mon père ? Je le suis de naissance.
Il paraît que le Père n'a pas beaucoup insisté. Actuellement ils ne vont plus à la mosquée mais ils jurent par les saints du pays, pratiquent la circoncision comme les bons musulmans et célèbrent les Aïds aussi bien que la Noël. Leurs femmes, aussi superstitieuses que toutes les autres, croient aux pratiques des bonnes vieilles et, pour connaître l'avenir, rendent visite aux mêmes derviches.

Tout cela, Dehbia le sait et beaucoup d'autres choses. Bien sûr qu'ils ont reçu le baptême et avec le baptême un nom chrétien. Les Pères leur ont distribué généreusement des « Marie », des « Jean », et surtout des « Augustin », des « Monique » comme cela se devait en pays berbère, mais à côté de ces noms existe toujours le nom kabyle, Mohammed, Akli, Rabah, Saïd, et la faculté de s'en servir.

Les gens d'Aït-Ouadhou sont tous tournés vers l'Administration. Grâce à l'appui des Pères, ils finissent toujours par se caser. Naguère les hommes s'engageaient dans l'armée puis revenaient avec une retraite et un emploi réservé : cafetier maure, garde champêtre, gendarme. Maintenant, ils se font infirmiers dans les hôpitaux d'Algérie, gardiens de prisons civiles ou policiers d'État. Ceux qui ne sont pas fonctionnaires sont liés à ces derniers, de sorte que tous les Aït-Ouadhou, musulmans ou chrétiens, ont l'impression de contribuer d'une façon efficace à faire marcher

la machine publique. Cela donne beaucoup d'assurance aux chrétiens surtout, leur confère une certaine dignité qui les rapproche singulièrement des Français, dont ils se sentent presque les égaux. C'est pour cette raison d'ailleurs que les jeunes générations singent de mieux en mieux les Français, et c'est aussi pourquoi elles sont plus susceptibles que leurs aînées. Lorsqu'ils constatent que, quoi qu'ils fassent, on les considère toujours comme des kabyles, leur colère se tourne contre le Christ et ses serviteurs qui sont antiracistes par vocation.

Les parents de Dehbia étaient les plus pauvres de la communauté. On ne faisait pas cas d'eux et, toute jeune, elle s'est mise à mépriser ces mauvais chrétiens. Toute jeune aussi, elle porta son affection à celui qui avait donné son amour aux pauvres, aux déshérités, à ceux qui souffrent sans se plaindre et dont le cœur meurtri saigne goutte à goutte en secret. Toute seule pour ainsi dire, elle découvrit le vrai visage du Christ et de Sa Sainte Mère, la Vierge. Auparavant, elle avait cherché à s'attacher. Chaque fois elle s'était sentie repoussée : par sa mère, par son père, par les religieuses, par les camarades. Elle prit en aversion l'argent dont tout le monde parlait autour d'elle, surtout ses parents qui en manquaient. Elle ne comprit pas tout de suite la relation exacte qui existait entre l'argent et les beaux habits, par exemple ; entre l'argent et la considération dont on était entouré. Et quand elle comprit, c'était comme si elle découvrait une injustice supplémentaire dont elle allait souffrir jusqu'à sa mort et dont elle avait été jusqu'alors l'inconsciente victime.

Il lui restait l'Enfant Jésus et sa Sainte Mère qu'elle chérissait en cachette parce qu'ils lui paraissaient seuls et faibles, mais redoutés des forts, des riches, hostiles à tous sauf à la petite Dehbia qu'ils accompagnaient dans ses rêves, dans ses jeux, dans la solitude de son cœur.

A douze ans, elle assistait à la messe comme une grande personne et comprenait tout ce que disait le prêtre. Elle avait l'impression qu'aucun fidèle ne comprenait aussi bien qu'elle. Lorsque le Père allait au-devant de sa pensée, répondait aux questions qu'elle se posait intérieurement, elle avait envie de courir lui embrasser la tête comme font les musulmans. Elle sortait de l'église rayonnante, et allait à la maison pour prier encore. Parfois aussi il la laissait insatisfaite, elle n'était pas d'accord avec lui. Alors, déçue, elle éprouvait une autre joie, une espèce d'orgueil, à constater qu'elle était exigeante, donc bonne chrétienne. Mais c'était la musique et le chant qui l'attiraient le plus à l'église. La musique la transportait hors de l'église, la ravissait, lui faisait oublier tout. Personne ne lui avait jamais appris à aimer la musique et sûrement personne n'éprouvait à un même degré cette impression de bonheur parfait, cette ivresse si douce qui la prenait petit à petit au fur et à mesure que le chant se développait, s'amplifiait et s'élevait vers le ciel. Pareillement s'élevait Dehbia, mais dès que cela se terminait, elle regardait autour d'elle et un sanglot lui nouait la gorge. Non, sa mère n'avait jamais compris, et les autres non plus. Qu'on se moquât d'elle si on voulait ! Elle était fière de sentir et d'aimer à sa façon ; si elle était douée d'un sens supplémentaire, il était juste qu'elle connût une jouissance particulière.

— Que m'importent leurs richesses, leur bêtise. Je suis loin de ces gens-là, pensait-elle des Aït-Ouadhou.

Lorsqu'elle a été bien malade, elle n'a pas eu peur de la mort. Elle avait une médaille de la Vierge qu'elle portait constamment à la bouche et il lui semblait que, là haut, l'attendait l'Enfant Jésus qui voulait une petite fille pour jouer en sa compagnie. Elle n'a pas eu peur, non plus, de voir mourir son père.

— Pardonnez-moi, mon Dieu, de ne l'avoir pas beaucoup aimé... Pardonnez-lui parce que vous êtes miséricordieux, appelez-le parmi les élus puisqu'il a reçu les sacrements...

Il n'y a pas bien longtemps que cela s'est passé. Elle n'est plus naïve, certes, mais sa ferveur a augmenté. Son unique défaut à présent est d'interpréter à sa façon les mystères du dogme, qui ne sont pas très clairs. C'est ainsi que les premiers émois de la chair ont provoqué en elle une réaction singulière : ce n'est plus l'Enfant Jésus qu'elle aime mais le Christ adulte, beau, fort et doux à la fois, le Christ crucifié, pantelant qui meurt pour avoir trop aimé, l'époux divin de toutes les vierges ardentes qui dédaignent l'amour terrestre. Elle brûle d'être parmi ces vierges et secrètement elle s'est donnée à Lui.

— Oh ! Mon Dieu, je ne serai à personne. Je t'appartiens.

Quelque chose, au tréfonds d'elle-même, lui murmure, chaque fois qu'elle renouvelle sa promesse :

— A moins que...

Quelque chose comme un instinct diabolique. Ou Satan lui-même qui loge en un coin secret de son corps.

III

APRÈS LA MORT de son père, elle n'éprouva aucun regret à quitter les gens d'Aït-Ouadhou. Elle n'aimait personne, personne ne tenait à elle. Elle emporta dans une boîte toutes ses médailles de la Vierge, et le Christ dans son cœur. Elle ne regretta pas la chapelle, ni les Pères et les Sœurs, qu'elle aimait bien pourtant. Mais elle aimait l'une comme maison de Dieu et les autres pour ce qu'ils représentaient : non pour eux-mêmes, car aucun d'entre eux ne l'avait distinguée ou comprise. Au contraire ils voyaient se manifester en elle un péché capital, le péché d'orgueil. Ils le lui disaient souvent.

— Je suis peut-être orgueilleuse, reconnaissait-elle ; cela ne m'empêche pas d'être chrétienne du fond du cœur, tandis que d'autres le sont du bout des lèvres...

Elle s'en alla à Ighil-Nezman pleine de rancœur, comme pour punir tous les chrétiens. L'idée de vivre tout à fait en musulmane ne l'effrayait pas car, en dépit des apparences, elle avait assez de caractère et d'intelligence pour rester

fidèle à son Dieu. Elle savait bien que pour sa mère la question ne se poserait pas. Melha serait musulmane à Ighil-Nezman comme elle était chrétienne aux Aït-Ouadhou. D'ailleurs Dehbia pour sa part ne tenait pas non plus à afficher ses croyances au milieu d'infidèles qui se moqueraient méchamment du miracle de l'incarnation et de tout ce qui, pour elle, était plus précieux que la vie : sa foi, son Dieu. Mais à vivre dans ce milieu où la religion musulmane était réduite à quelques habitudes, quelques gestes sans portée et quelques superstitions sans conséquences, cela éteignit peu à peu son ardeur mystique ; bientôt elle se tourmenta moins pour l'Au-delà et s'intéressa davantage aux propos futiles, aux projets terre à terre, aux espoirs sans prétention de toutes ces filles pleines de santé et d'appétit.

— Dehbia, prends ta cruche, nous t'attendons, la djema est pleine.

— Une seconde, mes sœurs, je suis à vous.

Elle saisissait l'amphore à la volée et rejoignait le groupe, non sans avoir lancé un regard complaisant et rieur à la petite glace près de la porte. Elle savait qu'elle rencontrerait des jeunes gens. Les jeunes gens ne vous quitteront pas des yeux et vous serez fière qu'on vous admire. Puis il y aura les rires, les bousculades sur le chemin de la fontaine. Et les confidences, les potins, les calomnies... Voilà c'est cela la vie. Le temps passe. La nuit, toute seule, près de la mère qui dort, on peut se repentir un brin, prier le Dieu miséricordieux, et l'image d'un jeune homme au regard ardent viendra voiler celle de la croix. La nuit, près de Melha qui dort comme maintenant.

— Mon Dieu, ayez pitié de moi...

Elle connaissait Amer avant qu'il revienne de France. Les filles en parlaient quelquefois à la fontaine, et souvent Madame à la maison. Elle l'attendait avec une certaine hostilité car sûrement il n'allait pas la remarquer ; elle serait pour lui une petite chrétienne — il le saurait tout de suite — une incroyante désirable, une paysanne naïve et facile à tromper. Elle le laisserait venir et la leçon qu'il aurait bien cherchée, il l'aurait cuisante, le beau gosse !

— Ma fille, embrasse la tête de ton cousin, approche, n'aie pas peur ! Melha et Madame souriaient. Le cousin fit un pas, la regarda, inclina doucement sa tête pour recevoir le baiser puis saisit la main de Dehbia et l'effleura de ses lèvres, au hasard, rapidement comme si cela l'agaçait.

Elle revint à la maison, peu satisfaite de la rencontre.

— C'est bien ce que je pensais, se dit-elle, il ne me remarquera jamais, il doit me prendre pour une gamine.

Alors, les jours qui suivirent, tout en ne cessant pas de l'épier, de l'observer, elle se conduisit avec lui en fille exubérante et sans gêne qui entendait se faire gâter de sa mère, de Madame, et prenait plaisir à taquiner le cousin. Elle ne cherchait plus à attirer son attention. D'ailleurs, elle ne voulait pas l'aimer. Un cousin, sans plus. Amirouche n'avait pas du tout l'air de s'occuper d'elle. Chaque matin, quand il sortait, il leur criait bonjour joyeusement et Melha accourait sur le seuil pour lui répondre. Parfois Dehbia le devançait dans la rue et c'était elle qui le saluait la première en souriant de toute sa frimousse.

— Bonjour, fillette, disait-il, en souriant aussi.

Amer était beau et grand mais sa force ne se devinait pas sous son allure de flâneur nonchalant. Elle trouvait même qu'il aurait dû redresser un peu la taille, mettre sa belle stature en évidence ; mais lui, comme s'il était sûr de plaire, il ne voulait rien mettre en évidence. Il était élégant précisément parce qu'il ne voulait pas le paraître, de même qu'elle le croyait orgueilleux parce qu'il jouait constamment à l'homme modeste et grave. Elle aimait l'entendre parler, cela lui donnait chaud au cœur parce qu'il était d'une extrême gentillesse et d'un optimisme communicatif. Mais il lui arrivait de trébucher sur certains sons et cela choquait Dehbia comme s'il l'avait fait exprès, pour la contrarier. Il l'attirait par tout ce qu'il avait de plaisant et aussi par ses imperfections, dont elle eût voulu percer le mystère. Lorsque Melha l'arrêtait pour bavarder, elle s'abritait derrière sa mère. Cette voix la berçait et elle ne pouvait détacher ses yeux de ceux d'Amer, si doux, si caressants. Chaque fois le même mot lui montait aux lèvres : gentil, gentil.

— Oui, il est gentil.

Elle entendait rarement ce qu'il disait à Melha mais elle écoutait de toutes ses oreilles. Et quand il s'en allait, elle le suivait du regard. Bientôt elle le préféra à tous les jeunes gens du village, dont elle se détourna tout à fait. Il était là, vivant tout près d'elle, cela lui suffisait. Lorsqu'elle traversait la djema et qu'il s'y trouvait, lorsqu'elle croisait un groupe où elle reconnaissait la voix qu'elle aimait, elle ne se serrait plus entre les filles mais ralentissait le pas pour passer la dernière ou au contraire se met-

tait en tête, se détachait pour qu'il la vît. Il lui semblait alors qu'il haussait un peu le ton, que le bout de phrase qu'elle entendait était pour elle, non pour d'autres.

Un jour que sa mère était sortie et qu'elle se peignait, assise sur le seuil, les yeux fixés sur le portail d'Amer, elle entendit sortir le jeune homme. Son cœur se mit à battre follement et elle eut envie de se sauver. Quand Amer arriva tout près d'elle, le regard qu'elle leva sur lui était un aveu d'amour désespéré, un don total de tout son être qu'il était impossible de ne pas comprendre, qu'il eût été inhumain de repousser. Pour la première fois Amer eut un choc brutal. Il rougit lui aussi, sourit tendrement et posa sa main sur la tête de sa cousine.

— Rentre vite à la maison, dit-il dans un souffle.

— Cela devait arriver, se dit Dehbia. Je l'aime, mon Dieu ! Il sait que je l'aime. Il accepte. Je suis contente, contente. Merci, mon Dieu ! C'est fini, il ne pense plus à Ouiza ni à d'autres.

Puis elle se mit à l'aimer de toute son âme. Chaque jour lui apportait des raisons de l'aimer davantage. Elle savait tout ce qu'il faisait à la maison et au dehors. Elle parlait de lui à sa mère, et avec Madame. Les filles, à la fontaine, en disaient du bien. Elle décida qu'il lui ressemblait en tout point, qu'il avait toutes les qualités qu'elle croyait avoir, mais qu'il était plus parfait encore. Il ne ressemblait à personne d'autre.

— Oh ! si je pouvais bavarder avec lui, l'écouter, l'écouter longtemps, le jour, la nuit. Il m'apprendrait beaucoup sur lui et sur moi. Et ce moment, elle l'attendait comme on attend l'heure de sa suprême jouissance. Hélas, il n'est

jamais venu tout à fait. Que lui reste-t-il à présent ?

— J'ai fait un beau rêve, mon Dieu. Pourquoi la réalité est-elle si pénible ? Pourquoi m'avez-vous brisée, mon Dieu ? Sainte Marie, mère de notre Seigneur, est-ce toi qui me punis de t'avoir oubliée ? Le châtiment est cruel. J'aurais vécu heureuse avec Amer, il acceptait que je fusse chrétienne, il était bon et généreux. N'est-ce pas qu'il était généreux, lui qui souffrait de la misère des autres, lui qui était prêt à mourir pour les autres et qui est mort si stupidement ? Il était généreux, mon Amirouche, il se serait fait chrétien. Chrétien pour moi, son amie, chrétien parce qu'il ne pouvait pas être autre chose.

— Mon Dieu, aura-t-il une place parmi vos Élus, ce mécréant qui était bon comme un ange ? Vos règlements sont-ils stricts comme l'implacable injustice des forts ? Mon Dieu, prenez-moi sans attendre et unissez-nous dans votre Royaume. Vous êtes grand et miséricordieux. Prenez-moi, mon Dieu, pour donner un sens à l'absurdité où vous m'avez plongée. Mon Dieu, si vous refusez de m'éclairer, c'est que vous me permettrez de comprendre dans l'Au-delà. Et d'être heureuse avec lui.

— Reviens, petite étoile qui danses, Amer, mon amour, reviens, parle-moi, souris-moi, emporte-moi avec toi.

— Amer, je ne suis pas innocente. La folie m'a poussée à te trahir. J'ai été jalouse et malheureuse. J'ai appelé le malheur sur toi. Amer, je ne suis pas innocente, mais tu m'aurais pardonné. Alors pourquoi t'a-t-il tué ? Pourquoi est-il permis que tu meures ainsi et que ma vie soit brisée ?

— Mon Dieu, ayez pitié de moi. Ayez pitié de lui.

Cette nuit, au village, qui pense à lui, mon Dieu ?

Mokrane, peut-être. Mokrane des Aït-Slimane, dont le frère est garde champêtre. Le garde champêtre aussi doit se dire qu'il a bien renseigné les enquêteurs et se féliciter d'avoir sauvé sa famille. Le Président ? bien sûr qu'il a la conscience tranquille : Amer s'est suicidé. Personne n'y peut quoi que ce soit. Les Aït-Larbi, mes oncles et les siens ? A quoi bon en parler...

Mon Dieu, ayez pitié de moi. Puisque vous savez, Vous.

— Ma fille chérie, couche-toi, dit Melha en attirant contre elle Dehbia ; Dieu t'enverra l'oubli. Oui, mon enfant, l'oubli, ne sursaute pas. Ce sera ainsi. Le remède contre le malheur, c'est l'oubli.

— Laisse-moi, c'est écœurant. Ne parle plus.

— Bon. Calme-toi. Je ne dis plus rien.

Alors Nana Melha se mit à la caresser de sa petite main potelée et experte. Des caresses douces mais insistantes, presque obscènes, et elle murmura pour elle-même :

— Oh ! les hommes sont tous pareils ! Les femmes aussi, d'ailleurs.

IV

Dehbia a dévoré le journal de son ami. Et ce qu'il a écrit à propos de leur amour lui brûle les entrailles. Elle aura tout le temps de le relire, de l'apprendre par cœur. Elle le gardera précieusement comme une relique inestimable, comme ces braises que recueillaient les premiers hommes, sur lesquelles veillaient des guerriers farouches et qui servaient à raviver les foyers. Ainsi son amour ne s'éteindra pas mais la consumera elle-même continûment, jusqu'à ce qu'elle rejoigne Amer, là-haut, dans le ciel.

— Oh ! mon Dieu, faites que cela arrive vite, que mon supplice ne dure pas trop longtemps.

Mais pour le reste, Amer a été trop sévère. Il a voulu raconter sa propre vie. En fait, il a exprimé sa colère, son désarroi et son dégoût de la vie. Son crime, à elle, est de l'avoir poussé au désespoir alors qu'elle eût pu l'en guérir. C'est maintenant qu'elle s'en rend compte et qu'elle mesure la distance qui la séparait de ce cœur noble qui

voulait changer la face du monde et dont la seule faiblesse a été d'avoir cru en elle.

Pourquoi passe-t-il sous silence sa générosité, sa bonté pour les humbles, son mépris pour les grands, les riches, l'injustice et le mensonge ? Qui témoignera pour lui, maintenant qu'Ighil-Nezman en est débarrassé pour toujours et que sa mort aux yeux de tous n'est qu'une ultime extravagance, une dernière folie qui fera hausser les épaules et soulagera les bons croyants ?

Au fond ce que chacun lui reproche c'est sa franchise, son refus d'accepter l'hypocrisie générale qui est ici la règle de conduite. Mais quand il s'agissait d'une corvée collective, on savait qu'il accourait le premier, entraînant tous les jeunes avec lui ; quand il fallait répondre aux gendarmes ou ne pas se laisser intimider par l'Administrateur, on se dépêchait d'appeler « notre Amer » et il arrivait, poli, buté et plein d'assurance. Et les gens se disaient à voix basse :

— Il parle bien, le fils de Madame. Il n'a pas peur.

— Eh ! il a de qui tenir. Sans compter son grand-père Kaci. Tu n'as pas connu son grand-père Kaci ? Demande aux vieux, ils s'en souviennent, eux.

Voilà ce qu'ils pensaient de lui, dans de telles circonstances. Et sa mère redressait fièrement la tête ainsi que Dehbia, sa cousine, et tous les Aït Larbi, ses oncles.

Toutes ces misères des autres qui font la matière de sa confession, qu'il a décrites comme s'il les avait subies, il a essayé de les soulager. On savait que son cœur était bon, alors personne ne se gênait avec lui. Au point que Madame qui n'était pas mauvaise, loin de là, mais tout

de même raisonnable et sévère, le traitait de fou et de naïf. Il baissait la tête, comme pris en faute, et s'en allait en souriant. Les vieilles, les orphelins, les mendiants abusaient de sa bonté, le prenaient réellement pour un sot, n'avaient aucune pitié de lui. Parfois, il lui arrivait de ne rien pouvoir offrir. Cela le mettait en colère, lui faisait comprendre qu'on le grugeait et au lieu de bonnes paroles, il servait des insultes ou des grossièretés à ceux qui espéraient précisément autre chose. Mais personne ne lui en voulait de ses sautes d'humeur, car on était sûr de « le rouler » à la prochaine occasion.

Combien en est-il à qui il a prêté de l'argent et qui sont peut-être contents de sa mort parce qu'ils n'auront pas à le payer ? Ils auront, au contraire, à l'oublier. Ils se dépêcheront de l'oublier comme on se hâte d'oublier une faute. Mais la faute laisse toujours un remords ; Amer, lui, ne laissera même pas un regret.

« Amer aussi ne doit rien regretter à cette heure. Pas même moi qui l'ai trahi. Il vaut peut-être mieux l'oublier, supposer que je ne l'ai jamais connu, qu'il n'a pas existé. Fermer les yeux, fermer mon cœur, ne plus penser à rien, dormir, là, près de Melha, ma mère. »

Il lui apparaît soudain qu'Amer ne l'aime pas spécialement, qu'il est bon et généreux, mais sur un plan trop élevé où elle aurait eu trop de peine à monter. Il aime tout le monde, Amer, ou il n'aime personne. Il a de grandes idées et il tient à ses idées, et elle-même est devenue pour lui une idée, une simple idée.

Par exemple, elle n'a jamais songé à s'inquiéter sérieusement du sort de ses semblables comme le fait Amer dans

son journal. Lorsque le malheur des autres la touche, elle pleure et s'apitoie, car elle a bon cœur aussi. Mais elle n'accepterait jamais de se substituer à eux, d'appeler ce malheur sur elle-même uniquement pour les soulager ou pour montrer qu'elle peut en souffrir. Elle a trop connu l'égoïsme pour ne pas être égoïste à son tour, et elle sait mieux qu'Amer que l'égoïsme est le seul moyen de lutte dont on puisse disposer chez les pauvres. Amer a voulu vivre comme les riches et aussi que tout le monde fût riche.

« Est-ce possible, mon Dieu ? Il voulait des robinets pour l'eau, des lits pour dormir, et des piles d'assiettes, et de l'auréomycine. Il aurait pu avoir tout cela avec le travail et l'épargne. Nous voudrions tous avoir beaucoup de choses, mais il ne suffit pas de vouloir. D'ailleurs, il ne souhaitait pas tant les avoir que les faire donner à tous. Voilà Amer.

Ah ! si Amer était chrétien ! s'il avait entendu le père Dubois parler de tout cela qui nous dépasse un peu mais qu'il expliquait si bien, lui, car il n'était pas communiste, le père Dubois ! Non, il n'était pas communiste. Et la responsabilité du pauvre, il savait la dégager. Sans compter toutes les compensations que Dieu réserve à ce dernier et auxquelles, bien sûr, personne ne croit plus. Je vois bien ce qui me mettait la rage au cœur devant cet homme que je ne pouvais pas critiquer, qui me semblait trop parfait. Eh ! bien, c'était cela. Il n'était pas à moi, mais à tous. J'ai mes griffes comme n'importe qui et j'aime me défendre. Tous ces idiots qui vont se perdre en France prétendent que ce sont les Français qui les laissent dans

la misère. Et Amer donne raison à tous les fainéants. Je ne comprends pas, je ne comprends rien à tout ce qu'il raconte. »

Alors, graduellement, toutes les colères d'Amer qu'elle avait senties passer en elle, le matin, en lisant le journal, pendant que la population s'affairait autour du cadavre, elle se met à les analyser, à les contester, elle va jusqu'à lui reprocher sa mort stupide. C'est une autre espèce de colère qui monte en elle, contre lui, devant qui elle ne peut plus se justifier, contre lui qui s'est sauvé et qui a refusé toute explication. Il faut qu'elle revive tout par le menu, jour après jour, ces six mois d'attente et de souffrances, six mois de bonheur aussi, une double saison d'amour que, dans sa misérable existence, elle ne connaîtra jamais plus.

Il faut qu'elle explique sa souffrance, qu'elle se justifie à son tour comme Amer a essayé de le faire sans parvenir à rien d'autre qu'à mourir et à déchirer le cœur de celle qu'il prétendait aimer. Maintenant il faut qu'elle condamne Amer puisqu'il l'a injustement condamnée. Il a refusé d'aller au fond de lui-même, eh bien, c'est elle qui dira tout.

Il est facile d'exiger d'autrui ce qu'on ne veut pas exiger de soi-même. Cela ne prouve pas qu'on respecte autrui, qu'on l'aime ou que l'on a pitié de lui. Pourquoi n'a-t-il pas essayé de se mettre à sa place pour la comprendre et lui pardonner ? Il ne s'est même pas inquiété de savoir comment elle a vécu à Ighil-Nezman avant qu'il revienne de France, l'humiliant accueil qu'elles ont reçu partout, et le mépris et le dédain et la méchanceté de tous envers

Melha, femme légère, envers elle-même, fille infidèle sortie on ne sait d'où.

Lorsqu'elles sont arrivées à Ighil-Nezman, elles ont semé une espèce d'effroi chez les Aït-Larbi, et les honnêtes familles du village ont fait mine de les ignorer. Chacun avait ses pauvres à aider, à faire travailler durement et à exploiter, la conscience tranquille. De celles-là, personne ne voulait, y compris les oncles et les cousins de Melha qui la connaissaient de longue date, qui eussent voulu qu'elle fût au diable et qui se trouvaient forcés de l'admettre dans leur karouba comme on subit une catastrophe. Qu'allait-il advenir de la présence de Melha au milieu de leurs femmes ? De Melha et de cette fille trop blanche, trop grande, trop belle, qu'elle ramenait avec elle et qu'elle allait éduquer. En attendant le scandale, ils décidèrent de l'ignorer. Toutes les avances de Melha, tous les sourires soumis de Dehbia n'y firent rien. On les méprisait ouvertement, il n'y avait pas à insister.

Il n'y a pas que les Aït-Larbi à Ighil-Nezman, se dit Melha. Je suis du village, tous les autres sont également mes frères. Et pour gagner sa vie, elle se mit à proposer ses services à tous ceux qui pouvaient en avoir besoin. Seule Madame lui donna raison et l'encouragea à travailler honnêtement.

Saïd des Aït-Slimane l'engagea comme porteuse d'eau, moyennant mille francs par mois, trois cruches par jour ; après quoi, elle était libre. Elle accepta, au grand mécontentement des Aït-Larbi qui soupçonnèrent ce vieil hypocrite des Aït-Slimane de vouloir les humilier et peut-être les salir. Melha en fut heureuse au contraire.

Saïd Aït-Slimane était un vieillard pieux et respectable que tout le monde appelait vava Saïd. Il fut, dans le village, un politicien adroit dont les intrigues déroutaient ses adversaires et dont les trahisons ne surprenaient personne. Au cours de sa longue existence, il n'avait pas seulement intrigué et trahi, mais volé ses amis et ses proches. Actuellement c'était un chef de famille considéré qui avait sur la terre autant de biens que peut en avoir un grand propriétaire d'Ighil-Nezman. A la maison, il y avait une vache, des bœufs et un mulet. Son fils aîné était secrétaire de mairie et garde champêtre. L'autre était Mokrane, un jeune homme qui lui ressemblait tout à fait, au moral comme au physique, — obéissant et fanatique à souhait. Mokrane est allé une ou deux fois en France. Mais la vie chez les infidèles ne lui a guère réussi. Sa place était par conséquent au village, où on lui laissait la responsabilité de tous les travaux champêtres.

La vieille était acariâtre avec sa belle-fille et ses enfants, elle terrorisait tout le quartier, à commencer par vava Saïd qu'il lui arrivait de battre. Elle était osseuse comme une mule dont il ne reste que la grosse charpente, mauvaise langue et impitoyable. Depuis longtemps son mari avait pris l'habitude de la tromper avec toutes les pauvresses qui lui tombaient sous la main, les veuves, les mendiantes de passage et même les petites orphelines. C'était pour toute la famille une tare que l'on dissimulait soigneusement et que le coupable croyait se faire pardonner par des dehors conciliants et mielleux. C'est lui qui imposa Melha comme porteuse d'eau. En cachette, il lui promit quelques menus avantages en plus des mille francs, tandis

qu'en lui-même il caressait un fol espoir. Melha accepta comme pour relever un défi et entra tranquillement chez les Aït-Slimane. Toutefois elle tint sa fille à l'écart, évita de lui faire connaître la maison, de l'y envoyer porter la cruche d'eau, comme elle lui évitait d'aller travailler chez les autres. Les gens d'Ighil-Nezman, elle les connaissait : c'était à elle de les affronter. Melha était prête à faire n'importe quoi, à aller chez n'importe qui et, comme elle n'avait que deux bouches à nourrir, elle ne doutait pas qu'elle allait pouvoir organiser son petit foyer. Elle pouvait se passer de la pitié équivoque de certains.

Avec les Aït-Slimane tout alla bien au début. La méchante vieille la surveillait continuellement, mais Melha relevait toutes ses réflexions et chaque fois la tournait en ridicule. Il ne fallait tout de même pas que ces avares la prissent pour une quémandeuse ou une intrigante. Tout alla bien jusqu'au jour où, rentrant un soir des champs, elle trouva chez elle, sur le pas de la porte, un plat brisé en miettes et à côté un petit tas de couscous.

— C'est toi qui as fait ça ? dit-elle à Dehbia.

— Oui, c'est moi. Le couscous des Aït-Slimane... Mokrane est venu l'apporter.

— Et puis ?

— Rien. Il a voulu m'embrasser...

— Ah ! lui aussi ! Tu lui as jeté à la tête, j'espère.

— Non ! j'ai jeté par terre et il s'est sauvé.

— Bien, ma fille. Demain ils sauront qui je suis.

— Mère, je t'en supplie...

— Tais-toi, tout ceci me regarde. Je ne suis pas si folle, tu resteras à l'écart. C'est mon affaire.

Le lendemain, en effet, trouvant le vieux Saïd seul à la maison, elle l'envoya s'affaler près de la grande jarre d'eau et sortit en l'insultant et en criant à qui voulait l'entendre :

— Vieux singe ! malpropre ! tu ne connais pas les Aït-Larbi, peut-être ? Venez voir, ô croyants, une honte ! Honte sur les Aït-Slimane, une sale famille !

Saïd tremblait de fureur et cherchait son bâton ; sa femme, qui n'était pas loin, accourut tremblante comme son mari.

— Melha, maudit le démon ! C'est lui qui te fait parler. Melha, ma fille, ne crie pas... les ennemis... calme-toi...

Ah ! elle fut bien reçue, aussi. Elles sortirent toutes deux dans la rue en continuant à s'insulter. Puis la vieille qui avait réussi à se saisir d'une matraque voulut assommer Melha. La rue était alors pleine de monde. Melha se retourna :

— Ah ! vieille bourrique, attends que je te brise la carcasse...

La vieille affolée se précipita chez elle en glapissant et toute l'assistance éclata de rire. Melha riait comme toutes les autres et leur expliqua avec force gestes que le vénérable vava Saïd avait essayé de la caresser. Elle fit de la scène un tableau si grotesque que les jeunes filles en rougirent et se mirent à pouffer de honte et de joie. Il y avait là de quoi s'amuser une semaine durant. Les voisines étaient sûres que vava Saïd allait recevoir sa raclée habituelle et que les Aït-Slimane, pour sauver l'honneur, saliraient de leur mieux la pauvre Melha dont la réputation

n'était d'ailleurs pas excellente. C'est à cela que songea tout d'abord Madame lorsqu'elle apprit cette dispute et qu'elle se permit de sermonner gentiment Melha.

— Tu es bien bonne, Madame, lui répondit Melha. Tu es un peu ma grande sœur, n'est-ce pas ? Tu vois : tous les Aït-Larbi m'ont rejetée et j'ai trouvé asile et protection chez toi. Oui, je reconnais. Je ne suis pas ingrate. Dis-moi tout ce que tu veux, je ne me fâche pas. Bien sûr, tout le monde te respecte, toi. Tu es Française, tu n'as pas besoin d'eux, tu as un grand fils — que Dieu te le garde — ils te craignent et te respectent. Mais, moi ? sais-tu ce que je vaux à leurs yeux ? Allez, je les connais tous. Ils se disent : « Une chrétienne, une femme sans honneur, qui a quitté le village on ne sait pourquoi, qui est revenue on se demande pour quelle raison... »

Eh bien, tous les vieillards respectables, ceux qui vont aux Conseils, qui règlent les différends épineux, « ces hommes de bien », comme ils disent, parle-m'en, Madame, parle-m'en. Ils me dégoûtent, entends-tu ? Chez tous j'ai déjà lu ce sale désir de coucher secrètement avec moi, de satisfaire leur démon à l'insu de ceux qui les vénèrent, parce que, moi, tu comprends, je ne suis bonne qu'à ça. Pourquoi vont-ils se gêner ? Une chrétienne !

Quand je suis arrivée à Ighil-Nezman, ces vieux barbons ont tous eu la même pensée : « Plus assez jeune pour tenter les jeunes ou pour trouver mari. Donc elle est pour nous. » D'honneur, pas question avec moi. Seulement, leur hypocrisie est plus grande encore que leur désir. Ils craignent le scandale plus que la mort. Et moi c'est précisément par le scandale que je m'en débarras-

serai. Sois certaine, Madame, qu'après cette histoire, tous les vava Saïd du village me laisseront tranquille.

— Non, Melha, tu te fais des idées. Si tu veux que je te garde mon estime, il ne faut pas qu'on parle de toi. N'oublie pas que tu as une fille. Et que ta fille a besoin d'un mari.

— Tu es bien bonne, Madame. Le mari est une affaire de destin. Qui est-ce qui aurait dit que j'irais aux Aït-Ouadhou, moi ? Des chrétiens, Madame ! Et toi, de France, tu es bien venue ici. Pour les femmes, le bonheur ou le malheur est inscrit au front dès la naissance. Nous ne pouvons rien y changer. Dehbia est une brave petite fille et Dieu ne l'abandonnera pas.

V

Ce détachement un peu fier que Melha affichait souvent lorsqu'on l'entretenait de l'avenir de sa fille, était autre chose qu'une soumission accablée à une inévitable fatalité. Tous les mariages qui se célèbrent, les liens qui se nouent et se dénouent à Ighil-Nezman comme dans tous les autres villages, sont autant d'expériences qui peuvent édifier les parents, leur éviter les imprudences, le ridicule ou parfois le malheur. Lorsqu'elle réfléchit posément, Melha, à la lumière de tous les exemples, de tous les cas, de toutes les histoires qu'elle connaît, elle ne voit pas d'autre solution que d'attendre patiemment ce destin. Ne rien solliciter, ne faire d'avances à personne, ne se laisser berner par personne. Etre fière, oui, mais non ambitieuse, parce que lorsqu'on vise haut, il faut flatter, et que la flatterie ni la bassesse ne peuvent faire oublier qu'on est pauvre. Or, aux yeux des épouseuses, seule compte la situation matérielle de celle qui

veut se marier. Tout le reste n'est qu'hypocrisie et mensonge.

Elles sont ridicules toutes ces mères qui proposent leurs filles à n'importe qui, promettent ce qu'elles ne peuvent pas tenir, font concession sur concession, se laissent duper par d'autres mamans qui finalement choisissent d'autres filles. Elles sont écœurantes, et chaque fois que toutes les ambitions, toutes les bassesses, tous les gaspillages de l'une d'entre elles se soldent par un échec, Melha éprouve une satisfaction cruelle et se félicite d'être pauvre, de n'offrir aucun attrait aux épouseuses, d'échapper ainsi à leurs griffes et de pouvoir les dédaigner. Car enfin si elle avait de quoi lutter, elle sait fort bien qu'elle ne s'empêcherait pas d'entrer en lice, de chercher elle aussi un mari à sa fille, de lui dénicher l'oiseau rare !

Mais peut-elle lutter avec certaines femmes vraiment sans pudeur ? Non, il n'y a plus aucune pudeur chez les femmes d'Ighil-Nezman ; elles tendent leurs pièges grossiers ouvertement et ont l'air de dire au futur gendre :

— Viens, mon petit, vois ce joli piège, tombes-y. Tu es trop bête, n'est-ce pas, pour ne pas y tomber.

Le plus beau, c'est que, bien souvent, il y tombe, le grand niais. Tout le monde applaudit par dépit et, quelquefois, cela donne tout de même un mariage convenable. Dans la mesure où les mariages d'Ighil-Nezman peuvent être réussis.

Dire qu'il se trouve des mères de famille qui avancent, en cachette, la dot que doit verser le jeune homme ! Autant lui faire cadeau de la fille. Carrément. De cette façon, ce sont les parents de la mariée qui paient

robes, bijoux, literie. L'homme reçoit le tout en bon état, bien empaqueté, bien ficelé. Quant au déshonneur, on n'y songe plus. Ce n'est pas tout. Il existe certaines coutumes qu'il faut respecter ? D'accord. Mais on fait plus que d'obéir aux coutumes. La nouvelle règle exige qu'on aille plus loin. Doit-on, le lendemain des fiançailles, rendre visite à la famille du fiancé en signe d'hommage ? Bon, on rend visite. Mais on éprouve le besoin d'y aller en famille, de s'y faire accompagner par les proches, les amis, toute la karouba ! Et chacun emporte, avec soi, son cadeau à offrir à l'heureuse famille qui a bien voulu de votre pucelle. Puis cela se continue jusqu'au mariage, et après le mariage, jusqu'à la mort. Une servitude, une honteuse servitude, estime Melha !

Une fois la fille mariée, il faut, de loin, veiller sur elle. Si elle ne mange pas à sa faim, elle vient visiter le couscoussier de ses parents. Si on ne veut pas renouveler sa garde-robe, que la mère s'arrange à lui acheter du tissu pour, après, raconter à la fontaine, à des amies qui n'en sont pas dupes, que « sa maison » s'occupe de la petite, qu'on l'aime, qu'elle a conquis tout le monde dans sa nouvelle famille, y compris la belle-mère. Si le mari a besoin d'argent de poche et manifeste durement sa mauvaise humeur sur le dos de la petite, n'est-ce pas à la mère de l'amadouer en glissant de temps à autre un billet dans la main de son gendre qui, s'il est reconnaissant, lui rendra cela au centuple, un jour ?

Oh ! la vie n'est pas toujours rose pour la jeune mariée. Il lui faut beaucoup de patience. Jusqu'au moment où elle se met à enfanter. Alors, elle a le pied à l'étrier : on

commence à lui rendre justice ; elle s'enhardit à réclamer ses droits. Toutes les filles savent d'avance à quoi s'en tenir et, de bonne heure, se préparent à franchir avec succès la première étape, bien pénible. Elles ne craignent pas le mariage et c'est à qui partira la première.

En général, les garçons se laissent faire tout comme les filles, mais pour d'autres raisons. Les garçons sont écartelés entre deux mondes différents et qui les sollicitent tour à tour sans pouvoir les retenir. Tant qu'ils vivent en France, les plus sérieux mènent l'existence régulière de l'ouvrier consciencieux : ils peuvent fréquenter une jeune fille, avoir une maîtresse ou même se marier. Lorsqu'ils reviennent au pays, ils se replongent sans hésitation dans la vie du village et changent de peau pour la bonne raison qu'ils ont changé de climat. Ils se marient de la même façon qu'ils ont pris une maîtresse et, toujours sans arrière-pensée, font à leur femme le premier enfant. Si, de nouveau, ils repartent en France, il faut bien qu'ils se réadaptent là-bas, en attendant de se réadapter ici, au retour. S'ils restent, ils font un deuxième enfant à leur femme. Tout se passe le plus naturellement du monde. Peut-on, dès lors, condamner à la légère et tous en bloc ces braves gens qui ne se sentent nullement coupables et qui voudraient faire mieux ?

Il y en a même qui réfléchissent sérieusement, qui cherchent à innover et, dans une certaine mesure, parviennent à leurs fins. Tel ce gars d'Ighil-Nezman qui a essayé de s'émanciper. Il était logique avec lui-même.

Un jour, il débarque de Tourcoing pour mettre sa femme au pied du mur.

— Écoute, petite, je suis pauvre. A Ighil-Nezman, tout le monde me connaît : je n'ai rien. A Tourcoing, j'ai une place dans une filature. Dans cette filature, il y aussi des filles. Va chez ta mère, remarie-toi. Avec qui tu pourras. Moi, c'est fini, je m'en retourne là-bas.

Le juge de paix qui devait prononcer le divorce lui dit :

— Jeune homme, tu fais une bêtise. Un conseil ? Emmène-la à Tourcoing. Vous serez bien, là-bas.

— Tu viens à Tourcoing ? dit-il à son épouse.

— Parfaitement. C'est loin ?

— Non, viens.

A Tourcoing, pas de logement pour le ménage, qui n'avait qu'un enfant. Les services municipaux prétendent qu'il en faut deux pour être inscrit parmi les candidats à caser.

— Inscrivez-moi, réclame le Kabyle. Je repasserai dans dix mois et je serai en règle.

Il a obtenu son logement à Tourcoing et travaille plus que jamais dans les filatures du Nord.

Aux dernières nouvelles, on apprend que la jeune femme est de nouveau à Ighil-Nezman, avec deux enfants au lieu d'un. Le mari est resté là-bas avec une Flamande au lieu d'une Kabyle. Que s'est-il passé exactement ? D'aucuns racontent que la photographie de sa femme avait été publiée, agrandie, à la première page d'un hebdomadaire illustré et que les Kabyles de l'endroit se permettaient, sous ses yeux, d'embrasser amoureusement la photo. Il n'a jamais revu le journaliste indiscret mais l'affaire lui a coûté maintes bagarres et il a bien fallu qu'il se débar-

rasse d'une fille déshonorée. On ajoute d'ailleurs qu'il n'en a pas été trop affecté et qu'il n'a rien perdu au change.

Non, vraiment, tout cela n'est pas sérieux. Les mariages d'Ighil-Nezman, que voulez-vous en tirer de raisonnable ? Et surtout pourquoi se presser de jouer la comédie ? Ici, tout le monde plaisante : on se marie à la légère, on répudie de même, on fait des gosses sans y penser, on les abandonne sous prétexte qu'on ne peut pas les nourrir, on s'en va en France avec l'espoir de tout arranger, sans jamais parvenir à arranger quoi que ce soit. Pendant ce temps les hommes et les femmes vieillissent, les enfants poussent dans la misère, deviennent grands à leur tour et commencent à réfléchir. Un jour, ils se détachent des vieux, prennent en haine le pays et n'aspirent qu'à s'évader. Quand ils consentent à demeurer, ils savent que l'aventure les sollicitera tôt ou tard, qu'à son irrésistible appel il faudra bien qu'ils répondent ; alors, ils ne font pas les difficiles et épousent la fille qu'on leur propose. Et la plaisanterie continue avec la nouvelle génération.

Les plus à plaindre sont les filles précisément, qui sont obligées de rester, qui pourraient peut-être partir si l'on consentait à les emmener, mais qu'il faudrait dans ce cas instruire, éduquer, traiter comme des bébés, traîner comme des boulets. Combien de temps, mon Dieu, avant qu'elles puissent vous être utiles ! Elles sont condamnées à rester et c'est ce qu'elles font jusqu'à la mort. Des plantes ingrates dont personne ne s'occupe jamais et qui se dessèchent sur pied, quand le troupeau et le berger ont oublié de les meurtrir.

Melha qui n'est pas sotte n'ignore rien de cet état de

choses. Mais parfois, elle se prend à espérer. Dehbia est belle, pourquoi ne se découvrirait-il pas, pour elle, un bon garçon bien sage qui pourrait la rendre heureuse ? Elle est instruite, aussi. Si elle s'en allait en France, pour sûr, elle saurait se tenir et ne reviendrait pas honteusement à Ighil-Nezman au bout d'un an ou deux. Question de chance, pour Dehbia !

Bien souvent, Melha songe secrètement à Amirouche, le fils de Madame. Voilà un garçon qui conviendrait parfaitement. Un mariage idéal...

« De la prudence, se répète-t-elle. Ne dévoilons rien de nos batteries. Il faut d'abord qu'Amer revienne. Et c'est lui qu'il s'agit d'intéresser. »

En attendant, elle a bien essayé de circonvenir un peu Madame. Simplement pour savoir ce qu'elle en pense. Ce que pense Madame de Dehbia ?

— Eh ! Dehbia est une gentille fillette qui mérite tout le bonheur possible. Si elle songe à marier Amer ?

— Oh ! elle ne se permettra jamais de proposer ou même d'indiquer qui que ce soit à son fils. D'ailleurs, pour le moment, il est loin, le pauvre !

— Tu comprends, nous, Français, nous ne sommes pas Kabyles.

Comme si la chose n'était pas évidente ! Ce qui était évident aussi, c'est que Madame ne voulait pas de Dehbia. Elle n'en voulait pas, non parce que la petite était chrétienne, — argument que servaient hypocritement tous les autres et qui était d'ailleurs sans fondement, puisqu'on n'est chrétien que si on le désire et que Dehbia justement n'y tenait plus, — mais bien parce qu'elle était malheu-

reuse. Voilà pourquoi Madame se montrait si réservée et si réticente. Elle était comme toutes les autres, quoi ! calculatrice, sous des dehors affables. Elle devait fouiner, elle aussi, chercher pour son cher enfant une fiancée bien nantie, issue d'une grande famille d'Ighil-Nezman, un laideron quelconque, qu'il accepterait sans sourciller. De vrais citoyens d'Ighil-Nezman, la mère et le fils ! Madame avait beau dire.

Sans se détourner tout à fait d'un rêve qui pouvait normalement se réaliser, elle attendait avec impatience d'autres occasions, d'autres partis et se promettait, s'il s'en présentait, de prendre sa petite revanche sur Madame.

— N'est-ce pas, Madame, tu me l'as bien dit ? Amer fera ce que bon lui semblera. Alors, pour Dehbia, ma petite, c'est réglé. Je veux que tu t'en réjouisses avec moi car tu es mon amie, mon unique amie. Et, dans un sens, vois-tu, Madame, Amer et Dehbia sont cousins, ils resteront cousins, c'est mieux ainsi. La petite, sans le connaître, a déjà beaucoup d'affection pour lui. Je suis sûre qu'il l'aimera. Il sera un peu son frère, tu veux bien ? Et son mari verra tout de même qu'elle n'est pas tout à fait orpheline...

Un jour, elle faillit triompher véritablement, mais en fin de compte sa joie fut de courte durée, elle n'éprouva qu'une déception de plus. La plus grosse déception de sa vie. Elle n'en parla jamais à sa fille.

Ce fut le Président lui-même, le Président d'Ighil-Nezman, qui demanda à lui parler. Il la reçut dans son bureau, seule, et prit un air prodigieusement pénétré avant d'ouvrir la bouche. Elle attendait, inquiète, quelque grave reproche

pour une faute non moins grave qu'elle pouvait fort bien avoir commise.

Il se mit à parler de Dehbia ! Elle respira, rouge de joie, et fut prise d'un tremblement nerveux. Enfin, on rendait justice à sa fille, on reconnaissait sa beauté, ses mérites. Et de cela, un riche osait se contenter, dédaignant ce que recherchaient les autres ! Le Président avait un fils. Mon Dieu, que c'était inespéré !

— J'ai pensé que tu ne me la refuserais pas, conclut le Président.

— Mais ton fils est marié ! dit Melha pour acquit de conscience, acceptant déjà sans scrupules l'idée de faire répudier la femme et d'installer Dehbia à sa place.

— Il ne s'agit pas de mon fils. C'est pour moi.

— Pour toi ?

— Oui. Elle aura toutes les clés, elle sera maîtresse de maison et tu viendras avec elle. Tu feras partie de la famille. Je suis riche, vous ne manquerez de rien...

— Ah ! c'est pour toi, répéta-t-elle doucement. Et elle eut envie de pleurer, de fuir, de s'enfoncer sous terre dans une nuit profonde et noire.

Voilà donc ce que désirait ce Monsieur de cinquante ans : épouser sa petite qu'il trouvait belle, la garder pour lui, l'acheter parce qu'il était riche. Et comme s'il devinait ses pensées, il ajouta :

— Réfléchis, Melha, ce que je te propose est raisonnable. Il faut en parler à ta fille. Vous avez intérêt à accepter. Belkacem Aït-Chabane a bien pris Aldjia. Il est plus vieux que moi. Et moins riche. Méfie-toi des jeunes, Melha. Tu ferais le malheur de ta fille.

Elle s'en alla sans répondre, humiliée et honteuse. Dehbia, ce n'était tout de même pas Aldjia !

— Tant que je vivrai, se dit-elle...

Non, elle n'en parla jamais à sa fille.

VI

De tous les jeunes gens du village, Mokrane était celui que Dehbia détestait le plus. Elle n'aimait guère le rencontrer. Il avait une façon de la dévorer du regard, de la déshabiller sans pudeur, qui l'exaspérait. Du plus loin qu'il l'apercevait, il la fixait de ses yeux grands et noirs qui jetaient des lueurs brûlantes et ne cillaient jamais. Il ne craignait ni de se faire remarquer des voisins, ni d'indisposer la jeune fille ; on eût dit plutôt qu'il cherchait à la contrarier, qu'il lui exprimait ainsi sa colère et tout à la fois son désir. La colère lui venait-elle de la tant désirer ou bien le désir provenait-il du mépris qu'il affichait ouvertement pour la petite chrétienne ? La petite chrétienne dont la beauté le narguait et choquait son âme de bon musulman fanatique... Pour lui, elle méritait d'être violée sans pitié. Et cet acte pieux, il se sentait en mesure de l'accomplir rageusement. Dehbia le détestait sans raison. Et même le redoutait un peu. Mais à

part ce regard et quelques gestes, quelques réflexions désobligeantes, en somme, elle n'avait rien à lui reprocher. Toutes choses, d'ailleurs, que n'importe quelle jeune fille peut reprocher à n'importe quel jeune homme. Donc il n'y avait que ce regard. Elle n'en voulait pas : quoique rien ne la contrariât autant que l'indifférence des jeunes, elle préférait encore croiser sur la route un homme qui détournât la tête que Mokrane avec son sourire cruel et ses yeux étincelants. Pourtant, lorsqu'il leur arrivait de se trouver face à face en un lieu isolé, il n'en menait pas large, Mokrane : son sourire se figeait bêtement, son regard se mouillait et elle le laissait planté là en prenant une mine renfrognée et sévère. Elle ne s'est jamais retournée pour le voir partir. Maintenant elle savait tout de même une chose, c'est que tout méchant qu'il fût, elle pouvait lui tenir tête. Elle ne le craignait pas, pour tout dire.

Lorsque Melha entra au service des Aït-Slimane pour les cruches d'eau, il fit mine d'ignorer ces nouvelles relations et Dehbia, un peu humiliée et choquée, affecta la plus grande indifférence, décida de ne jamais mettre les pieds chez les Aït- Slimane et opposa à son inexpressif sourire la mine la plus disgracieuse. Dans ces conditions, il était mal venu de vouloir l'embrasser. Seulement, allez faire comprendre à cette tête de bourricot ce que c'est que la fierté, l'honneur d'une fille, la délicatesse ! Ah ! il fut bien accueilli, avec son plat de couscous et sa face épanouie par la stupidité et le désir.

— C'est pour ta mère, murmura-t-il en tendant hypocritement la main.

Puis, juste au moment où elle saisissait l'assiette et esquissait un sourire comme pour lui pardonner toutes ses indécences passées, il la happa traîtreusement par la taille tels ces chiens hargneux qui n'aboient jamais et mordent d'un coup brusque, en silence.

Elle lâcha le plat sur le seuil et projeta Mokrane de toutes ses forces à trois mètres contre le mur d'en face. Il s'essuya l'épaule sans mot dire et s'en alla plein de rancune.

Au fond, elle était contente de lui donner cette petite leçon. C'était fini, il ne l'impressionnait plus. Elle craignait bien que sa mère ne compliquât les choses, mais elle ne put s'empêcher de lui en parler, de lui présenter l'affaire comme une victoire digne d'éloges...

Malgré la dispute retentissante qui s'ensuivit et toutes les calomnies que la vieille répandit sur « les deux mécréantes » envoyées spécialement à Ighil-Nezman par le Diable pour débaucher jeunes et vieux, Dehbia n'en voulut pas à Mokrane. Elle attendait avec une certaine curiosité de le rencontrer à nouveau, de glisser un regard discret sur sa mine sournoise ou d'entendre de lui, en passant à la Djema, un propos plus ou moins osé sur la virilité des jeunes ou le feu qui brûlait les entrailles. Alors, elle se disait qu'elle prendrait pour l'exciter sa pose la plus provocante et, si possible, répondrait par une allusion blessante qu'il ne manquerait pas de comprendre. Ce jeu, auquel Mokrane la contraignait, commençait à l'amuser, car le jeune homme était vraiment trop laid et, en gamine espiègle, elle avait plaisir à se moquer de lui. C'était un bouledogue à grosse tête, avec une bouche lar-

gement fendue et des yeux à effrayer les enfants. Il avait beau se raser, les points noirs de sa barbe fournie assombrissaient son visage dont la peau tannée par le soleil était déjà très brune. Il donnait une fausse impression de puissance à cause de ses grosses mains, mais il n'était pas plus grand qu'elle. Pour un homme, sa taille était plutôt au-dessous de la moyenne. Les jeunes ne l'aimaient pas beaucoup, parce que, pour eux, c'était un attardé qui prenait à son compte toutes les superstitions de sa mère, toute la haine et l'hypocrisie de son père. Un digne descendant des Aït-Slimane, dont il promettait de conserver l'esprit ! On le tolérait simplement parce qu'il était riche et au besoin pouvait vous prêter quelque argent. Lui-même n'était pas très communicatif, et les travaux des champs dont il avait la charge, il les faisait toujours seul.

Il y avait dans ses façons d'agir avec Dehbia un entêtement agaçant qui donnait à la petite une grande envie de le battre, de lui crever les yeux, de mordre la peau tannée de son visage.

Elle pensait qu'après le scandale, il la laisserait tranquille. Il la haïrait, peut-être, mais il irait regarder ailleurs, cette espèce d'affamé qui vous coupait l'appétit, qui vous faisait passer le goût d'être belle et de vous savoir désirée.

« Nous allons bien voir s'il a compris », se dit Dehbia.

La première rencontre eut lieu à la djema quelques jours après l'incident. Mais il y avait beaucoup de monde et Dehbia passa avec ses copines, la cruche au dos, sans avoir osé lever la tête. Elle savait qu'il était là. Juste au moment où elle traversait, un jeune qu'elle estimait pourtant dit à voix haute et un peu goguenarde :

— Eh ! Mokrane, nous sommes encore au printemps, ne crois pas que la figue soit mûre. Elle n'est pas pour toi, la figue fraîche !

Mokrane ne répondit pas et Dehbia en voulut à l'autre, sans trop savoir pourquoi. « D'ailleurs, se dit-elle, je ne suis ni pour lui, ni pour toi, tas d'idiots que vous êtes tous. » Elle se sentit diminuée de se voir considérée comme un fruit bon à savourer. C'était cela l'amour, pour ces rustres d'Ighil-Nezman ! A la maison, elle se regarda avec complaisance dans la petite glace. Une pêche ! Oui, une pêche, cela lui aurait fait plaisir. Elle voulait bien être une pêche. Il a dit « une figue », l'imbécile !

Dans les jours qui suivirent, Mokrane cessa de la guetter au passage comme s'il avait décidé réellement de se faire oublier. Mais tout à fait par hasard, il se montra à distance, près de la fontaine, dans une de leurs propriétés. Elle l'y trouva un jour, puis le lendemain, puis les jours suivants. Tantôt il se tenait sur un cerisier en bordure du chemin et dont les fruits commençaient à mûrir, tantôt à la porte du gourbi où il rentrait du foin qui venait de sécher ; une fois, il se trouva sur le sentier même, très occupé à rafistoler une brèche dans la haie.

Lorsque les filles arrivaient à sa hauteur, il avait chaque fois le dos tourné, et quand elles avaient disparu, il s'éloignait à son tour et changeait d'ouvrage. Seule Dehbia avait remarqué ce manège. Pour signaler sa présence, elle se contentait le plus souvent de rire à haute voix pour une futilité quelconque, ou se permettait un mot vulgaire qui faisait rire les autres sans trop la compromettre. Décidément, il n'était pas dangereux. Maintenant il jouait les

timides, voulait apitoyer alors qu'il était simplement hypocrite : elle le détestait comme auparavant.

« Il va peut-être croire que je fais attention à lui », se dit-elle.

Elle resta deux jours à la maison et c'est sa mère qui fit la corvée d'eau. Une folle envie de se renseigner la travailla tout le temps mais elle se garda d'en parler à sa mère et ne sut jamais si, pendant ces deux jours, il s'était montré sur le chemin de la fontaine. Le troisième jour, elle descendit toute seule du village pour emplir sa cruche, à un moment où la fontaine était habituellement déserte.

« L'idée ne lui viendra jamais de m'attendre à cette heure. Et quand toutes les autres passeront, il pourra toujours me chercher. »

Eh bien ! Mokrane était près du gourbi et coupait laborieusement du bois. Elle passa indifférente mais elle vit qu'il s'arrêtait de couper et tendait vers elle, franchement, son visage élargi par la surprise pour la regarder de tous ses yeux, tandis que sa hache s'était immobilisée dans sa main levée, en signe d'hommage involontaire.

« Il me dégoûte, à la fin, il me dégoûte », se répéta-t-elle, en pressant le pas vers le bassin tout proche.

Deux vieilles survinrent et la fontaine se peupla peu à peu.

Un après-midi pourtant, alors qu'elle était sûre de le trouver en faction à l'un ou l'autre des points d'observation qu'il avait choisis et qu'elle avait repérés, Mokrane n'était pas au rendez-vous. Instinctivement, les yeux de Dehbia allèrent du gourbi au pied du grand frêne, du cerisier à la treille. Non, il n'était pas là. Elle en éprouva

une petite déception, comme un vide dans son cœur et elle s'énerva.

— Avance, dit-elle, à celle qui la précédait sur le sentier. Avance ou laisse-moi passer, tu dors debout.

— Nous avons tout le temps, ma fille. Te voilà pressée subitement.

Une autre fit remarquer que Mokrane les avait trahies pour cette fois et toutes éclatèrent de rire. Dehbia devint écarlate et se tut obstinément. Est-ce que par hasard on se doutait qu'il venait spécialement pour elle ?

« Elles sont trop bêtes », se rassura-t-elle. D'ailleurs, un idiot pareil...

Au retour de la fontaine, elles rencontrèrent Mokrane à l'entrée du village. Il était seul, adossé à un portail fermé. C'était jour de marché et il avait mis une gandoura blanche par-dessus sa veste noire, le burnous négligemment posé sur l'épaule. Il semblait attendre quelqu'un qui allait peut-être ouvrir le portail, sortir. Il leur tourna le dos et se serra pour les laisser passer. Puis il cria à la cantonade :

— Dépêche-toi ! Tu sais bien que j'arrive à peine du marché. Je n'ai même pas pu aller voir nos cerises.

Le portail ne s'était pas ouvert et personne n'était sorti. Dehbia était sûre qu'il parlait pour elle, qu'il s'excusait. De nouveau, le vide qu'elle avait ressenti se combla. Tout s'expliquait, tout rentrait dans l'ordre. Elle ne laissa rien paraître mais se répéta une fois encore :

— Il me dégoûte, il me dégoûte.

VII

Ce matin-la, Melha revint des champs vers dix heures et laissa tomber sur le seuil un petit fagot de bois sec. Puis elle s'épongea le visage avec un pan de sa fouta et regarda tristement sa fille qui roulait avec application un peu de couscous d'orge dans le grand plat en bois.

— Ça y est, dit-elle d'un air détaché. Mokrane s'est fiancé hier soir avec Ouiza n'Aït Hamouche. J'ai entendu les you-you en passant. Tout le monde en parle dans le village.

— Que veux-tu que cela me fasse, mère ? répondit Dehbia avec un haussement d'épaules. Tant mieux pour Ouiza !

Chaque fois, c'était pareil. Dehbia savait que sa mère allait la bouder pour la journée, comme si toute jeune fille qui trouvait preneur à Ighil-Nezman accaparait précisément celui qui devait revenir à sa fille, et comme si

Dehbia se laissait sottement dépouiller par l'une ou par l'autre. Elle avait la sagesse d'adopter à chacun de ces événements l'attitude un peu contrite du coupable qui demande pardon. Sa mère aimait lui voir cette attitude et ne tardait pas à lui pardonner en effet, c'est-à-dire à reprendre espoir.

Pourtant elle savait fort bien, ce coup-ci, que les Aït-Slimane ne se seraient jamais abaissés à ramasser une malheureuse telle que Dehbia qui, de surcroît, était infidèle, sans famille, peut-être sans honneur. Une petite ordure, disaient les vieux. Elle savait, Melha, elle n'avait jamais guigné de ce côté, mais c'était plus fort qu'elle : elle détestait tous ceux qui se mariaient.

Au bout d'un moment, elle ajouta :

— Oui, tu as raison. C'est la dernière famille où j'aurais souhaité te placer ; tous les défauts y sont tapis. Mais la richesse est aveugle : j'en connais à qui cet arrangement pourrait déplaire. Pour ma part, j'en suis satisfaite.

— Et qui est-ce, maman ?

— Madame, ni plus ni moins. Tout le monde est au courant des bonnes relations qu'elle entretenait avec les parents de Ouiza. Et Dada Ahmed par ci et ma sœur Fatima par là. On voyait le moment où les choses allaient se régler. Madame, si précautionneuse, a bien failli engager son fils, se laisser attraper. Savoir si elle ne regrette pas ses hésitations à présent ! Il faudra bien qu'elle découvre une autre fille...

Dehbia ne répondit pas mais songea que c'était surtout cela qui préoccupait sa mère : « Qu'elle découvre une autre fille ! »

« Moi de préférence », se dit-elle. Voilà pourquoi elle est satisfaite.

Dehbia eût voulu expliquer à sa mère, une fois de plus, qu'elle n'était pas pressée, que souvent, dans sa petite cervelle, venait l'idée de ne jamais se marier, de rester tout le temps ainsi avec Melha. Le démon qui semblait travailler toutes les filles ne l'importunait pas trop, et parfois elle enviait le sort des Sœurs Blanches. Elle voyait bien ce qui se passait à Ighil-Nezman, il n'y avait aucune place pour les illusions. Accepter avec empressement le premier venu, lui être éternellement reconnaissante de vous avoir épousée, le subir jusqu'à la mort simplement parce qu'il est homme ? Il n'y avait pas là de quoi s'impatienter.

Elle préféra se taire, attendre que sa mère se calme et conclue, comme d'habitude :

— Tu n'as pas de chance, ma pauvre fille ! Tout ceci est une question de front. Lorsque le nom n'est pas inscrit sur ton front, tu peux toujours espérer le fiancé : il ira ailleurs. Oui, le front.

Alors Dehbia inclinait le sien humblement. Oh ! cela n'allait pas plus loin, cela ne durait pas longtemps, parce que Nana Melha ne manquait pas de trouver à critiquer. Elle critiquait tout : le physique de la fiancée, son caractère, puis le jeune homme, puis enfin les parents des deux parties. C'était une galerie amusante qui défilait sous l'œil ironique et les sarcasmes de Melha. A la fin, elle était consolée.

Cette fois, elle laissa carrément de côté Mokrane et les Aït-Slimane. Ce que tout le monde savait d'eux suffi-

sait. Elle n'avait rien à ajouter. Elle s'acharna plutôt contre Ouiza et les Aït-Hamouche. Puis s'indigna à la pensée que Madame aurait pu se laisser attraper :

— Elle se figure que les gens ont la mémoire courte. Les Aït-Hamouche, ma fille, et les Aït-Larbi ne se sont jamais entendus. Et le mari de Madame, c'est un des leurs qui l'a tué. Bien sûr, il y a longtemps de cela. La première, elle a oublié son mari... Je sais, moi. D'ailleurs c'est une histoire qui n'est pas très propre.

— Oh ! maman, si elle t'entendait !

— Oui, tu as encore raison. Elle est gentille avec nous. Je ne dois pas la critiquer. Et de toute façon l'affaire a raté. Amer dans sa tombe et aussi Kamouma se sont peut-être opposés...

— Amer ?

— Oui, le mari, le père d'Amirouche. Kamouma, c'est la vieille. Une Aït-Hamouche, d'ailleurs. Combien de fois vais-je t'expliquer tout ça ?

— Je sais, il y a des liens...

— Des liens ? Mais tout le monde est lié à Ighil-Nezman ! Il n'y a pas deux familles absolument étrangères l'une à l'autre. Ainsi, toi...

Et Nana Melha se lança à la recherche de la parenté à travers les karoubas du village. C'était une autre de ses marottes.

Cependant si Melha ne tarda pas à parler d'autre chose et à penser à autre chose, Dehbia resta mélancolique jusqu'au soir. Certes, à ses yeux, Mokrane était plutôt ridicule avec ses façons de la pourchasser pour le seul plaisir de la voir. Elle n'aurait jamais voulu être sa femme, mais

sa vanité trouvait son compte dans ces aveux muets. Aussi Mokrane perdit-il soudain le peu d'estime qu'elle commençait, sans s'en rendre compte, à avoir pour lui. Ces fiançailles n'étaient rien d'autre qu'une lâcheté supplémentaire, bien digne d'un enfant des Aït-Slimane. Ah ! elle le retrouverait volontiers sur sa route pour lui cracher son mépris. Mais il se garderait bien de venir l'attendre à présent. Elle en était sûre : il l'éviterait, il fuirait quand il la verrait.

Elle était peut-être un peu jalouse de Ouiza. Simplement parce que tout ce qui lui manquait, Ouiza en était pourvue, de même que la plupart des jeunes filles d'Ighil-Nezman : elles avaient toutes un père, des frères, une famille, et quelquefois du bien. On pouvait, un jour ou l'autre, s'intéresser à elles, venir les demander en mariage ; mais Dehbia, qui pouvait-elle espérer ? Un malheureux quelconque, comme elle, que sa mère l'obligerait à épouser... Non, elle n'était pas pressée. Et à force de ruminer ces idées noires, de la mélancolie elle glissa vers la tristesse et elle eut envie de pleurer, alors que jusqu'ici elle ne s'était jamais troublée.

« C'est donc ainsi, se répétait-elle jusqu'au soir, les jeunes qui me désirent ne cherchent qu'à me salir ? Je ne suis donc faite que pour cela ? Oh ! je les déteste tous. Ils sont tous aussi lâches que Mokrane. »

Ouiza était une des filles du quartier avec lesquelles elle aimait le plus souvent sortir, à cause de son caractère enjoué, de ses audaces de langage et de son esprit. Avec elle, le voyage à la fontaine devenait une partie de plaisir, et elle savait se venger à merveille des jeunes gens trop

importuns qui vous faisaient rougir à la djema mais devenaient timides à leur tour, lorsqu'ils passaient seuls près de la fontaine. Elle leur envoyait sa plaisanterie, faisait rire toute la compagnie pendant que le benêt s'enfuyait en baissant la tête. Ouiza était du reste gracieuse, plus petite que Dehbia mais mieux formée car elle avait deux ou trois ans de plus qu'elle. C'était visible à ses hanches plus larges, à sa taille plus dégagée, qui lui donnaient l'allure d'une femme, tandis que Dehbia avait au contraire, dans sa démarche, ses gestes, sa voix, une certaine spontanéité mêlée de gaucherie et qui n'appartient qu'aux enfants. Lorsqu'on les voyait passer côte à côte, il n'y avait rien à dire : Dehbia était la plus belle avec son teint éblouissant et sa taille élancée, mais Ouiza ne manquait pas d'attraits. C'était la jeunesse saine, bien équilibrée, prête à s'offrir. Elle était plus appétissante. Ses grands yeux rieurs et audacieux, son visage toujours souriant et spirituel en faisaient une fille populaire, à la fontaine. Et les jeunes gens qui la regardaient réussissaient facilement à lui arracher un sourire. Elle aussi choisissait sa compagnie pour aller à la fontaine. Sa mère chaque fois la mettait en garde.

— Tu ne dois pas t'afficher tout le temps avec Dehbia. Les gens ont des yeux pour voir. Elle est belle. A côté de Dehbia, tu parais laide...

— Je suis belle aussi, répondait Ouiza, en tirant la langue à sa mère. Sans fausse modestie, elle avait déjà constaté qu'auprès des jeunes, elle ne passait pas inaperçue. Non, elle n'était pas trop jalouse de Dehbia, elle la préférait à beaucoup d'autres.

Quand elle la revit après les fiançailles, elle l'embrassa gentiment pour répondre à ses bons vœux et elles parlèrent d'un tas de choses, tout le long du chemin. D'ailleurs Ouiza eut à contenter toutes les curiosités et s'ingénia à exciter toutes les envies. La semaine durant, pour ainsi dire, elle fut l'objet de l'attention générale ; ses amies lui faisaient fête, les autres écoutaient sagement ce qui se disait pour rechercher, après, entre elles, des sujets de critique, pour découvrir des exagérations ou des mensonges et enfin pour bien se persuader qu'elle avait beau afficher cette joie, Ouiza ne serait pas heureuse dans sa nouvelle famille.

Dehbia, elle-même, lui demanda malicieusement si elle aimait son fiancé.

— Ecoute, lui répondit-elle, sa figure ne me revient pas. Mais s'il est gentil, je l'aimerai bien, tu sais. Je dois te dire, ma fille, qu'ils ont une vache et des bœufs, et beaucoup d'oliviers, de figuiers, une grande maison, quoi. A ce point de vue, on ne peut pas trouver mieux, tu l'avoueras. Une vieille famille, aussi, tout comme les Aït-Hamouche. Je ne dis pas cela pour t'offenser car tes oncles, les Aït-Larbi, également... Mais enfin, cela compte. Et le frère, tu connais le frère ? un homme instruit. Exactement comme le Président. Et même mieux. Un garde champêtre, tu penses !

— J'en suis contente pour toi, ma sœur. Il ne reste plus qu'à l'aimer, lui. Alors ce sera parfait.

— Oui, je vois ce que tu veux dire. J'ignore si je vais l'aimer, moi. Mais je ferai comme certaines. Demande aux grandes, elles t'expliqueront. Il suffit de fermer les

yeux et ce sera celui que tu voudras qui te serrera dans ses bras, qui prendra ta bouche et le reste... Tu me fais dire des bêtises, ma petite. Et ne sois pas jalouse. Surtout toi. Laisse ça à d'autres.

— Pourquoi surtout moi ?

— Eh bien, j'y pense, tu ne connais pas Amirouche ? Amirouche va bientôt rentrer. C'est toi qui l'auras. Il lui suffira de te voir : il n'ira jamais ailleurs, j'en suis sûre, moi. Un astre, ma fille, voilà ce que c'est, Amirouche ! Tu verras !

Certaines, pour la taquiner, parlèrent de ses futurs beaux parents, insinuèrent que la vieille n'était pas très commode, que Vava Saïd au contraire était trop attentionné et qu'enfin la femme du garde champêtre était, disait-on, l'oracle des Aït-Slimane.

— Quand on offrira pour l'une d'entre vous cent mille francs de dot, pour ma part j'en serai jalouse, d'accord, mais j'en aurai le bec cloué et n'oserai plus rien critiquer. Si le vieux s'amuse à être poli avec moi, je lui tire les poils de sa barbe. Quant à la vieille, je lui conseille de me laisser tranquille. Mes parents ne sont pas de ceux qui supplient les gens. Leur fille, on est venu la chercher. Ils n'ont pas bougé le petit doigt, entendez-vous ? Un Aït-Hamouche ne fait pas de réclame. Alors ne vous inquiétez pas pour moi, mes sœurs. La femme du garde champêtre est une cousine. C'est aussi un manche à balai. Moi, je suis belle et le manche à balai est tordu.

— Elle pourrait l'apprendre...

— Elle l'apprendra. Vous me faites parler pour lui répéter ce que je dis.

Ce fut Dehbia qui ramena le calme en la questionnant sur les différentes toilettes dont Ouiza allait bénéficier. Ouiza en dressa un catalogue fictif, une flamme d'orgueil dans les yeux, tandis que les autres l'écoutaient en se poussant du coude.

De retour à la maison, elle raconta tout à sa mère qui lui donna une leçon de prudence, avant d'aller glisser furtivement une savonnette dans la main de la future belle-sœur. Ce manche à balai tordu qui allait être aussi un épouvantail et dont il importait vite de prévenir les colères...

Pour la mère de Ouiza l'ère de la diplomatie était ouverte. Il fallait arriver coûte que coûte à imposer sa fille aux Aït-Slimane, à l'y enraciner comme un jeune figuier dans une terre ingrate. Or les Aït-Slimane étaient des gens à principes... Lorsqu'une femme ne leur plaisait pas, ils la répudiaient sans éclats et lui laissaient ignorer sa faute. Avec eux, il était sage de bien délimiter sa place afin de ne pas risquer d'en sortir.

VIII

MA FIANCÉE n'est pas laide, se dit Mokrane, j'en suis sûr. Avec un peu de chance je pourrais la voir de près et m'en assurer une fois de plus, aujourd'hui. »

Il s'enfonça dans le lierre, tout contre le gros tronc de frêne, et se dissimula de son mieux. Il était à dix pas de la fontaine dont la courette était encore vide.

— Ma position est critique, reconnut-il pourtant. Quand elles seront toutes là, comment faire pour m'en aller ? Je serai coincé jusqu'au soir. C'est stupide, ce que je fais là. Comme si je ne connaissais pas Ouiza ! Comme si je ne pouvais pas la rencontrer au grand jour, n'importe où !

Il dut s'avouer qu'il espérait autre chose et que si cela pouvait arriver, eh bien, tant pis, il regarderait de tous ses yeux. Puis il se ravisa, maudit le diable et se prépara à filer. Juste à ce moment, il vit la brave Kheloudja péné-

trer dans le sentier pour descendre vers la fontaine et avancer pesamment, une cruche au dos, une autre à la main. C'était la porteuse d'eau du Président et, chaque fois, elle arrivait ainsi à la fontaine avec deux amphores au lieu d'une. Le temps de remonter au village avec la première pleine d'eau, des âmes charitables lui emplissaient la seconde et, de cette façon, elle ne perdait pas son temps à attendre.

Mokrane dut s'immobiliser dans le fourré et se prépara, faute de mieux, à compter les cruches et à voir défiler les ménagères, jusqu'au moment où il pourrait s'éclipser sans être remarqué.

Elles arrivèrent l'une derrière l'autre à l'instant précis où Kheloudja sortait du dôme avec sa cruche ruisselante entre les mains. Il n'eut d'yeux que pour elles au point qu'il n'aurait su dire s'il y avait réellement d'autres filles ni quelles étaient ces filles. Il ne voyait que Ouiza et Dehbia, et il était comblé. C'était donc ce qu'il souhaitait : se tenir tout près d'elles, juste en face, à leur insu, comparer celle qu'il allait avoir, à cette autre qu'il méprisait, qui le rendait fou, dont il n'aurait jamais voulu pour épouse et qui l'attirait irrésistiblement.

« Ma fiancée est très belle, se répétait-il. Que je suis bête, mon Dieu ! »

Ouiza descendait la première dans sa robe toute blanche. Elle avait un foulard jaune sur la tête et sa fouta de soie rouge, doublant par derrière sa gandoura comme une jupe droite, mettait en valeur ses formes pleines. Elle parlait fort, riait franchement, se tournait en marchant vers celles qui suivaient. Dehbia, tout contre elle, la dépas-

sait de la tête. Il put voir son visage sérieux et calme, son regard profond qui chaque fois le pénétrait. Elle avait sa vieille gandoura à fleurs roses ainsi que son foulard noir ; une tresse mince comme une cordelette entourait légèrement ses hanches.

« Ma fiancée est belle et tout heureuse. Ce n'est pas mal. Je suis content, moi aussi. Cette petite chrétienne, après tout, allait me faire perdre la tête. Mon père a raison. L'ordre d'abord ! sans ordre, on ne peut rien construire de durable... »

Mais, il lui apparut que cette fille dont il ne voulait pas était perdue pour lui. Exactement comme s'ils n'existaient ni l'un ni l'autre. D'ailleurs avait-elle jamais pensé à lui ? Il la détestait. Elle l'ignorait. La pensée qu'elle serait un jour à quelque autre le fit souffrir cruellement l'espace d'une seconde. Il ressentit cela comme une piqûre soudaine et eut envie de crier ; une douleur intolérable, qui disparut très vite. Comme s'il s'éveillait d'un mauvais rêve, il murmura :

« Que Dieu maudisse le Malin. Qu'est-ce que cela peut me faire ? Une mécréante, une damnée ! »

Et en même temps, il la dévorait des yeux, oubliant sa Ouiza qui maintenant était en face de Dehbia, dans la courette. C'était son allure qui le captivait, les lignes de son corps, les courbes de ses seins, et ce visage fier, distant, inaccessible, tandis que Ouiza, il la sentait là, toute prête, à portée de la main. Tout ce qu'il se répétait lui sembla vain, ridicule et il eut honte de son désir insensé. De toute façon, il ne pouvait rien y avoir de commun entre cette fille et lui. Dans ses habits ternes et avec son

visage mélancolique, Dehbia personnifiait ce rêve imprécis et irréalisable qui tourmente perpétuellement les insatisfaits, ceux qui recherchent l'impossible bonheur et finissent dans le désordre, l'irréligion et la honte. Il ferma les yeux et appuya sa tête contre le tronc d'arbre pendant que ses ongles sectionnaient machinalement de grosses nervures de lierre.

« Je n'ouvrirai plus les yeux, se dit-il. Quand je les entendrai discuter au haut du sentier, sur la route, je m'en irai à mon tour. Non, je n'en veux pas. Elle n'existe pas. C'est le diable qui veut me séduire. Le diable prend tous les visages, qu'il soit maudit... »

Il ouvrit les yeux sans s'en rendre compte. Ouiza était accroupie dans un coin de la cour, lui tournant le dos. Puis elle appela Dehbia qui vint vers elle et lui tendit un récipient : Ouiza venait de se soulager et allait faire ses ablutions. Elle riait sans arrêt pendant que Dehbia lui tournait le dos et souriait avec indulgence.

Oh ! ce sourire, elle semblait le destiner spécialement à Mokrane, car en ce moment ses yeux s'étaient posés sur le bouquet de lierre. Peut-être le voyait-elle, ce regard tendre, ce sourire étaient donc pour lui. A ses pieds, dans une attitude grotesque, Ouiza riait toute seule d'un petit rire bête qui lui faisait mal au cœur. Il avait voulu voir sa fiancée de près : pour une fois, il était servi !

Il eut envie de se montrer, de lui crier une insulte, mais il se retint et détourna la tête comme avait fait Dehbia. Il les entendit partir. Quelques instants plus tard, il sortit à son tour du fourré et disparut rapidement. Du haut du sentier, Kheloudja qui revenait du village eut le temps

de le reconnaître tandis qu'il dévalait vers le ravin, entraînant dans sa glissade des cailloux et des mottes de terre.

« Les jeunes n'ont plus de retenue, pensa-t-elle. Voilà Mokrane qui cherche à rejoindre sa fiancée. Et dans les broussailles, bonnes gens, près de la fontaine, en plein jour ! » Elle hocha la tête, scandalisée, et s'en alla prendre sa cruche.

Lorsque Mokrane se retrouva dans son champ, il fut furieux contre lui-même. Qu'allait-il chercher à la fontaine, espionner la pauvre fille qui ne se doutait de rien ? Il avait ce qu'il méritait et la leçon de politesse, c'était encore la petite chrétienne qui la lui avait donnée en détournant la tête, tandis qu'il regardait effrontément. Venir dans un lieu qui n'appartient qu'aux femmes, violer leur intimité, épier leurs gestes, écouter leur conversation, c'était honteux, indigne d'un croyant.

Il fallait oublier cette petite chrétienne. Oui, comme si elle n'existait pas. Il n'était pas pour elle, elle n'était pas pour lui.

— L'ordre, avait dit son père, la veille des fiançailles, alors qu'il tenait à l'informer et même à connaître son avis. L'ordre, mon fils, exige que chacun occupe sa place, se tienne à son rang. Sans cela, où seraient les Aït-Slimane, à présent ? L'ordre, c'est l'honneur, la religion, la famille. Nous sommes une ancienne famille, les Aït-Hamouche aussi. Nous avons du bien, les Aït-Hamouche sont riches. Nous avons des hommes, Ouiza a trois frères qui travaillent bien en France et qui seront aussi tes frères quand tu retourneras là-bas. Tout bien considéré, mon fils, Ouiza est une excellente fille, tu la prendras pour femme.

Mokrane avait acquiescé parce que Vava Saïd parla toute la soirée, devant le plat de couscous pendant que le garde champêtre et sa femme approuvaient d'un même signe de tête bref et impérieux. Mokrane n'avait aucune objection à formuler parce que la vieille avait tout prévu, la dot avait été fixée secrètement avec la future belle-mère, d'autres avantages avaient été promis, tout devait marcher à souhait. A la fin, il ne restait plus à Mokrane qu'à être heureux parce que l'ordre, la religion, l'honneur, la famille voulaient qu'il fût heureux, qu'il se levât reconnaissant pour baiser tendrement la tête de Vava Saïd, pour embrasser sa mère, et qu'il souhaitât à tous bonne nuit avant d'aller se coucher, avant d'aller rêver à Ouiza puisque, maintenant que le choix était fixé, il fallait sans attendre, penser honnêtement à sa femme et en être discrètement amoureux.

Il se calma peu à peu et se mit au travail avec ardeur en songeant que bientôt, dans quelques jours seulement, il allait se marier, avoir sa femme à lui, occuper la pièce située en étage juste au-dessus de son frère. Bientôt ! Ce sera un homme marié de plus au village, donc un homme raisonnable, capable de fonder un foyer, d'élever des enfants. Qui sait ? Dans un an peut-être... Cette pensée d'être père de famille dissipa tout à fait son trouble et, la journée finie, le soir, quand il remonta au village, c'était à Ouiza qu'il pensait.

Jusqu'au jour du mariage, il tint bon. Non seulement il évita Dehbia, mais encore il la chassa de sa pensée. Du moins chaque fois que son image s'y présentait, il avait ce même geste nerveux qui vous faisait chasser une mouche

opiniâtre lorsque vous êtes particulièrement occupé et qu'elle vient bourdonner continuellement devant vos yeux. C'était fini, Debhia n'était plus qu'une mouche. Avec cette différence toutefois qu'une mouche s'écrasait facilement et dès lors vous laissait en paix, tandis que l'image de Dehbia demeurait insaisissable, narquoise et distante, qu'elle-même, il ne saurait l'éviter toujours et qu'il faudrait bien la croiser sur la route, passer indifférent, couler vers elle un regard impassible et continuer à la désirer.

Tout se passa à souhait pendant la noce. C'était un mariage comme Ighil-Nezman n'en voyait pas souvent. Deux vieilles familles s'unissaient, deux familles puissantes. Les jalousies étaient réduites à se taire ou à manifester une joie hypocrite. On n'oublia personne, on convia au couscous tous les pauvres du village et on en distribua aux veuves qui ne pouvaient venir. Il y eut également un grand repas pour les notables, que le garde champêtre fit défiler fièrement à travers la grand-rue pour que tout le monde pût les voir. La fête des femmes dura toute la nuit. Elle furent autorisées à chanter et danser à leur aise, pendant que les hommes veillaient au café et que les jeunes s'étaient emparés de Mokrane pour essayer de l'enivrer. Eh bien, Mokrane qui n'avait jamais pris d'alcool de sa vie se soûla pour de bon, à la grande joie de sa mère qui l'en croyait incapable.

Le lendemain soir « il entra » chez sa femme, conformément à la coutume. Il avait attendu que la nuit fût tombée tout à fait. Le village était plongé dans l'obscurité et le silence. Tout le monde se préparait à dormir ou dormait déjà. Une demi-douzaine de ses amis avaient tenu

à rester avec lui jusqu'au dernier moment. Maintenant c'étaient eux qui l'encourageaient à « entrer » car il était un peu ému.

— Écoute, lui dirent-ils, il ne faut pas hésiter. Tu fonces tout de suite, sinon tu es fichu. Tu fonces et après tu tires ton coup de fusil pour avertir que c'est fait. Tu n'as pas besoin de demeurer avec elle toute la nuit, sors tout de suite, nous retournerons au café jusqu'au matin. Elle n'aura qu'à se débrouiller.

— Non, répondit Mokrane, le coup de fusil, d'accord, je vais le tirer, mais je ne sortirai pas. Ne m'attendez pas. Il n'était pas sûr de pouvoir « foncer » immédiatement et il préférait les éloigner.

— Ce sera comme tu voudras, mais dans ce cas, va vite nous chercher les beignets et les œufs.

Les beignets et les œufs étaient obligatoires aussi. Un cadeau pour les copains qui ne se mariaient pas, faute de quoi une coutume ancestrale leur donnait le droit de vous envoyer des cailloux sur la toiture, de vous casser des tuiles ou même de vous adresser quelques brocarts à travers la porte, le tout pour vous empêcher d'accomplir ce que l'on attend du mari et si possible pour vous ridiculiser à jamais.

— Bon, les beignets, vous avez raison ; mais en retour, je vous demande de veiller un peu à ce qu'on ne me lapide pas, tout de même. Il y a ces traîtres de l'autre Karouba, je n'ai pas confiance...

— Ne te tracasse pas. Nous veillerons. Ne perds pas ton temps. Quand on aura entendu le pétard, personne ne songera plus à t'inquiéter. Vite, le pétard !

— Un dernier conseil, ajouta le plus malin de la bande. Ne te laisse pas impressionner par la petite. C'est à elle de te craindre. Tu saisis ? une mine sévère, brutale. Tiens, comme ça ! Parle fort et ne la supplie pas. Tu n'as pas à supplier. Sinon tu es fichu.

Lorsqu'il « entra », il jeta un regard méfiant au fusil qui l'attendait près de la porte et cria d'une grosse voix courroucée :

— Allez vite, donne-moi le couffin.

Mais ses yeux restaient fixés au sol, et il n'aurait pu dire ni comment elle était ni où elle se tenait, ni ce qu'elle faisait. Il ne voyait rien. La lumière du quinquet l'avait ébloui comme une chauve-souris ou alors c'était un sacré brouillard qui lui cachait tout. Il reçut le couffin de gâteaux contre la figure, le saisit fébrilement et s'éclipsa en ajoutant d'une voix mal assurée :

— Prépare le thé, hein !

Cette fois il l'entendit qui approuvait le plus naturellement du monde.

— Nous savons qu'il faut préparer du thé. Le thé est là.

« Ça s'annonce mal, se dit-il, pendant qu'il courait vers ses camarades, je manque de cran. Je suis bête, bête ! »

Il ne s'attarda pas à la djema, résolu à affronter l'épreuve, tout de suite. Il trouva Ouiza assise sur une couche épaisse qu'elle avait arrangée et examinant tranquillement quelques cartes postales qu'il avait fixées aux murs quelques jours auparavant pour embellir la pièce et qu'elle venait d'arracher sans façon. C'étaient de belles filles aux joues écarlates, aux cheveux dorés et qui sou-

riaient de toutes leurs dents à qui voulait bien les regarder.

— Tu les connais, lui dit-elle, en le regardant franchement dans les yeux.

— Ouais. Des Parisiennes.

Il se tenait debout devant elle, ce regard tranquille l'incommoda. Elle-même était poudrée, comme les Parisiennes, ses mains et ses pieds étaient teints au henné, elle avait deux colliers au cou et se tenait sur le lit engoncée dans ses robes neuves. Elle paraissait gênée dans son accoutrement, mais lui ce n'étaient pas ses habits qui l'embarrassaient. Il n'osait ni s'asseoir ni s'approcher. Il ne savait que faire et attendait vaguement qu'elle eût la gentillesse de briser la glace. Ouiza ne broncha pas.

— Ce fusil m'énerve, murmura-t-il, et les autres attendent...

— Qu'est-ce qu'ils attendent ?

— Que je tire.

— Eh bien ! tu n'as qu'à tirer.

L'idée lui parut lumineuse. Oui, tirer le coup de fusil à l'avance. Éloigner les jeunes, signifier à tous que c'était réglé. Et la mère entendrait, serait contente, se dirait : « Ça y est, mon fils est un homme. »

Après quoi, il aurait toute la nuit devant lui. Alors il prit le fusil et Ouiza se boucha les oreilles.

— Maintenant, on est tranquille, conclut-il, après la détonation.

— Oui, on est tranquille, reconnut Ouiza, en continuant de tourner et de retourner les cartes postales.

Puis de nouveau ils se turent. Il songea que ce coup de fusil qui rassurait ses parents l'obligeait, lui, à ne pas

flancher. Et cette idée qui s'insinua tout doucement dans son esprit commença de le troubler.

« Il le faut, il le faut, se disait-il. Heureusement que la nuit est longue. J'ai tout le temps... »

Il voulut s'asseoir près d'elle mais elle s'éloigna poliment en souriant et en rougissant.

— Mais j'ai tiré le coup de fusil, cria-t-il avec colère.

— Il ne fallait pas le tirer.

— Et les autres qui écoutaient ?...

— Alors il fallait le tirer.

— Ne te moque pas de moi, fille d'Ahmed ! Je suis mauvais, vois-tu, verse-nous du thé.

Elle ne répondit pas et versa du thé. Il voulut de nouveau s'approcher, il essaya même de lui prendre le bras. Elle posa la théière devant lui et s'installa sur sa couche en lui tournant le dos.

« C'est clair, pensa-t-il, elle ne cède pas. Cette crétine va me ridiculiser : je ne ferai rien. Bon Dieu, suis-je un homme ou quoi ? »

Il but son thé, tout seul, l'air sombre, pour bien lui montrer qu'il était décidé à en finir. Mais il était prodigieusement contrarié par le coup de fusil et par l'attitude hostile de Ouiza. Ouiza ne semblait pas le craindre ; mais elle persistait à le repousser, faisait mine de ne pas comprendre, en tout cas refusait de... l'aider.

« Je me jette sur elle brutalement. Je lui ferme la bouche et, en une seconde... »

L'inconvénient, c'est qu'il se sentait sans forces, presque indifférent ; il prit un air sérieux et grave comme s'il se trouvait à la djema, devant un conseil de vieux ou comme

s'il était devenu lui-même un notable. Ouiza en fut intimidée et surprise. Elle attendait peut-être quelque geste audacieux, une folie quelconque ou même cette brutalité de jeune mâle que toutes les mariées appréhendent et souhaitent à la fois. Elle se contenta de se coucher sagement et de s'envelopper dans les draps. C'était elle qui le laissait se débrouiller. Elle refusait même le dialogue et sans doute commençait à le mépriser.

Mokrane passa de l'énervement au désespoir et du désespoir à l'affolement. Il prit sur l'étagère une demi-bouteille d'anisette, se versa un grand verre qu'il but sec et souffla la lampe.

« Maintenant nous allons voir », se dit-il. C'était d'ailleurs une façon de parler.

Il chercha sa place à tâtons et s'allongea tout près d'elle. Là, dans l'obscurité, il attendrait l'instant propice et ne demanderait pas son avis. Oui, il allait se préparer.

« Il le faut, il le faut, se répétait-il. A présent sa tête tournait... Il souriait tout seul de sa bêtise... Facile, facile. Qui de mes copains ne voudrait pas être là, à ma place, les salauds ! J'ai une femme, moi. Une poupée. Oh ! c'est bien. Je suis bien tombé. »

Sa tête devenait lourde, son corps s'engourdissait. Il se dit que rien n'avait plus d'importance. Ses yeux se fermèrent lentement et il cessa de se tourmenter. Voilà deux nuits qu'il n'avait pas dormi.

Il s'éveilla en sursaut, la gorge serrée par une inexprimable angoisse, et de ses yeux hagards il essaya de percer l'obscurité de la chambre. Le sang affluait à son visage. Il était furieux et se sentait fort, prêt à cogner. Il se jeta

rageusement sur Ouiza qui dormait. Et avant qu'elle revînt de son sommeil, l'affaire était réglée. Elle ne poussa qu'un petit cri mais ne réussit pas à se délivrer. Il se leva triomphant pour sortir, lui dit d'un ton supérieur :

— Fille d'Ahmed, tu peux pleurer. Je suis un homme, moi !

Et il claqua la porte. Juste à ce moment leur coq se mit à chanter. Il allait faire jour. Il l'avait donc échappé belle. Il se sauva à toutes jambes. L'air du matin le réveilla tout à fait. Il riait tout seul de joie, en descendant vers le gourbi, près de la fontaine, où il comptait reprendre son sommeil et s'enfermer jusqu'au soir.

Il ne dormit que quelques heures sur le foin. Il se réveilla pour penser de nouveau à son exploit et la vie lui parut belle. Il imaginait sa mère, sa belle-sœur, sa belle-mère, d'autres femmes accourues pour voir et n'étant pas déçues, ayant constaté que tout s'était bien déroulé, que la fête était terminée et qu'il fallait désormais compter dans le village un homme de plus, une femme de plus. Et, dans un proche avenir, un bambin qui se mettrait à grandir en attendant d'autres bambins...

« N'allons pas trop loin », se dit Mokrane.

L'image de Dehbia surgit subitement dans son esprit. A vrai dire, il n'avait pas oublié la petite chrétienne et même, la veille, à côté de Ouiza, il y avait pensé comme malgré lui. Il avait revu son beau sourire et songé une seconde que, si ç'avait été elle, là, sur le lit, il aurait été peut-être plus éloquent. Maintenant il s'attendrissait, la prenait un peu en pitié.

« Oh ! si je la rencontre, se promit-il, je lui adresserai

un regard. Ce sera une manière de lui rester fidèle. Tout au moins des yeux. Sans faire tort à Ouiza, bien sûr. »

Le hasard voulut qu'il la rencontrât précisément comme il rentrait au village. Elle descendait à la fontaine avec sa mère et Kheloudja. Il les croisa plein de confusion parce que Nana Melha lui faisait chaque fois une tête effrayante qu'il préférait éviter.

— Qu'est-ce que ça va être aujourd'hui ! se dit-il. Elle va sûrement m'insulter. Avançons.

Il avança. Les deux femmes passèrent. Il leur avait tourné le dos. Dehbia qui l'avait vu venir était restée en arrière. Lorsqu'il voulut continuer sa route, il la trouva en face de lui, tout près. Son cœur battit précipitamment et il ébaucha un sourire.

— Fumier ! lui envoya-t-elle, au visage, en français.

Il reçut l'insulte, comme un crachat et s'essuya machinalement la joue.

— Petite crapule ! pensa-t-il, elle crève de jalousie. Donc elle tient encore à moi. Alors que j'ai voulu simplement me moquer d'elle. Me payer sa tête, pas plus.

Mais il n'avait plus hâte d'arriver à la maison, et la faim qu'il ressentait tout à l'heure tomba d'un seul coup.

IX

Les hommes sont tous pareils, avait dit Melha à sa fille avant de s'endormir.

Amer était mort mais il y avait tous les autres. Elle n'avait jamais compté sur lui ni sur Madame. Pourtant elle fut la seule à s'être occupée de l'enterrement et maintenant qu'elle se sentait toute fourbue, brisée de fatigue, elle ne pouvait plus veiller à côté de sa fille. Pas même lui prodiguer ses consolations, qui d'ailleurs énervaient visiblement Dehbia. Alors elle se tut et ne bougea plus, attendant le sommeil qui venait déjà, pesant comme une lourde charge de bois. Cependant, avant de s'endormir tout à fait, ce fut sur l'image du Président qu'elle s'attarda. Un visage plus sérieux que jamais, dont les yeux fixaient obstinément les siens, pour lui confirmer son désir et lui renouveler son offre.

— Tu t'es bien dérangée aujourd'hui pour ce pauvre garçon, lui avait-il dit. Je t'ai observée depuis le matin : tu es admirable.

— Que veux-tu, il le faut bien. J'étais un peu sa mère. Depuis la mort de Madame...

— Oui, je sais. Ta fille n'a pas de chance. Elle va souffrir beaucoup.

— Atrocement. Elle ne pourra jamais s'en remettre.

— La vie est longue, Melha.

— Elle est dure aussi, pour les pauvres.

— Ton devoir est de la calmer, de la raisonner. Tu es une femme, Melha, tu comprends, toi !

Eh ! c'était facile de le comprendre. Il n'avait pas besoin d'insister. Nous verrons, se dit-elle, avant de s'endormir, la vie est longue en effet.

En attendant, le Président s'intéressait déjà à Melha puisqu'il recherchait des occasions pour la faire travailler et que, cette année, il lui avait déjà confié une partie de ses olivettes...

« Non, songeait de son côté Dehbia, les hommes ne sont pas tous les mêmes. Et les femmes non plus. Ma mère n'a jamais connu l'amour, le véritable, le mien. De quoi se mêle-t-elle alors ? »

Mais son amour est-il vraiment parfait ? Pourquoi se trouve-t-elle donc devant ce désastre ? Dans son journal Amer n'a parlé que de leur accord, qui est total. Bon, il n'y a rien à y ajouter. Or le malentendu se situe au début, tout à fait au début. Si elle est coupable, les autres le sont-ils moins qu'elle-même ?

Mokrane, Ouiza, Amer, tous les trois sont là dans l'ombre comme des fantômes, bien décidés à la torturer. Ils viennent l'un derrière l'autre, s'en vont, reviennent tous à la fois, se mêlent, se confondent, l'empêchent de

voir clair en elle-même, essaient tour à tour de se justifier, tiennent en même temps des propos incohérents qui se terminent par des hochements de tête et des ricanements sinistres. Elle se met de nouveau sur son séant et se frotte les yeux pour éloigner les fantômes. Elle veut rester bien éveillée pour expliquer tout à Amer qui se tient là, près de la caisse, écoutant sagement son amie. Amer qui ne lui fait pas peur et qu'elle a hâte de rejoindre.

Il arriva de France au moment des figues fraîches. Quelques semaines seulement après le mariage de Ouiza. Elle l'attendait avec impatience. Toutes les filles l'attendaient parce qu'il était beau et qu'il aimait les voir passer. Mais déjà, il était un peu à elle ; sur les autres, elle s'arrogeait des droits de priorité que bien des choses pouvaient raisonnablement expliquer : elle était belle, disponible, chrétienne, donc plus près d'Amer, le fils de Madame (une Française). N'était-elle pas sa cousine aussi ? Les autres filles devraient, par conséquent, s'effacer, lui reconnaître ces droits, lui laisser sa chance. Tout cela mijotait dans sa cervelle, et, tacitement, sa mère l'approuvait et espérait comme elle.

La première fois qu'elle le rencontra dehors, avec ses compagnes habituelles, c'était au retour de la fontaine, au cimetière de Tazrout qui était un lieu aéré et agréable où les jeunes gens aimaient à venir bavarder, au grand scandale des vieux. Là, elles le trouvèrent, un après-midi, installé sur les dalles d'une tombe près de la route. Il n'était pas seul mais elles ne virent que lui et le mangèrent des yeux.

Tout a commencé ce jour-là, quand Ouiza lui pinça

le bras, juste après avoir dépassé Amer, pour lui murmurer :

— Mon Dieu, un astre, hein, ma sœur ! tu vois que je n'ai pas exagéré.

Ouiza était bouleversée et Dehbia eut peur d'elle. Une peur folle. Elle pensa que sa copine était devenue un monstre dangereux contre qui personne ne pourrait jamais lutter. Et tandis qu'elle était prise de panique, l'autre ajoutait :

— Que Dieu maudisse mes parents !... Ils auraient pu attendre et j'aurais été heureuse.

— Maintenant, se disait Dehbia, elle va se mettre à lui sourire. Elle est irrésistible, elle s'y connaît, et lui, ne demandera que ça.

Elle avait peur de Ouiza qui était belle et audacieuse, qui avait père et mère : une famille riche. Le fait qu'il y avait Mokrane ne changeait rien ! Un infaillible instinct l'avertissait dès la première minute que Ouiza irait au-devant d'Amer, ne craindrait pas le scandale. Et dès cette minute, elle commença d'être jalouse. Alors ce fut pour elle le début de la torture. Puis cela dura des semaines interminables. Que pouvait-elle faire contre sa rivale ? Et lui, se doutait-il qu'elle était en train de souffrir ?

D'avance, elle se croyait écartée, éliminée par Ouiza. Pour se calmer, elle se disait qu'ils se connaissaient depuis longtemps, qu'ils avaient peut-être ébauché leur roman, — ce roman qui allait prendre forme, qu'elle verrait se développer, elle n'en doutait pas, — depuis longtemps déjà, avant son départ en France. Car voici quatre ans, Ouiza n'avait plus rien d'une enfant et lui était un homme.

Il y avait quatre ans, Dehbia était loin et Ouiza venait librement chez Madame, — Kamouma n'Aït-Hamouche, Ouiza n'Aït-Hamouche, tante et nièce ! Des parentes, et Madame aussi par conséquent !

Naguère, elle s'en souvient, quand Madame et Ahmed étaient en si bons termes et préparaient cette union au grand jour, personne ne s'étonnait de voir passer Ouiza. Et quand elle passait pour aller chez Madame, elle saluait gentiment Dehbia qui l'accueillait de bon cœur au point qu'elles devinrent inséparables.

Puisqu'il en était ainsi, elle n'avait aucune raison d'en vouloir à son amie. C'était à Amer qu'elle en voulait. Amer avait tout de suite adopté avec elle une attitude qui l'exaspérait. Il lui souriait d'un air supérieur, lui tirait parfois l'oreille ou bien lui pinçait la joue. Il aurait pu lui donner une fessée ! Il avait une façon de lui parler qui ne lui plaisait pas non plus ; il rendait sa voix grosse et désagréable comme s'il lui refusait le droit de discuter ses avis ou ses conseils : « Dehbia, allons vite, fais ceci... Dehbia, veux-tu faire cela, voyons !... » Oui, sous ces manières, elle sentait beaucoup d'affection : elle se révoltait qu'il la prît pour une gamine alors qu'elle était plus grande que l'autre.

— Mais voilà, se dit-elle, Ouiza est femme ! Il sait qu'avec elle il peut aller loin.

Elle se mit à les espionner : les rencontres avaient beau se faire discrètes et les signes qu'ils échangeaient subtils, rien ne lui échappait. Et cette chasse qu'elle leur donnait, dont ils ne se doutaient ni l'un ni l'autre, la passionnait et la tourmentait à la fois. C'était aussi le secret de son

cœur, qu'elle cachait farouchement à sa mère comme une maladie honteuse, mais elle aimait sa maladie et quand il lui arrivait de pleurer, elle aimait aussi ses larmes.

Elle remarqua, dès les premiers jours, que Ouiza soignait sa toilette. Quand elle la voyait changer de robe, se mettre de l'antimoine aux cils ou de l'écorce de noyer aux lèvres, elle pensait :

— C'est pour Amer. Pas pour Mokrane. Mokrane ne compte pas. Il n'a jamais compté.

Alors, elle prenait Mokrane en pitié et souhaitait de le croiser sur la route pour le regarder avec sympathie. Plusieurs occasions se présentèrent mais Mokrane l'évitait avec une ostentation insultante et elle se détourna de lui.

Ouiza ne lui avait jamais fait de confidences précises, n'avait jamais montré sa déception à personne. Néanmoins toutes ses amies savaient qu'elle avait été déçue par son mari, ses beaux-parents, tous les Aït-Slimane. Elle était peut-être malheureuse, elle ne le montrait pas. Elle supportait, parce que sa mère lui avait dit de supporter, et son père estimait qu'elle ne pourrait jamais trouver mieux que les Aït-Slimane. Ces choses se disaient à la fontaine et même étaient évidentes puisque Ouiza avait une certaine liberté d'allure, ne craignait personne dans « sa maison », ne supportait personne. De cette indépendance, sa mère était apparemment très fière et elle disait à qui voulait l'entendre que sa fille était bien belle pour Mokrane et que cela lui donnait quelque droit à être un peu gâtée. N'empêche qu'entre elles, elle la sermonnait sévèrement et ne tolérait aucune de ses colères qui pouvaient provoquer répudiation.

Dehbia, comme d'autres, avait, dès les premiers jours du mariage, constaté que Ouiza se négligeait. Lorsqu'elle lui demanda si elle aimait Mokrane, elle s'attira cette réponse :

— Bien sûr que je l'aime. Voilà une question !

Elles s'en furent presque fâchées. Puis on oublia.

Or depuis le retour d'Amer, le changement était visible. Elle se soignait, Ouiza. Dehbia sournoisement ne cessait de la surveiller.

Elles continuèrent de sortir ensemble à la fontaine. Ouiza s'enhardissait jusqu'à venir la chercher — « dans l'espoir de tomber sur Amer », pensait Dehbia — et manifestait pour elle plus d'attachement que par le passé. Dehbia crut même que le jeune homme avait plaisir à les rencontrer de compagnie. Cependant elles évitaient d'un commun accord de parler de lui. On simulait l'indifférence, mais chaque fois que Dehbia surprenait les regards qu'ils échangeaient, elle en devenait malade.

Tantôt elle interceptait un geste de l'un auquel l'autre répondait clairement, tantôt c'étaient des sourires fugitifs, imperceptibles, après quoi, toujours, Ouiza s'épanouissait, devenait loquace, heureuse, tandis que Dehbia se renfrognait.

Lorsqu'elles restaient quelques jours sans se voir, son inquiétude venait de ce qu'elle les imaginait ensemble, heureux enfin, loin d'elle et contre elle, peut-être se moquant de cette folle enfant qui voulait contrarier leur penchant, les empêcher de s'aimer. C'était de la folie, en effet, parce que, à d'autres moments, elle allait même jusqu'à douter que la plus petite intrigue se fût nouée

entre eux. Alors, elle devenait optimiste. Amer lui apparaissait comme quelqu'un qui était au-dessus de ces petites malpropretés et Ouiza une excellente camarade, sans doute mal mariée mais honnête. Honnête malgré son air un peu audacieux. Quand elle raisonnait ainsi, elle prenait la résolution d'être audacieuse à son tour, plus explicite avec Amer, au point qu'enfin il comprendrait. Mais il lui suffisait de se retrouver avec Ouiza, et qu'Amirouche fût en face d'elles, pour se sentir de nouveau atterrée et s'avouer vaincue.

Un jour qu'elles se tenaient toutes deux dans la courette de la fontaine, Ouiza, qui rêvait depuis un instant, s'approcha de Dehbia, la serra doucement par la taille puis lui dit, toujours rêvant et d'une voix sourde :

— Écoute, ma sœur, je sais qu'il te choisira. Pour moi, c'est trop tard. Mais je jure qu'auparavant il m'aura serrée comme ceci.

— Je n'en ai pas besoin, lui répliqua Dehbia, en la repoussant brutalement. Laisse-moi.

Elles revinrent à la maison silencieuses et ne sortirent plus ensemble à la fontaine.

La même semaine, Ouiza fut renvoyée chez ses parents ainsi que le relate Amer dans son journal. Bien que rien ne transpirât du côté des Aït-Slimane qui étaient très discrets sur leurs affaires, tout le monde sut au village que Mokrane était un jaloux qui maltraitait sa femme, simplement parce qu'elle était belle, qu'elle ne l'aimait pas, et que, dans ces conditions, il valait mieux se séparer. On alla même jusqu'à prédire que peut-être Amirouche la prendrait pour femme, si toutefois, ainsi que le

voulait le code kabyle, Mokrane consentait à la lâcher.

Amirouche et Madame s'en défendirent farouchement, mais pour Dehbia il ne subsista plus aucun doute : les amoureux avaient été surpris par Mokrane. Cette certitude n'ajouta rien à son désespoir mais acheva de l'accabler. Bientôt sa colère même s'atténua. Elle ne pouvait plus réagir : elle était anéantie.

Dehbia compta les cruches vides qui attendaient dans la courette : il y en avait une douzaine.

« Mon tour ne viendra pas de sitôt. Je remonte à la maison, décida-t-elle. Je redescendrai dans une heure. »

Elle n'avait nulle envie de rire et de s'amuser avec celles qui étaient là, insouciantes et ennuyeuses. Elle plaça son amphore dans un coin sous les ronces, et s'en alla.

Comme elle débouchait du sentier sur la route, elle vit Mokrane, debout derrière le grand frêne, qui regardait précisément dans sa direction ; son cœur se mit à battre très vite et le sang lui remonta au visage.

« Mon Dieu, songea-t-elle, quelle surprise ! Pauvre garçon, je vais lui sourire, aujourd'hui, il fait pitié. »

Elle avança, il vint à sa rencontre. Dehbia peut de nouveau imaginer la scène. Elle se souvient des moindres détails. Ils arrivèrent en même temps à la barrière, levèrent les yeux en même temps et restèrent quelques instants face à face, également fascinés l'un par l'autre. Après, tout devient confus dans sa mémoire. L'a-t-il prise par la main pour l'entraîner vers le gourbi ? L'a-t-elle suivi sans

résistance ? Sont-ils restés muets, ou bien ont-ils échangé des propos ? Elle ne saurait le dire. Elle se souvient pourtant qu'à un moment donné, elle eut envie de le mordre comme elle l'avait toujours souhaité mais qu'elle se contenta de lui mettre les mains sur les épaules et de poser sa tête sur la poitrine de Mokrane.

Ce fut aussi dans une demi-inconscience qu'elle l'entendit lui parler avec précipitation et colère tandis qu'à travers ses longs cils qui pouvaient à peine se soulever, elle voyait son sourire méchant, son visage noir et brillant de sueur.

— Écoute, Dehbia, disait-il en la secouant, retiens bien tout ceci. J'ai épié cet homme, il m'a pris mon honneur. Maintenant il va te prendre, toi que j'aime, il va t'épouser. C'est fini. Il ne me laissera rien. Il m'arrachera le cœur et les entrailles, il me videra, entends-tu ? Tu seras à lui, à lui pour toujours. Toute à lui. Et moi je n'aurai rien. Écoute, pour ce qui est de l'honneur, tu lui diras que c'est fait : je me suis vengé. Et Ouiza, je lui pardonne ; elle ne le regardera plus.

Il se mit à ricaner.

— Pour le reste... Ah ! oui, tu lui diras, n'oublie pas. Mais ce n'est pas sûr, que tu lui diras ! Je suis Mokrane, moi. Mokrane n'Aït-Slimane ! Il ne me connaît pas encore.

Il s'en alla sans se retourner. De grosses larmes se mirent à couler, interminables, des yeux de Dehbia maintenant grands ouverts, tandis que des élancements douloureux lui parcouraient le ventre. Il la laissa pantelante et abîmée. Mokrane venait de la précipiter dans le gouffre et

elle s'en rendait compte un peu tard. Il ne lui restait plus qu'à le maudire et à pleurer. Alors, elle songea tristement à Amer et une prière fervente monta de son cœur meurtri... Mais à quoi servent les prières lorsqu'un destin malheureux s'attache à vous dès la naissance ?

« Ce n'est pas sûr, que tu lui diras... » avait proféré Mokrane. Elle s'en souvient parfaitement. Aussi bien, elle ne lui dira jamais rien. Plus rien ! Cependant que Mokrane n'avait pas attendu la mort de son ennemi pour reprendre Ouiza, afin d'étouffer le scandale et, plus tard, de détourner les soupçons. Il avait donc tout prévu. Et durant cette nuit atroce qu'elle passe à veiller, il est couché, lui, à côté de sa femme. Il doit dormir tranquille, l'honneur désormais sauf, la conscience en paix.

Dehbia tâtonna dans l'obscurité sur la caisse, et réussit à saisir le journal d'Amer, le paquet de papiers qu'elle avait enveloppé dans son foulard avant de se coucher. Elle le porta à ses lèvres, le baisa longuement, fiévreusement, puis s'allongea une fois encore. Elle tint le paquet serré contre sa poitrine et voilà que, dans l'ombre, les trois fantômes se ranimèrent. Elle avait beau fermer les yeux, ils étaient là tout près, et maintenant, au lieu d'une, elle voyait danser trois paires d'étoiles qui lançaient des flèches dans son crâne.

Et Ouiza lui disait :

— Les Aït-Hamouche, ma fille, portent malheur aux Aït-Larbi ! Un Aït-Hamouche a tué Amer, le père, pour

laver son honneur ; un Aït-Slimane tue Amer, le fils, pour Ouiza n'Aït-Hamouche. C'était écrit, c'était écrit. Tu n'y peux rien, tu n'y peux rien !

Cependant, Dehbia continuait de serrer les papiers. Ses seins se durcirent peu à peu. Il lui sembla qu'Amer s'était glissé près d'elle, tout souriant. Il penchait son visage, ouvrait ses bras... Soudain, elle reconnut le regard perçant de Mokrane, le regard plein de désir et le sourire cruel de sa grande bouche. Elle se mordit les lèvres. Non ! c'était lui qui la mordait. Elle desserra ses bras croisés sur sa poitrine, se sentit faible et lourde, tandis qu'une interminable vague qui l'enveloppait tout entière, la berçait, l'engourdissait, l'emportait tout doucement. Elle se laissa partir...

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, un jour blafard avait dissipé les ténèbres. Elle avait un creux dans l'estomac et éprouvait une envie folle de manger. Sa mère, prévenante, lui tendait déjà la grande tasse de café fumant, parfumé, appétissant. Elle prit la tasse des deux mains et fixa tendrement, de ses grands yeux, le visage souriant de sa mère.

« Elle aura toutes les clés et sera maîtresse de maison ; le Président est riche », songea Melha.

II

LE JOURNAL

PREMIER JOUR

20 JANVIER 195 .

JE M'APPELLE Amer n'Amer, autrement dit Amer fils d'Amer. Cela suffit pour me distinguer de tous les Amer du village parce que, chez nous, on n'est jamais quelqu'un fils du même quelqu'un. Le père a toujours son prénom, le fils le sien. En général ce dernier reprend celui de son grand-père, d'un oncle ou d'un frère. Le prénom d'un mort. Moi, j'ai repris le prénom de mon père parce qu'il était mort, lui aussi, quand je suis né. A Ighil-Nezman, quand on veut me rencontrer, il suffit de demander après Amer n'Amer : les gens voient tout de suite et viennent me trouver.

Ma mère est française. Elle est venue ici avec mon père et n'a jamais plus bougé. C'est elle qui m'a élevé. Je suis fils unique. J'ai un double prénom, une mère qui ne ressemble pas aux autres et j'ai été orphelin dans le ventre de cette dernière. C'est assez singulier, tout cela. Mais il y a mieux : depuis hier, je suis tout à fait orphelin. Seul.

Absolument. Elle a cessé de vivre vers onze heures du soir. — onze heures dix-sept exactement. J'arrive à l'instant du cimetière de Tazrout. Ça y est, nous l'avons enterrée. Me voilà de retour à la maison. J'ai fermé le portail. Non ! je ne l'ouvrirai à personne. Tout à l'heure, peut-être...

Dès que mes camarades ont ramassé les pelles et les pioches, j'ai jeté sur mon dos le gros tapis rouge et je me suis sauvé. Bien entendu, l'argent des marabouts, je l'ai remis au cousin. Qu'ils s'arrangent tous pour partager ! Les gens ont compris, ils se sont écartés pour me laisser passer. J'en veux à Bachir d'avoir parlé le premier :

— O croyants d'Ighil-Nezman, ma fille est à l'hôpital. Il faudra la ramener d'Alger. Elle est guérie, c'est sûr. Je savais qu'elle guérirait mais à présent elle doit revenir. Je n'ai pas d'argent pour payer son voyage.

— Tu peux choisir ton moment, lui répliqua-t-on.

— J'ai choisi, bonnes gens. Vous êtes tous là, aujourd'hui. Où irais-je vous trouver après ? Je suis aveugle, vous savez bien.

Eh oui, c'était choquant tout de même de profiter de la circonstance, de parler ainsi au moment précis où on finissait de combler le trou. Les gens m'ont laissé passer. Si encore il avait pu attraper quelque chose !

— Ta fille est à Alger mais elle est guérie, fit brutalement le secrétaire du Centre municipal. Je te dis qu'elle rentrera, vieux père. Il y a autre chose, Messieurs. Vous avez des timbres antituberculeux. Un paquet de carnets. Il faut les acheter, ces timbres. Le budget du centre n'est pas une mine. Soyez raisonnables, voyons !

J'ai entendu ricaner et cela m'a fait plaisir. Je ne sais pas ce qui s'est passé après. Laissons. Je ne donnerai pas un sou à Bachir. Quant aux timbres de l'autre, qu'il s'en serve pour coller son courrier !

D'ailleurs je ne suis content de personne et j'ai l'impression que les choses auraient pu mieux se passer. Au départ, quand nous avons débouché sur la route, j'étais presque à la queue du convoi. Les gens discutaient tranquillement, seuls les porteurs psalmodiaient en sourdine leur « la illah ». Il m'a semblé même que l'on flânait doucement, comme des promeneurs en vacances qui ne savent que faire de leur journée.

— Le temps n'est pas mauvais, m'a confié distraitement un voisin. Hein ! nous sommes en janvier, ce n'est pas si mal.

— Ouais.

— ...

— Ah ! je croyais...

Il a pris une mine triste et idiote. J'ai haussé les épaules puis j'ai songé qu'il fallait rejoindre les porteurs, tous les jeunes qui se relayaient, mes camarades. Ils m'attendaient, justement.

— Dis donc ! qu'est-ce qu'ils f... ces marabouts ? Ils vont la débiter, leur sourate ? Ils sont payés !

Il avait raison, le copain. J'ai pris un ton badin, en souriant légèrement, et j'ai crié :

— Hé ! les marabouts, on voudrait vous entendre un peu.

Cela a suffi pour déclencher le mécanisme. Ils se sont mis à réciter leur sourate. C'était bien, de mettre les choses

au point. De ne pas se laisser voler. Par la suite, ça n'a pas bien marché non plus. Je suis peut-être trop susceptible car j'ai trouvé que les camarades eux-mêmes ont manqué de politesse. Ce n'était pas ça : la façon de s'arracher l'outil, de jeter la terre avec force, de rire quand l'un d'entre eux ne parvenait pas à emplir sa pelle, cela manquait de décence et c'était désespérant d'être seul à y faire attention. Sur la fin, je me sentais ridicule et loin de mes camarades. Je leur en voulais. Mais le plus bruyant vint me frôler et me serra longuement la main, en cachette, sous le burnous. Il avait un regard humide qui arrêta net un sanglot dans ma gorge. Alors je me suis dit qu'un vivant ne peut pas s'empêcher de vivre pour faire plaisir à un mort et j'ai veillé à ce qu'ils égalisent bien la terre pour ne pas laisser de vide sous les dalles. La poignée de main de mon camarade ne signifiait pas grand'chose. Une manière d'excuse, simplement. Maintenant j'imagine ce qu'il a désiré me faire comprendre :

« Bon, on sait que ta mère est morte. Mais tu es là, toi. Ce n'est pas la fin du monde. N'y pense plus. Elle est en dessous et nous sommes tous au-dessus à fouler cette terre. Tu ne tarderas pas à t'en rendre compte. Tu n'as pas de mère ? Cela ne change rien. Tu verras... »

C'est tout vu. Il n'y a rien de changé, en effet.

Je suis là avec mes vingt-cinq ans et je peux lancer un défi à la mort. A moins d'une tricherie, elle ne me concerne pas. Je ne peux pas me figurer à la place de ma mère. Il n'y a pas de leçon à tirer de l'événement. Aucune. Et pourtant je voudrais bien, à ce propos, avoir des idées nettes et produire des réflexions profondes, comme d'au-

tres parviennent à le faire dans des situations analogues. Mais au fond c'est peut-être mieux ainsi : n'avoir rien de spécial à dire sur la mort de sa mère. Tout le monde sait ce que c'est. « Nous avons tous eu une mère », me disait, tout à l'heure, la poignée de main du bruyant camarade. Lui aussi a perdu la sienne. J'y ai pensé tout de suite, d'ailleurs.

Quand j'étais petit, j'éprouvais chaque fois beaucoup de sympathie pour ceux qui venaient de perdre leurs parents. Maintenant je vois bien que je me suis trompé. A tout prendre ils n'en méritaient pas tellement. Bien entendu je l'ai eue, moi aussi, cette sympathie. Je l'ai acceptée et j'étais content de la voler.

— Amirouche, nous te plaignons. Mais une chose peut te consoler, c'est que tu as rempli ton devoir. La mort a été forte. Tu n'as pas pu lui arracher ta mère. L'heure a sonné, voilà tout.

— Amirouche, des enfants comme toi, toutes les mères voudraient en avoir...

— Mon fils, ta mère te quitte contente. Elle te bénira d'en haut. Ce n'est pas une fille sans soutien qu'elle laisse mais un homme intelligent, qui pourra vivre à son aise. Amer, tu as sa bénédiction...

Hier, pendant que les gens défilaient chez moi, on m'a dit tout cela. J'avais l'air de sortir triomphant d'une épreuve difficile et tout le monde m'en a félicité. On a ajouté beaucoup de louanges à l'adresse de la morte qui était étendue par terre, au milieu de la maison ; une morte exactement telle que chacun peut l'imaginer, exposée des heures durant comme on expose son chef-d'œuvre.

J'ai un cousin instituteur. Il s'est dérangé pour venir me voir. J'ai beaucoup d'estime pour lui et comme il a bien fallu qu'il parle, il m'a dit :

— Tu vois, j'ai appris hier soir qu'un de mes collègues est mort subitement. Un homme que je connais bien. Autant dire un ami. Personne ne s'y attendait. Il s'est allongé sur son lit et s'est endormi pour toujours. Quand sa jeune femme est allée le rejoindre, il n'y avait de vivant qu'un mégot qui achevait de se consumer entre ses doigts. Tout le monde était consterné au village ; il se portait bien. C'était un bon maître. Je suis sûr qu'avant de mourir il n'avait que les petits soucis qui ne quittent jamais les bons maîtres : répartition mensuelle des matières, préparation journalière, cahiers à corriger, visite probable de l'inspecteur primaire. Imagine un peu s'il avait deviné ce qui l'attendait...

Cela n'avait pas beaucoup de rapports avec ma mère, mais mon cousin a réussi à m'intéresser.

Le mois dernier elle n'avait aucune inquiétude, et moi aucun soupçon. Puis elle s'est alitée et n'a pas voulu manger. Elle parlait d'une boule juste au milieu du ventre et qui parfois se déplaçait vers le côté droit. La boule lui faisait mal, l'étouffait, refusait la nourriture. Un médecin est venu. Je l'ai rassuré de mon mieux.

— Ce n'est rien, docteur, ma mère a peut-être besoin d'un purgatif. Vous verrez, c'est le ventre. Rien que de vous voir elle pourra guérir. Vous comprenez ? C'est une Française.

— Ah ! oui. Je connais, on m'en a parlé. Tu es son fils ?

— L'unique. Elle sera contente.

— Bon. Allons-y, ce n'est rien.

Il a bavardé avec nous à la maison, nous avons eu des médicaments. Il les avait dans une petite valise. D'ailleurs il a toujours sa valise, chaque fois qu'il vient ici. Les gens sont bien contents d'être visités et soignés sur-le-champ. Puis d'obtenir des remèdes sans avoir à se déplacer. J'ai cru que la question était réglée et que ma mère n'avait plus qu'à guérir. Je l'ai plaisantée un peu car, tout de suite, elle s'est mise à avaler la moitié des comprimés prescrits pour la journée. Elle était pressée d'en finir.

Eh bien, elle en a fini. Après un mois de souffrances. Je ne l'ai pas abandonnée, moi. Tout le monde le sait, y compris le docteur. J'étais tout le temps partagé entre l'espoir de la garder et la crainte de la perdre. C'est banal à dire, peut-être. Ce fut pourtant ainsi. L'espoir de la garder me remplissait d'aise. Il était tout d'une pièce, net et clair. Il me payait des fatigues, des veilles, des sacrifices. Oui, j'étais bien payé. Mais la crainte de la perdre me torturait et me démoralisait. Je sais que je ne m'explique pas très bien. C'est d'ailleurs mon habitude. Je me disais, par exemple :

— Bon Dieu, pourquoi dépenser son argent inutilement, comme un idiot ? Il est clair qu'elle passera. Pourquoi ne s'empêche-t-elle pas de demander des choses qu'elle refuse de prendre quand je les apporte ? Pourquoi ne songe-t-elle pas à me ménager un petit peu, elle qui est à deux doigts de la fin ? Elle est égoïste, ma mère, elle ne pense qu'à elle. Et puis, voyez comme elle s'accroche ! elle ne veut pas mourir, c'est sûr. Il n'y a qu'à voir la

lueur d'espoir qui brille dans ses yeux quand je lui mens bêtement. Elle fait pitié. Elle ne se rend pas compte que je me tue pour elle, que je ne dors plus, que je ne mange plus, que je n'ai plus d'argent. Bon Dieu, pourquoi tout cela ? Pour mourir comme tout le monde, un point c'est tout.

Parfois il m'arrivait de prendre une de ces mines qui ne trompent même pas un moribond. Ma mère me comprenait. Et alors elle devenait admirable. Ce n'était pas de la détresse que je lisais dans son regard ni de la résignation ou des reproches. C'était un regard sain. Sain et pur. Son regard me parlait sereinement...

Un mois ! Cela a duré un mois. Les gens ne s'en sont aperçus qu'à la fin. Oui, ils savaient qu'elle était malade. Mais quoi, c'est toujours pareil : on est malade et puis on guérit. Eh bien, elle n'a pas guéri, elle. C'est seulement les quatre derniers jours qu'on a commencé à se poser des questions et à s'intéresser à moi. Seule Dehbia m'a aidé. Et sa mère. Mais les autres !... Le plus terrible c'était de passer des nuits blanches en face de ma mère malade. Des nuits blanches, quel joli mot ! Il n'y avait de pâle que la petite flamme tremblotante qui empestait le pétrole et m'enfumait les narines parce que je posais la lampe par terre, tout près de l'oreiller, juste sous mon nez. Pâle de même, le pauvre visage qui semblait fondre petit à petit comme un masque de cire. Et puis aussi, pour un témoin invisible, cet autre visage hagard, crispé, souriant ou grimaçant. Le mien. Il n'y avait que ça. Tout le reste s'estompait dans la pénombre. Les vêtements suspendus aux murs imitaient vaguement des personnages, les ikou-

fan s'animaient et me fixaient narquoisement de leurs yeux ronds. Les grosses poutres prenaient des allures de monstres et, à travers les battants de la porte, des dizaines de spectateurs curieux s'amusaient à m'effrayer. Nous étions, ma mère et moi, dans un cercle étroit de lumière jaune : l'auréole blafarde de la mort. C'était terrible. J'avais peur quand ma mère s'assoupissait. Sa poitrine se soulevait comme pour lutter contre un gros poids qui l'écrasait. Et ce poids, je le sentais qui me courbait les épaules, c'était bien le même géant qui s'appesantissait sur nous. Il m'arrivait de perdre conscience, de m'endormir accroupi. Alors je partageais son mauvais rêve. Le même cauchemar qui me faisait sursauter éveillait ma mère. Elle ouvrait péniblement les yeux et murmurait mon nom. Nous nous regardions en silence. Nous n'avions rien à nous dire.

Pourquoi s'attarder à raconter toutes ces nuits ? Passons. Lorsque Dehbia a décidé de venir partager mes veilles, j'étais à cent lieues de l'en supposer capable. Une brave fille, tout de même. Sa présence a valu à ma mère de verser les dernières larmes de sa pauvre vie. Tous deux, nous avons interdit à la jeune fille de revenir seule chez nous se compromettre à veiller en ma compagnie. C'est elle qui a donné l'alarme. Et depuis, toutes les vieilles voisines sont venues veiller. Quatre nuits. En comptant la dernière. Puis tout a été dit. Voilà.

Aujourd'hui, pour la première fois, je dormirai seul. Là, juste où elle a dormi tous les jours depuis un mois. Là d'où on l'a enlevée, il y a un moment. Je n'ai plus peur. Non. A quoi cela servirait-il d'avoir peur ? Aujour-

d'hui, je me suis bien comporté jusqu'au bout, mis à part le mouvement d'humeur à la dernière minute, au cimetière. Les gens ont pensé que j'avais envie de pleurer tout seul, quand ils m'ont vu partir. C'est faux. J'ai les yeux secs. Je désire seulement écrire, tout raconter à la fois. Ma vie, la sienne. Faire comprendre qu'elle est partie et qu'en même temps elle est là, autour de moi, en moi. Que c'est elle qui vous parle, qui veut que j'écrive. Il faut que je dise tout, tout. Mais alors, pourquoi les mots ne viennent-ils plus. Pourquoi ma tête veut-elle éclater ?

Ce portail, je vais l'ouvrir. Dehbia, peut-être...

Par moments tout devient clair en moi, lumineux jusqu'à m'étourdir : je discerne, je comprends, je vois ; puis, tout d'un coup, il ne reste plus qu'un point entre les yeux et qui danse, danse, danse...

Aujourd'hui, je tiens un de ces moments. Je ne le lâcherai pas. Tout m'apparaît d'une simplicité désespérante. Non, mille fois non, il n'y a rien de compliqué. La route est toute unie. Il faut la suivre sans se demander où elle mène. Tous ceux que j'ai aimés l'ont suivie sagement : ma grand'mère, ma mère, et Chabha, et d'autres. Pourquoi s'en faire ? Allons-y ! Avoir toujours dans l'esprit qu'elles sont parties toutes les trois, ma grand'mère, Chabha, ma mère. Puis ce sera mon tour. Et Dehbia.

Le mois dernier, une vieille fille des Aït-Hamouche est morte en pleine crise de colère. Elle se voyait partir, celle-là aussi. Sa cadette était pressée d'hériter de ses habits.

Mais la malade veillait et, chaque fois, elles s'insultaient, criaient à tue-tête ; les gens accouraient, c'était grotesque. Il arriva un moment où la fille n'eut plus la force ni de se disputer ni de crier. Il lui restait le regard. Elle y mettait toute sa haine. Sa sœur la narguait, prenait une gandoura, puis une autre, les lui secouait sur la figure, et de grosses gouttes de larmes inondaient le visage émacié de la vieille fille. Quelquefois les parents intervenaient pour la défendre mais ils étaient plutôt nonchalants. Un matin, on l'a vue se raidir dans sa colère : au lieu de trouver des forces pour se lever et se battre, elle en a trouvé pour expirer. Nous en avons bien ri, nous, les jeunes, à la djema.

Nous avons ri de la bêtise de cette femme qui ne voulait pas lâcher ses gandouras, se figurant peut-être qu'elle allait en avoir besoin dans l'autre monde, qu'en somme, pour elle, la mort ne changeait rien, qu'en tout cas ce n'était pas une raison pour agiter à son nez des habits qui lui appartenaient. A y bien réfléchir, c'est là une attitude intéressante à prendre au dernier moment. Vivre, vivre jusqu'à la dernière minute. Puisqu'on a tout le temps de s'habituer à la mort, une fois qu'elle s'est installée.

DEUXIÈME JOUR

21 JANVIER 195 .

HIER J'AI BIEN DORMI. Tout seul. J'étais fatigué, aussi. Le portail est resté entrebâillé car j'attendais Dehbia. Pure folie. Seul un désir insensé avait fait naître ce rêve absurde. Je me suis arrêté d'écrire et je me suis dit qu'il fallait qu'elle vienne. J'ai laissé les papiers sur la caisse et je me suis étendu sur les couvertures que j'avais jetées par terre. J'ai dû fermer les yeux tout de suite. Ce matin, quand je me suis regardé dans la glace, j'avais la figure toute boursouflée. J'ai filé au café pour la journée...

Il pleut depuis plus d'une heure, il fait froid et je voudrais qu'il pleuve, qu'il fasse froid jusqu'au matin. J'ai tiré la caisse près du feu, je suis accroupi devant, le dos tourné au foyer. Je peux m'imaginer n'importe où : dans une île déserte, une mansarde de grande ville, au paradis ou en enfer. Quand aura brûlé tout le pétrole de la lampe, je m'imaginerai dans une tombe, solitaire et indifférent,

sachant fort bien qu'Azraël, l'ange de la mort, ne viendra pas me déranger. Mais de toute façon, il fera jour de nouveau. Le village s'éveillera comme il s'éveille d'habitude, les matins d'hiver. Il s'arrachera avec douleur à son triste engourdissement car, lui aussi, il voudrait mourir, se figer tranquillement sous le froid. Cela commencera par le chant stupide du coq (je finirai par l'étrangler, celui-là), puis il y aura les mioches de Mouh ou Ali qui se mettront à brailler et la voix chevrotante de sa mère qui demandera à Mahomet la meilleure place au paradis. En voilà une qui m'exaspère, avec ses glapissements ! Enfin les portes s'ouvriront ou se fermeront sans discrétion, les voisins se lèveront, des hommes sortiront, se croiseront, se diront bonjour, se suivront dans la demi-obscurité : ils iront vite se soulager au mechmel. Après quoi, certains rempliront leur devoir religieux, tandis que d'autres retourneront précipitamment chez eux pour se réchauffer les jambes et attendre la tasse de café. Dans neuf foyers sur dix le réveil sera maussade, frileux et triste. Il faudra faire taire les gosses à coups de taloches, échanger d'aigres propos, souffler sur le bois vert qui ne veut pas prendre, affronter, avec la chair de poule, la jarre glacée pour se mouiller les mains et le bout du nez, et par-dessus tout se dépêcher de trouver la vie belle, découvrir sur-le-champ de bonnes raisons de vivre, se créer son petit rêve quotidien et tout de suite y croire. Alors on sera tout à fait éveillé, prêt à jouer la comédie.

La question, pour moi, est de décider si précisément je vais continuer de jouer la comédie. Ma position est simple : je ne réponds que de moi-même. Que dois-je

faire à présent ? Remarquez que je sais très bien ce que je ferai. Si j'écris en ce moment, c'est uniquement pour me justifier ou plutôt pour m'expliquer, parce que, bien sûr, ce n'est pas l'opinion des autres qui me préoccupe. J'ai besoin de me comprendre, de fixer tous les arguments, de les emprisonner là, parmi ces feuillets, et qu'ils ne m'échappent plus. Une fois qu'ils y seront tous, nets et précis, eh bien ma mère, tu devines ? Bon. Patience alors.

Je voudrais commencer par le début, parler posément de tout ce qui me concerne, être objectif. Je voudrais expliquer pourquoi je refuse cette existence, pourquoi je lui crie non depuis hier ; mais ma tête est en ébullition. Les bulles naissent et crèvent sans interruption. Chacune d'entre elles est un argument fuyant qu'en vain je tente de saisir au vol. Elles crèvent au sommet du crâne, m'enveloppent le cerveau, me troublent la vue et me laissent impuissant.

Ma mère a fini dans la peau d'une croyante d'Ighil-Nezman. En un sens, c'est une bonne fin pour une Française devenue kabyle. Les marabouts n'ont fait aucune difficulté pour venir l'honorer de leur présence. Ce sont de pauvres types, nos marabouts. Ils nous font beaucoup de mal et chaque fois que l'occasion leur échappe de nuire, ils estiment que nous devons leur en être reconnaissants. Dans le fond, ils nous valent bien : nous sommes faits pour nous entendre. D'ailleurs, ce que j'en dis n'est qu'une façon de parler : je ne leur en veux pas. Et dans l'ensemble, je n'en veux à personne. Les choses sont ce qu'elles sont, voilà tout.

Il fut un temps où j'en voulais à tout le monde. Cela remonte bien loin, et cela a duré longtemps. Avant de m'appeler Amer n'Amer, les enfants de mon âge m'appelaient « fils de Madame », comme si je n'avais pas de nom. Ce fut ma grand'mère qui réagit la première, lorsqu'elle comprit que les hommes et les femmes imitaient les enfants et que tous s'acharnaient à oublier Amer : Amer mon père et Amer moi-même, comme s'ils voulaient effacer ce nom, nous l'enlever.

— C'est le fils d'Amer, sachez-le ! Et maudit soit qui l'oubliera. Amer n'Amer, des Aït-Larbi. Nous avons notre place au soleil. Vous nous connaissez et nous vous connaissons. Fils de bourrique, redresse tes oreilles, défends-toi. Frappe, insulte, crache et on ne se moquera plus de toi...

J'ai pris fait et cause pour Amer, si bien que maintenant on ne me le conteste plus. Je suis en mesure d'affirmer que lorsque les gens parlent de moi, ils disent entre eux Amer n'Amer et non « fils de Madame ». J'aime mieux cela : être le fils de mon père.

Telle que je l'ai connue, ma grand'mère était toujours de mauvaise humeur. Elle ne laissait rien passer aux gens et moi, tout petit, j'aimais ses colères et ses insultes. Lorsque je revenais de la djema ou de l'école, battu par un grand garçon, humilié par un homme ou une femme et que, meurtri, les larmes aux yeux, je lui expliquais ce qu'on venait de me faire, elle trouvait les mots qui me vengeaient et je rentrais mes larmes. C'était plutôt ma mère qui pleurait.

— Il est faible, disait ma grand'mère. Il a « mangé »

son père, mais c'est un homme tout de même. Il ne sera pas lâche comme eux. Il n'y a que les filles qui pleurent. Tu comprends, Amirouche ?

Oui, je comprends. Tout cela pour dire que j'ai commencé jeune à étudier les gens de chez nous. Je les connais très bien et alors je suis arrivé à ne plus en vouloir ni aux marabouts ni aux autres. Lorsque vous voyez des monceaux de blé sur l'aire, disons-nous, vous pouvez être sûr que dans chaque monceau il y a un déchet. La maxime est vraie sous toutes les latitudes. Pour ma part, j'incline à penser qu'il n'y a que des monceaux de déchets sur l'aire et que, dans chaque monceau, il faut s'estimer heureux de découvrir un peu de blé. D'ailleurs mes souvenirs d'enfance sont trop vagues, et à présent je doute du bien-fondé de mes jugements, de ma façon de raisonner, d'apprécier les gens quand j'étais petit.

J'ai toujours su, par exemple, que personne ne nous aimait, qu'on nous voulait du mal sans toutefois aller jusqu'à nous en faire. Pour ma grand'mère, c'était une vérité acquise de longue date et désormais indiscutable. Pour moi, c'était une vérité naturelle qui n'avait besoin d'aucune démonstration, qui ne s'appuyait sur aucun argument. Je voyais cette inimitié comme je voyais le temps s'assombrir ou les arbres perdre leurs feuilles : un phénomène du même ordre que celui qui détermine les cycles saisonniers, provoque la chute des corps ou le trépas de nos ennemis. Une loi qu'il fallait subir comme toutes les autres. Avions-nous tort ou raison ? Les deux, peut-être...

Mes frayeurs d'enfant m'ont marqué pour toute la vie.

C'était terrible. Dehors, je n'avais personne. Ma grand' mère, tâtonnant de son bâton, survenait toujours en retard, me prenait la main et m'entraînait à la maison pour me consoler, tandis que mes camarades, eux, avaient quelqu'un sur place qui les encourageait ou les assistait. Il leur fallait absolument que j'eusse le dessous et, la plupart du temps, j'avais le dessous en effet. Vraiment, c'était terrible pour moi.

Souvent nous étions une demi-douzaine de mioches à jouer dans la poussière, un garçon plus âgé arrivait, nous gâchait la partie et provoquait la bagarre.

— Tu as peur du « fils de Madame » ? disait-il à un camarade.

— Non, je n'ai pas peur.

— Donne-lui.

C'était fatal. Je le savais d'avance. J'étais tout désigné. Puis, quand je me défendais, il intervenait et je me faisais battre. Quand ma grand'mère arrivait, on lui expliquait que j'avais tort et moi, je ne parvenais jamais à lui faire comprendre. Une peur de bête sauvage était entrée en moi de bonne heure, ne me quittait plus, me serrait la gorge, le ventre, la vessie, me donnait des frissons et, pendant la nuit, troublait mes rêves, me faisait crier comme un damné. J'avais peur des enfants plus âgés que moi, et peur des grandes personnes. Je devins sournois et méchant comme une bête sauvage et faible qui, elle aussi, est méchante quand elle a affaire à plus faible qu'elle. Je n'avais pas de pitié avec les petits. Si j'en rencontrais un tout seul, je me vengeais avec un plaisir extraordinaire ; les leçons que je recevais des plus forts, je les donnais aux

petits et je n'en disais rien à personne. Je comprenais tout mais je ne savais pas parler. Quel âge pouvais-je avoir, encore une fois ? Cinq, six ans ? pas davantage, puisque la vieille est morte en 1934.

Par la suite, ça a continué pour moi : à l'école et hors de l'école. Mais il y avait quelque chose de bien et maintenant je suis effaré quand je songe que, tout jeune, je me suis aperçu de ce quelque chose de bien qui se produisait. Je suis sûr qu'ils sont rares, les enfants de neuf à dix ans qui pourraient comme moi, à cet âge, en avoir conscience. Avec les années, mes bourreaux prenaient des forces et mes bagarres d'enfant devenaient plus sérieuses : c'étaient des gandouras déchirées de part en part, des morsures, des blessures assez graves, d'autres violences qui, maintenant encore, me font monter au front le rouge de la honte et de la colère. « Le fils de Madame ! » un cobaye, tant pis pour lui ! Aucune importance. Je grandissais moi aussi et le quartier pullulait de gamins plus jeunes que moi, tandis que les grands, eux, quittaient l'école, devenaient des jeunes gens, des hommes, allaient en France, travaillaient dans les champs, disparaissaient de notre société enfantine. Oui, je voyais cela, qui me remplissait d'aise. C'était mon tour d'être fort... Les petits me recherchaient, me flattaient, m'obéissaient. Je provoquais les empoignades, je corrigeais qui je voulais, on allait se plaindre à ma mère. Je n'avais rien oublié : je me vengeais. J'étais audacieux, menteur, voleur. Tous les défauts. Je rôdais au café pour les mégots et pour les jeux, que je pratiquais tous : dominos, ronda, trente-et-un, belote et je gagnais contre les plus malins. Là encore, les hommes ne me ménageaient

pas, mais je pleurais, criais, insultais, lançais des cailloux. Et je pouvais me sauver comme un diable. C'était fini : on ne m'aimait pas mais je n'aimais personne et ne craignais personne. Ceux de mon âge, qui naguère me battaient parce qu'ils avaient leurs aînés derrière eux, n'osaient plus se mesurer à moi. Je triomphais. C'est à partir de ce moment-là que j'ai eu des copains. Des vrais. Ceux que j'ai encore, précisément. Les premiers, nous avons balancé leurs histoires de çofs, leurs haines mesquines, hypocrites et heureusement impuissantes. D'ailleurs j'y reviendrai sans doute. Ce sont ces premières années qui m'ont pétri, hein ! maman. Parle, parle donc. Tu vois bien que Kamouma s'est tue. Que veux-tu qu'elle dise : elle n'était plus là. Pourquoi es-tu restée, toi ? J'aurais peut-être moins souffert ailleurs, je ne serais pas si totalement kabyle. Tu sais, je ne t'en aurais pas voulu.

Mais voilà : je suis un enfant d'Ighil-Nezman. Il faut bien tenir à son pays, être fier de son origine, ne pas se renier. Ma place ici, je l'ai acquise et je la garde. Mes compatriotes le savent bien, qui voudraient se débarrasser de moi. Certains d'entre eux tout au moins. Ceux-là, je les déteste : ils continueront de me supporter. Ils se disent sans doute qu'il n'y a rien d'autre à faire que de me supporter. De mon côté j'imagine à quel point ma longue absence a dû les soulager.

« Parti, le « fils de Madame » ! Bon voyage, qu'il reste là-bas chez les infidèles, ses oncles. »

J'y suis resté quatre ans. Me voilà de retour.

« Donc, se sont-ils dit, ce jeune homme se conforme à la règle. Il ira en France et reviendra comme tous les jeunes d'ici, les jeunes, ses amis. Il continuera de nous narguer, de bousculer nos principes, de se moquer de la religion, d'entraîner nos enfants, de jouer au meneur, car c'est lui qui mène la jeunesse d'Ighil-Nezman ! »

Tas d'imbéciles, vous ne voulez pas de moi, je sais. Où voulez-vous que j'aille ? Croyez-vous que les Français, mes oncles, veulent de moi, eux ? Erreur ! Demandez à vos enfants. Ils vous diront comment je me suis comporté chez mes oncles, si j'ai failli à ma nature de Bicot, si j'ai, une seule fois, donné le change ; si je n'ai pas partagé les humiliations, la chambre et la soupe des gars d'Ighil-Nezman, à Paris et ailleurs. Tas d'imbéciles, je vous déteste mais vos enfants sont mes frères. Ils m'écoutent et nous nous comprenons...

Avant de m'endormir, il faut que je note ceci, tout de suite. Quelle heure est-il ? Je n'ai pas de montre, moi. La nuit est avancée. Deux pierres viennent d'ébranler la toiture, deux grosses pierres sans doute, lancées d'où ? De très près, c'est visible : de la cour ? De la ruelle ? J'ai écouté longuement pour percevoir des bruits de pas. Rien. Le silence. Deux pierres qui ont dû briser plusieurs tuiles. Peuh ! qu'il vienne m'aborder en plein jour, au lieu de prendre le large comme il fait chaque fois qu'il me voit !

Dieu merci, Madame, tu peux constater qu'on s'intéresse à moi. Voilà quelqu'un que tu connais bien, que d'instinct tu n'as jamais estimé mais qui me hait, lui. L'his-

toire serait longue à raconter. Longue, obscure, insaisissable, au point que je doute qu'il y ait vraiment une histoire. Nous sommes, lui et moi, dans cette situation : il me hait et je le méprise. Nous n'y pouvons rien.

Ces pierres, c'est lui qui les a lancées. Je sais pourquoi.

TROISIÈME JOUR

22 JANVIER 195 .

Les gens délicats évitent de me faire sentir que je ne suis pas tout à fait de la famille. Je ne parle pas de mes cousins, les Aït-Larbi, non. Peuvent-ils me renier, les Aït-Larbi ? Mais ils sont marqués, et c'est moi qui les marque. Tant pis pour eux. La famille : je veux dire tous les autres. Ceux qui aiment affirmer lorsqu'ils parlent : « Nous, Kabyles... nous, musulmans, nous, que Dieu n'a pas faits roumis... », les gens d'Ighil-Nezman, quoi. Les « pur sang », qui se savent tels et font semblant d'oublier que je n'en suis pas un, oh ! ils ne valent pas plus cher que les autres : Mokrane, les marabouts, les irréductibles. Naguère, j'ai refusé de me plier à leur ramadhan pour leur montrer que je ne les craignais pas. Les salauds n'ont même pas haussé les épaules. J'ai tout de suite compris que c'était cela qu'ils voulaient.

— Hein ! pourquoi ferait-il carême, ce fils de

mécréante ? Ce ne serait pas valable. Il ne faut pas qu'il jeûne. Le jeûne est notre affaire.

« Essayez de m'en empêcher », ai-je pensé. Et l'année suivante, j'ai fait carême comme tout le monde. Que dis-je ? Mieux que tout le monde puisque le soir j'arrivais à la djema le ventre vide, la cervelle vide, la bouche sèche ; puisque des jeunes comme moi mangeaient en cachette et simulaient tranquillement. Je ne simulais pas, moi, mais personne ne me croyait.

Depuis, j'en ai pris mon parti et je ne jeûne jamais et j'ai des disciples, comme le diable, et tous ensemble nous nous moquons d'eux et je récolte tout seul leur haine. Que peuvent-ils faire, les malheureux ? Ce n'est pas le fanatisme qui les sauvera de la misère et de l'esclavage... Voilà encore de mes grands mots de communiste raté ! Mais au fond, c'est bien vrai. Ici, c'est l'esclavage et la misère. L'une est largement proclamée, connue et admise. Quant à l'autre, bien sûr, il y en a qui ne s'en rendent pas compte. Comment leur expliquer, et pourquoi ? Je reviens de Paris, moi, Amirouche. J'y retournerai sans doute. A moins que... Là-bas, oui, nous voyons clairement ce que nous sommes. Là-bas, on ne nous parque pas, nous sommes admis partout, c'est sûr. Mais partout nous sommes des Norafs. Là-bas, il y a les riches et les pauvres, il y a les bandits et les clochards, mais nous ne rentrons dans aucune catégorie. Là-bas, nous sommes des Norafs. Pourquoi s'en formaliser, mon Dieu, du moment que nous sommes effectivement des Norafs ? Ceux qui nous regardent de travers sont nombreux. Nous les reconnaissons, bien sûr, et pour les exciter, nous faisons les idiots.

Ceux qui voudraient nous aimer perdent leur temps, car l'entreprise est au-dessus de leur intelligence bornée. A eux, il faudrait dire :

« Vous voulez nous aimer ? Une petite question, Messieurs : pourquoi nous spécialement ? Vous vous intéressez aux clochards, aux voyous, dites-le donc, nous en sommes. Mais ne dites pas que vous vous intéressez aux Norafs. Les Norafs, Messieurs, n'ont rien de particulier, ce n'est pas un mal étrange, inhumain qui frappe subitement votre grande ville ; il y a des Norafs comme il y a des Italiens, des Bourguignons ou des Suisses. » Et j'ai bien compris que dans l'esprit de ces braves gens, le Noraf est au-dessous de tout. Braves gens, votre âme saigne en nous voyant mais nous n'avons que faire de votre pitié hypocrite. Elle part d'un préjugé écœurant et fait plus de mal que la trique.

Là-bas, mes copains d'Ighil-Nezman ou d'ailleurs étaient fiers de moi qui jouais le jeu sans tricher. Noraf intégral. Mais nous avons tout balancé — ramadhan, alcool, jambon.

Nous nous étions libérés de tout, sauf du mépris des Français. Or, ce mépris glissait sur nos cœurs comme les averses sur nos imperméables.

Me voici de retour chez moi. Ils ne veulent pas de moi, c'est clair. Du moins, je me sens à l'aise. Qui osera me dire : « Va dans ton pays, Bicot ! » Tout cet enchevêtrement de traditions, d'habitudes, de rites et de préceptes qui voudrait m'emprisonner dans ses mailles inextricables est plus fragile que le tulle des jeunes mariées kabyles. Je m'en moque. A Ighil-Nezman, à Taguemount ou à Taou-

rirt c'est pareil. Partout il y a des jeunes comme moi qui s'en moquent, des jeunes qui sont revenus de France le cœur meurtri, parce qu'il a fallu qu'ils aillent là-bas pour comprendre. Oh ! ce n'est pas facile de comprendre. Je voudrais bien qu'un Parisien se mette à ma place, là, objectivement, et qu'il essaie de voir clair. Est-ce possible ? Il verra tout de suite, lui ! Mais parce qu'il est Parisien et qu'il regarde avec des yeux neufs. Peut-on avoir un regard neuf quand on a passé sa jeunesse dans ce pays et qu'on ne l'a quitté que quelques années ? Puis-je d'un seul coup oublier mon origine semi-française, l'école française, la justice française, l'intelligence française, la force française, toutes mes admirations de semi-Français pour l'écrasante supériorité française ?

— Hé, va dans ton pays, raton !

Alors j'ai compris que j'avais un pays et qu'en dehors de ce pays je ne serais jamais qu'un étranger. Il m'a fallu vingt ans pour découvrir cette vérité subtile. Ensuite j'ai eu hâte de partir, d'aller le revoir, pour en prendre possession, le fouler de mes pieds, emplir mes yeux de ses différents horizons, respirer son air chaud, recevoir son soleil brûlant, avaler sa poussière blanche, dévorer à pleines dents ses fruits sucrés, courir après ses filles brunes, et j'ai pris le train pour Marseille. Et le bateau pour Alger. Les Marseillais goguenards avaient l'air de me dire gentiment : « Té, va donc chez toi, enfant de Sarrasine ! »

« De Sarrasin, d'accord, mais non de Sarrasine. Vous aussi sans doute, nobles Phocéens, ai-je eu l'air de leur répliquer en montant allégrement sur le pont, Alger est plus belle que Marseille. »

Et je riais intérieurement de ces fils et filles de colons qui, achevant leurs vacances, se figuraient qu'ils rentraient chez eux et faisaient les farauds dans leurs cabines de luxe, dans les salons ou sur le pont réservé. Je me disais : « Vous vous trompez, Messieurs-dames, vous n'allez pas chez vous ! » Lorsque j'ai vu se profiler dans la brume matinale les hautes cimes du Djurdjura, puis surgir Alger-la-Blanche comme « une carrière de marbre », toutes les fibres de mon être ont frémi de joie et je me suis dit : « Il est beau mon pays », et je me suis souvenu qu'à mon départ en France, juste avant de débarquer à Marseille, je me trouvais à côté d'un Algérien français qui apparemment avait hâte de revoir la France.

— Hein, Christiane, disait-il à sa compagne, nous allons fouler « la doulce terre de France » !

« Vous avez de la chance, ai-je pensé plein d'envie, et vous avez raison : la France est bien à vous, allez-y. »

Eh bien, j'ai voulu me venger, ce coup-là. Je me suis approché d'un monsieur et, lui donnant du coude, j'ai murmuré :

— Oh ! que c'est beau, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-il avec une moue dédaigneuse, sans se douter que j'en étais un ; dommage qu'il y ait tant d'Arabes...

Alors j'ai compris qu'Alger n'était pas à nous mais à eux. S'il me restait quelques doutes, le douanier de service a dû les dissiper, qui n'a ouvert aucune valise française, mais toutes les valises arabes. La mienne a trouvé grâce : il s'est trompé sur mon compte. Insulte supplémentaire.

Bon, me suis-je dit encore, les Kabyles sont une race

fière. Voilà pourquoi de tous temps ils ont fui la plaine pour s'élever sur les pitons. Pourquoi ils ont dédaigné les terres lourdes pour aller déboiser des forêts épaisses et découvrir des sables et des schistes légers. Ils sont fiers et indépendants, la misère ne compte pas. Vivent Ighil-Nezman et tous les villages kabyles. Là nous sommes en famille. Pas trace de Français, hormis ma mère et le maître d'école, un jeune, dit-on, tout nouveau et communiste de surcroît. Et j'avais hâte d'arriver à Ighil-Nezman.

Il y a du nouveau à Ighil-Nezman. Le Caïd de la Tribu — dix villages — a disparu. L'amin de notre village n'existe plus. Vive la Démocratie ! A la place de ces valets du hakem, de ces mouchards connus et respectés, il y a partout des conseillers municipaux et des maires. Vote, élection, choix librement exprimé... Dans vos tombes, aïeux de nos aïeux, trémoussez-vous d'aise, ce sont vos principes qui triomphent ! Hélas les noms seuls ont changé, et les hommes de paille, mais le hakem est toujours derrière, il a toujours ses mouchards. Le hakem, à peine plus âgé que moi, qui nous écrase de son dédain et fait trembler les vieilles barbes.

A la fin de la première semaine, j'étais dégoûté d'Ighil-Nezman, de mes amis et de moi-même.

Lorsque les vieilles barbes m'ont accueilli à la djema avec leurs salutations hypocrites, personne n'a eu le courage de faire allusion à ma moustache rasée. Je me suis pavané une semaine durant, tête nue, dans mon complet aux plis impeccables. J'allais de la djema au café et du café à la djema et je regardais passer toutes les filles qui me regardaient aussi. Tous les camarades me sont restés

fidèles, à part ceux qui étaient mariés. Pourtant j'ai renoncé à la politique.

Pendant que je triomphais parmi les hommes, toi, ma mère, tu triomphais parmi les femmes dont quelques-unes te faisaient des avances. Secrètement tu choisissais un parti pour Amirouche. Et tu niais quand je t'en plaisantais, quand je te disais que je ne voulais pas m'attacher au pays. Tu m'approuvais mais tu voulais jouir de la quiétude éphémère que venaient d'apporter mes économies. Et bêtement, moi aussi, je me laissais reprendre par le milieu. Rien ne dit que nous nous serions arrêtés là si tu n'étais pas tombée malade pour finalement me lâcher tout à fait.

Que me reste-t-il à présent ? Dehbia, oui, bien sûr. Je ne peux plus reculer. Elle me plaît et s'en réjouit. Elle a été admirable ces jours-ci. Mais ce matin, je l'ai vue triste, triste, mon Dieu ! Cette fille m'intrigue. Elle est bien compliquée aussi. Je la devine tout de même. Elle doit se dire que je suis tout à ma douleur, que je l'oublie totalement et ne l'aime pas comme il convient, car enfin un sourire, un regard ne devraient pas me coûter. Je suis sûr qu'elle ne m'accuse pas d'indifférence mais elle est malheureuse et, naïvement, elle a laissé tomber sur le pas de ma porte un petit papier, un rien avec un cœur percé d'une flèche. Où a-t-elle pris ça, la vicieuse ? Le papier est dans ma poche et me réchauffe un peu. A la première occasion je lui pince cette joue qui sait rougir si vite.

Laissons ces enfantillages. Je voudrais que ma mère me parle, ce soir, qu'elle guide ma pensée, qu'elle m'éclaire, voilà que de nouveau tout se brouille en moi. Mais que

pourrait-elle me dire, à présent ? N'est-elle pas hors jeu, à jamais ?

Oui, tout ce que font les vivants n'est que jeu puéril. Par conséquent, jeu puéril mes démêlés avec Mokrane : il faut oublier cet individu. Quelle joie il ressentirait s'il pouvait se dire que je pense à lui, qu'il me préoccupe, que je lui attache de l'importance. C'est cela qui le ronge : il sait que pour moi, il ne compte pas. Mon mépris l'écrase, et sa haine impuissante, je feins de ne pas la comprendre. Bravo, Amirouche, tu es un homme ! Il t'admire, crois-le bien. Mais je le sens tout de même acculé. Il montre les crocs. Attention.

Tout compte fait je ne suis pas fâché qu'il m'ait lancé des pierres et cassé quatre tuiles. Ce matin, j'ai fait venir deux copains et nous sommes montés sur la toiture pour réparer. Nous avons plaisanté, là-haut, j'ai adressé un signe de la main, furtif et rapide, à Dehbia qui passait la cruche au dos. Elle est rentrée chez elle comme si elle n'avait pas vu. Quant à lui, je suis sûr qu'il devait se trouver dans les parages, à épier notre insouciance et à regretter sa sottise.

D'ailleurs, moi aussi, j'ai une sottise à me reprocher. Je l'ai battu hier. Il ne fallait pas ; seulement, ç'a été plus fort que moi. Les gens ont estimé qu'il avait mérité la correction. Ils me l'ont dit. Mon Dieu ! après avoir enterré ma mère et passé une mauvaise nuit, à réfléchir, à écrire, à souffrir, bien sûr à souffrir, je trouve le Mokrane en train

de pérorer, de donner des leçons de morale. Et de quoi s'agissait-il, bonnes gens ? Il s'agissait de moi, de la morte. Il estimait, lui, qu'une mécréante n'avait pas droit à l'enterrement religieux, que moi-même j'étais un mécréant, que les marabouts n'auraient pas dû se montrer. Il n'approuvait pas, il était scandalisé.

Lorsque je suis arrivé en face de lui, il est devenu vert et j'ai compris qu'il fallait lui aplatir son nez camus, lui rentrer sa langue fourchue, étrangler son cou de vipère, et je me suis jeté sur lui. Personne n'est intervenu pour nous séparer. Je l'ai abandonné quand ma colère est tombée. Alors il s'est relevé, un couteau ouvert à la main. Je n'ai pas eu peur et j'ai craché dessus. Ils l'ont conduit chez lui et moi je suis allé au café. Il n'avait plus qu'à se débarbouiller et à se changer. Je n'ai pas reçu un seul coup de poing ni une égratignure. Je l'ai bien rossé.

— Sa femme l'a vu par terre, m'a dit un camarade. Il ne te le pardonnera jamais.

— Elle l'a vu ? J'en suis fort aise. Mais ça ne lui enlèvera plus rien. Elle le connaît : un zéro.

Voilà ce que j'ai fait et que je regrette à mon tour. Il a dû sortir vers minuit et venir en toute tranquillité me lancer des cailloux. Ce n'est pas fort. Mais il va falloir que je me méfie de Mokrane. Le camarade a raison : il ne me pardonnera jamais de s'être trouvé par terre comme sa femme passait. Nous verrons. Je lui ai tout de même prouvé que je suis un enfant d'Ighil-Nezman et non « un bâtard étranger ». Pauvre type !

QUATRIEME JOUR

23 janvier 195 .

Nana Melha, je la vois venir. Elle voudrait m'adopter. Je lui fais de la peine. Pourquoi pas, mon Dieu ! Déjà les voisins se figurent qu'elle me tend un piège et que je vais donner dans le panneau, tout droit. Pour ce que je vaux, le panneau est plutôt pour Dehbia ! Quelle aventure ! Décemment, je ne peux pas me dérober et, pour être sincère, c'est plutôt avec joie que j'accepte. Depuis ce matin ma tête chante son bonheur, voilà pourquoi je deviens bête. Je ne veux plus réfléchir. A quoi bon ? comme dirait ma mère. Tout m'est égal, tout, sauf ce qui m'arrive aujourd'hui et les suites immédiates que cela doit comporter, les plus immédiates possibles. Après, on verra.

— Amirouche, nous sommes voisins pour le Paradis ! Voisins et parents... Que penseraient les gens si je t'abandonnais ? Je suis femme, tu es homme. Je peux allumer ton bois, balayer ta maison, te faire cuire une galette. J'ai ma fille avec moi, ta cousine : je suis un peu ta tante. Pas vrai ?

— Oh ! Nana Melha, grand merci. Il faut que je me débrouille seul. Tu sais, je ne suis pas difficile.

— Je sais, mais il y a les gens.

— Justement : il y a les gens et il y a ta fille. Que diront les gens ?

— Avec toi, ça ne fait rien, Amirouche, ils trouveront normal que nous t'aidions.

— Il y a ta fille, Nana Melha.

— Nous nous boucherons les oreilles. Toi aussi.

— Oui, merci. Nous nous boucherons les oreilles.

Si elle savait à quel point je me moque de l'opinion ! Enfin... Qu'ils essaient de jaser pour voir. L'ennui, c'est que les choses vont trop vite et trop bien. Et Dehbia, je l'aime réellement, il ne faut pas que je fasse son malheur. Tous trois nous allons jouer avec le feu, Dieu sait ce qu'il en adviendra. Mais je ne vais pas me mettre à avoir des remords par avance, ou même des scrupules. Dans l'état où je suis, je laisse venir, un point c'est tout. Il y a quelques mois que cela dure. Maintenant, il n'y a plus à se casser la tête. Ce n'est pas que ma patience soit à bout. Au contraire. Mais je sens que le moment est venu. L'issue, je la vois telle que je l'ai souhaitée. Aucun doute là-dessus. Alors je triomphe : je veux dire que la certitude de triompher me permet de reprendre mes esprits, me fait oublier ma mère, la souffrance, la mort, les grands problèmes qui troublent les consciences humaines et sur lesquels chacun de nous croit devoir se pencher, dans le vain espoir d'en trouver une solution originale qu'il proposerait modestement à tous les esprits inquiets.

Au lieu de ces problèmes qui vraiment me dépassent à

présent, je vais m'occuper de Dehbia. J'aurai à vivre de plus près avec elle, à lui parler, à manger chez elle, elle viendra chez moi plus souvent. Toutes ces idées s'installent en moi, avec d'autres qu'on peut deviner. Mon esprit est préoccupé, mon imagination travaille et cela me fait plaisir.

Je n'aime pas Dehbia. Je la désire et il ne faut pas que je m'embarque dans une histoire d' « amour éternel ». Je ne vais pas non plus m'embarrasser d'un tas de scrupules idiots. D'ailleurs je n'ai rien demandé à Melha : je ne promettrai rien. Je sais bien que, chez nous, chacun calcule et prévoit. C'est peut-être la raison pour laquelle il y a tant de déceptions et de colères. Melha sera déçue comme les autres, voilà tout. Oh ! je la comprends. Elle est persuadée que Dehbia est faite pour moi et moi pour elle, que le même hasard qui nous a rapprochés finira bien par nous unir. Le tout est de savoir s'y prendre pour l'aider un peu, ce hasard. Pour ma part, je me laisserai faire mais c'est avec Dehbia que j'aurai à discuter. J'espère qu'elle comprendra. Elle refusera tout ce que je refuse. Ce n'est pas possible, nous ne recommencerons pas. Je veux dire que nous ne nous marierons pas, nous n'aurons pas d'enfants, nous ne voudrons pas de cette existence, parce que nous avons le droit de repousser un injuste châtiment et que l'existence à Ighil-Nezman est un châtiment immérité.

C'est trop bête. Les jeunes gens voient que c'est trop bête puis, quand même, ils font comme leurs parents. Hein ! Dehbia, nous ne recommencerons pas et tous les calculs de ta mère seront vains. Bientôt nous aurons des

occasions de nous parler. Plusieurs occasions. C'est pourquoi je suis content, léger, ce soir ; heureux. J'en arrive à oublier ma tristesse, mon dégoût de la vie, mes résolutions. Voilà. Je me contredis à chaque instant comme un fou. Je m'accroche à cette idée que tu m'approuveras, que tu me suivras et qu'avec toi il n'y aura rien à reconsidérer. La question pour nous est de savoir tricher avec cette vie de chien : lui promettre tout ce qu'elle voudra, prendre tout le bonheur qu'elle peut donner dans ce sale coin d'Ighil-Nezman, et lui rire au nez.

Il y a six mois, lorsque j'arrivai de France, je ne connaissais pas Dehbia. Elle vint me saluer à la maison, accompagnée de sa mère, et je fus très surpris de la voir. Nana Melha est une Aït-Larbi, notre cousine. J'en avais entendu parler dès mon jeune âge. Elle s'était mariée à l'étranger quand j'étais tout petit. Maintenant elle revenait chez nous veuve, avec une fille qui allait probablement devenir citoyenne d'Ighil-Nezman. Du moins c'est ce que les gens supposèrent quand ils les virent débarquer.

— Embrasse la tête de ton oncle, ma fille. Un beau jeune homme, tu vois. Tu peux être fière de tes oncles. Je te l'ai toujours dit.

Certes, je suis beau. Je n'ai aucun mérite à cela, et même quand j'étais gamin, je rageais d'être beau à cause de tous les autres qui voulaient me traiter comme une fille. Bien sûr, après, c'était plutôt avantageux parce que j'avais beaucoup de succès ; et si je n'étais pas timide, je me serais servi comme aucun n'eût pu le faire. Bref, j'étais jeune. C'est le passé. A mon retour de France, j'étais encore plus beau et les mamans sans perdre une minute s'étaient

mises à faire la cour à Madame, tandis qu'au passage les filles audacieuses me lançaient des regards langoureux qui scandalisaient mes copains. Mais Madame ne savait pas feindre et, au lieu de profiter de la situation, elle rabroua les mères l'une après l'autre en leur faisant comprendre que je n'avais pas l'intention de me marier à Ighil-Nezman.

Pour en revenir à Dehbia, je dois dire que si elle me trouva à son goût, elle me plut, elle aussi, tout de suite. Je vis s'avancer vers moi une jeune personne rougissante et sérieuse qui leva la main, la posa sur ma tête qu'elle inclina un peu pour l'embrasser. Elle plaça maladroitement ses lèvres sur mon front, à la naissance des cheveux et, à mon tour, je saisis cette main pour la baiser. Je la sentis trembler puis Dehbia alla s'abriter derrière sa mère. J'avais vu ses seins pointer bien droits sous sa gandoura jaune. Il y avait quelque chose d'impudique dans le regard de sa mère qui suivait la scène et semblait me dire narquoisement :

« Espèce de nigaud, voilà une petite toute fraîche que je viens t'offrir. Admire-la donc, elle te vaut bien, n'est-ce pas ? Ne baisse pas les yeux ainsi. Tu n'es pourtant pas niais. Tu reviens de Paris, non ? »

— Eh ! oui, mon petit Amirouche, les Aït-Ouadhou ne veulent pas de moi. Tu me reconnais, au moins ?

— Non, je ne te reconnais pas.

— Tu l'as laissé tout petit, Melha, dit ma mère. Sois raisonnable. Moi-même, j'hésitais à te reconnaître. Tu n'es jamais revenue ici, après ton mariage.

— C'est tout de même vexant que mon petit Amirouche

ne me reconnaisse pas. Demande un peu à ta mère ce que je t'ai trimballé, moi. Tu étais toujours sur mon dos, n'est-ce pas, Madame ? Et maintenant qu'en reste-t-il ? Tu m'aimais bien pourtant. Et dada Amer, ton père, quand il mourut, personne, entends-tu ? personne ne le pleura autant que moi. Ima Kamouma ? Dieu ait son âme, une sainte femme que je taquinais beaucoup. Elle ne m'aimait pas. Mauvais caractère. Et j'irai vous oublier, moi ? Rien, voyez-vous : je n'ai rien oublié. Même là-bas, je pensais à vous tous. La preuve c'est que me voilà revenue. D'ailleurs, pour les hommes, c'est pareil : ils courent, ils courent, et un jour ils reviennent au village. Mon petit Amer, crois-moi, il n'y a de vrai que le pays natal, le pays de ses aïeux, de son enfance. Quand tout vous rejette, vous vous dites : « mais j'ai mon pays ! » Vous y allez sans façon et le pays vous accueille. Tout le reste est mensonge. Eh bien, voilà, je viens finir où j'ai commencé, c'est bien naturel.

Pendant qu'elle parlait, Dehbia, enhardie, souriait avec indulgence. Elle était gracieuse avec sa natte de cheveux lourds passés, me semblait-il, à la noix de galle, et ses grands yeux dont je ne saisissais pas très bien la nuance dans le demi-jour de notre maison. Je n'osais pas la fixer car sa mère avait l'air de m'épier comme si elle était venue dans le seul dessein de montrer sa fille, de me la faire admirer, de chercher à savoir ce que j'en pensais. Précisément je ne voulais rien en penser ou du moins ne rien laisser paraître. Ma mère mit fin à mon embarras en les renvoyant poliment toutes les deux. J'ai vu sortir Dehbia derrière sa mère : une jeune fille élancée mais bien bâtie,

ma foi, bien moulée, une femme, avec pourtant quelque chose d'espiègle, d'enfantin dans son allure. Quel âge pouvait-elle avoir ? Une jolie voisine, bon Dieu ! Quelle surprise !

— D'où sortent-elles, dis-je à ma mère ?

— Tu vois bien. Elle revient sans crier gare, comme il arrive à des hommes perdus en France et qui subitement se souviennent de leur village. Elle te l'a dit. Voilà vingt ans qu'elle est partie, ajouta ma mère en riant. C'est bavard, mon Dieu ! Ça parle à tort et à travers. La petite est plus intelligente. J'ai peut-être tort d'en rire car elle est malheureuse. Mais elle fait tout pour ne pas s'en apercevoir. Melha a toujours été un gentil petit oiseau insouciant et léger, l'âge ni le malheur ne la changeront pas. Quand elle se met une idée en tête, inutile de lui expliquer, elle ne tient qu'à son idée. Elle est arrivée un matin, il y a de cela un an, poussant devant elle un bourricot chargé jusqu'aux oreilles de tout ce qu'elle possédait et ameutant le quartier de sa voix aiguë. Elle était escortée de sa fille, muette comme une statue mais ravissante malgré sa tenue négligée, et d'un vieil étranger tout petit, tout sec, aussi taciturne que la fille. Ils sont venus directement chez moi. Le vieux a déchargé la bête sans prononcer une parole puis il est reparti immédiatement.

Lorsqu'il a disparu au haut de la ruelle, Melha s'est tournée brusquement vers moi et m'a dit en souriant :

— Voilà ! nous sommes chez nous. Madame, il faut que je t'embrasse encore. Après je te dirai tout.

Dehbia aussi m'a embrassée derechef. Quant à tout savoir, il a fallu attendre. C'est venu par bribes, tantôt

avec des larmes, tantôt avec des rires, le plus souvent en riant et pleurant à la fois.

— Tu n'as pas appris ce qui m'est arrivé, Madame, non, bien sûr. Je suis veuve comme toi. Pas tout à fait d'ailleurs. Tu as un fils et j'ai une fille. Où est le petit ? Un homme à présent, sans doute.

— En France.

— Dieu lui vienne en aide. A son retour, il me trouvera par ici. C'est que moi, là-bas, je n'ai rien. Tu comprends, il a fallu partir quand le père de Dehbia est mort. Personne quasiment n'a voulu de nous. J'ai relevé la tête et j'ai dit à ma fille : « Je suis une Aït-Larbi d'Ighil-Nezman. Tu ne connais pas les Aït-Larbi ? Des lions ! Tu ne connais pas Ighil-Nezman ? Allons-y, c'est mon pays natal. » Et Melha, crois-tu qu'elle se laisse faire ? Demande un peu à Dehbia, ma fille, comment je les ai savonnés, là-bas, avant de m'en aller. Tu as vu la tête de tes oncles et cousins, hein, Dehbia ! Ils me criaient :

— Nous t'abandonnons ta bâtarde, tu peux l'emmener !

Je pense bien, que je l'ai emmenée ! Ils voulaient que je la leur laisse, ma bâtarde. Pour l'honneur ! L'honneur des Aït-Ouadhou, laisse-moi rire, Madame. De l'honneur chez ces gens-là ! Dehbia serait devenue leur bonne. Une bande de chrétiens, des renégats, sais-tu ? Nous deux aussi, Madame, nous allions à leur mosquée. A cause de son père, tiens ! Toi, tu peux me regarder : j'ai encore dit une bêtise mais tu ne connais pas Madame, fillette, on peut tout lui dire. D'ailleurs, rien ne presse : tu sauras tout, Madame, c'est la moindre des choses...

Elle s'est installée chez nous sans façons, comme si

l'hospitalité que je lui donnais était le « moindre » de mes devoirs ; mais elles n'étaient pas encombrantes. J'intimidais beaucoup la petite, qui était discrète et charmante ; quant à la mère, son intarissable bavardage ne me fatiguait pas encore, je la trouvais amusante. Leur compagnie me faisait oublier un peu mon Amirouche absent. Puis ton oncle Hocine a dû leur louer la maisonnette. Tu le connais, lui. Une Aït-Larbi ! il n'allait pas la laisser dans la rue. Au fond, il croyait plutôt qu'elle ramenait un héritage avec elle, qu'il pourrait devenir son conseiller, qu'elle allait avoir besoin d'un tuteur. Et maintenant elle est là avec sa fille. Où veux-tu qu'elle aille, en effet ? Ce sont nos voisines, mon fils.

L'histoire de Nana Melha, je l'ai apprise moi-même par bribes, comme on apprend une suite d'anecdotes, tantôt de la bouche de ma mère, tantôt de sa propre bouche ou de celle d'un Aït-Larbi, au hasard des conversations. En premier lieu j'ai su que son mari était chrétien et que dans ce pays des Aït-Ouadhou où on l'avait expédiée, il y avait une mission de Pères Blancs et de Sœurs Blanches très entreprenantes, et de nombreuses familles chrétiennes. Nous, les Aït-Larbi, nous considérons comme une tache qu'une des nôtres soit chrétienne, nous n'aimons pas qu'on en parle, mais tout le village est renseigné. Il est certain que Dehbia est chrétienne, qu'elle a un nom de baptême. Pour elle, c'est pire que pour sa mère : elle n'a jamais été musulmane, la pauvre ! Je veux bien admettre qu'elle soit un peu diminuée, Dehbia, et pourtant cette idée qu'elle possède un petit nom particulier me fait secrètement plaisir : je vais tenter de découvrir ce prénom de baptême.

Il faut dire qu'ici, chez nous, il n'y a pas plus de chrétiens que dans le plus austère des villages kabyles : mes voisines évitent de se singulariser, elles pratiquent le ramadhan et respectent nos fêtes religieuses. C'est ma mère qui m'en a parlé la première, avec une grande objectivité, comme si ce fait n'avait aucune importance. Mais si je trouve la chose amusante et même légèrement sympathique, mon opinion, à coup sûr, n'est pas celle d'Ighil-Nezman.

C'est un cousin fanatique et bilieux qui m'a appris que Nana Melha était venue au monde pour déshonorer la famille.

— Tu te souviens de notre vieux Chabane, celui qui est mort pendant le typhus ? C'est son père.

— Ah ! oui.

— Oui, le père de Ouachour que tu as dû voir à Paris, c'est aussi le père de Melha. Ce sont frère et sœur. Pas la même mère.

— Ah bon !

— C'est ainsi. Melha est du premier lit. La femme meurt, Chabane se remarie et il a un gosse. Melha avait une marâtre : la mère de Ouachour. Tu saisis ? Le reste tu l'imagines : la marâtre, les coups, les misères, une fille abandonnée presque, qui vivait tout le temps dans la rue ou bien aux champs derrière ses chèvres et ses moutons, tout le temps avec les garçons, une sauvageonne qui grandissait le plus qu'elle pouvait, qui se battait avec les garnements, griffait les filles, insultait les hommes et les femmes. Une malédiction pour les Aït-Larbi ! Un jour la marâtre s'aperçut qu'elle n'était plus vierge. Les bergers,

sans doute... C'était du joli, pour la famille ! Il eût fallu la supprimer secrètement, mais Chabane ne la tenait plus. Quand elle était jeunette, ils la battaient tant et plus tous les deux. Maintenant, toutes griffes dehors, elle les narguait et les menaçait de tous les déshonneurs. Les cousins ne pouvaient pas intervenir, du moment qu'elle avait son père ; mais nous avions tous hâte qu'il nous en débarrassât. Lorsqu'un Aït-Ouadhou se présenta, on savait bien qui c'était, on savait aussi qu'il allait l'emmener loin d'Ighil-Nezman. Enterrée, la Melha ! Personne n'a dit non. Chrétienne ou putain, il avait fallu choisir. Puis les Aït-Larbi l'ont oubliée. Ils n'avaient rien de mieux à faire.

— Soit, mais elle n'a pas oublié, elle.

— Malheureusement !

L'existence que Nana Melha mena vingt ans durant aux Aït-Ouadhou, nous ne sommes pas curieux de la connaître, nous les Aït-Larbi. Chacun peut imaginer à sa façon qu'elle ne doit pas être glorieuse pour la famille et qu'il vaut mieux, tout compte fait, qu'elle demeure ignorée des curieux d'Ighil-Nezman. Personnellement, m'efforçant en toute circonstance de rompre avec mes préjugés, j'aimerais la connaître davantage pour essayer d'excuser notre Melha ou même pour lui découvrir des qualités et du mérite. Il est clair à mon sens que Melha a du caractère et, à sa manière, des principes. Je l'aime bien, Nana Melha. Malheureusement, elle a une façon particulière d'évoquer le passé et je ne saurai rien de précis sur leur façon de vivre aux Aït-Ouadhou. Lorsqu'elle en parle, elle semble toujours supposer que ce passé est connu et cela la dispense de me dévoiler autre chose que des faits ou des événements

isolés. Parfois je n'arrive même pas à la comprendre, alors elle se met à rire et change de sujet. Parfois aussi, c'est elle qui feint de ne pas comprendre mes questions et qui me répond « à côté » ou bien d'un air faussement naïf et entendu :

— Tu sais bien que non. Tu sais bien que oui.

J'ai pu apprendre, par exemple, sans autre précision d'ailleurs, que Dehbia a été à l'école des Sœurs ; mais est-elle baptisée, a-t-elle un prénom chrétien, — je sais bien que non, prétend Nana Melha. Il ne faut pas insister. Ce que je sais c'est que sur cette question, Melha et sa fille sont très discrètes et voudraient que les gens oublient. Mais on n'oublie pas facilement à Ighil-Nezman.

Dans l'esprit de Nana Melha, je suis l'homme qui pourrait tout arranger. Musulman, oui, mais fils de Marie quand même. Et Madame est née chrétienne. Nous n'avons pas à jouer les puritains, ma mère et moi. C'est l'idée de Melha. Bien entendu, ma mère ne m'a jamais tracassé à propos de mariage. Ce n'était pas son genre. Maintenant je suis seul. A nous deux, se dit Melha. La victoire lui sourit. D'ailleurs tout le monde a compris et attend. La situation est très nette : la veuve se prépare à m'adopter, je vais épouser Dehbia, nous serons heureux et nous aurons beaucoup d'enfants. Voilà pourquoi je voudrais être bête.

Si je n'étais pas kabyle, je me serais laissé tenter. Moins pour fonder une famille que pour le plaisir de vivre avec une femme. Ma femme. Ce n'est pas si mauvais, dans le fond. J'ai souvent envié les gens bien mariés, les couples heureux. D'ailleurs les couples sont toujours heureux, car

à partir du moment où ça tourne mal il n'y a plus de couple. Le spectacle des gens heureux donne l'envie d'imiter et exclut totalement l'idée de désaccord, d'ennui, d'embarras, de regrets. Quand on voit cela, on se dit : « pourquoi pas moi ? » et c'est tout. Oui, pourquoi pas moi, avec Dehbia ?

Debhia a le teint clair, de grands yeux bleus au regard profond, un corps souple comme une fleur qui a poussé à l'ombre, et personne n'en veut dans le village. C'est une étrangère, une chrétienne, une malheureuse. Ceux qui la dévorent des yeux quand elle passe voudraient bien la garder un jour, une nuit, mais pas tout le temps. Dehbia voudrait quelqu'un pour toujours, je pense. Pas n'importe qui, d'ailleurs. Elle est raisonnable et c'est moi qui déraisonne.

Les premières avances sont venues de moi, pourrais-je le nier ? C'était son regard qui m'attirait. Un regard extraordinairement mystérieux et qui sait se faire entendre. Ce regard m'a dit, dès le début :

« Tu vois mon air naïf et innocent. C'est faux. Je ne suis pas si bête. Je veux aimer, je suis faite pour aimer et j'en ai faim. Devine-moi, Amirouche, je t'en supplie, devine-moi et passe indifférent avec ton visage sérieux d'ange chrétien. Car je connais, moi, un ange chrétien qui te ressemble. Oui, sur un tableau, à la chapelle des Aït-Ouadhou. Il a une tunique grise et une auréole qui le gêne comme un turban. Puis aussi des ailes grotesques qui n'arrivent pas à le ridiculiser. Il plane au-dessus d'un groupe de croyants qui ont les yeux levés vers lui et qui semblent le contempler avec extase, tandis qu'il penche sa

tête vers eux comme s'il voulait se débarrasser de l'auréole et des ailes, comme s'il désirait descendre parmi eux pour ne plus être un ange. Il est sérieux, presque triste, et son sourire ne trompe pas. Quand je t'ai vu, Amirouche, je me suis dit : Voici mon ange ; il est descendu sur terre et m'a suivi chez mes oncles d'Ighil-Nezman. »

Moi aussi je me suis mis à regarder Dehbia d'un autre œil. Ce n'était plus une gamine et je cessais de la considérer comme telle. On se parlait le moins possible. Je sortais de la maison, je la trouvais sur le seuil de la sienne ou la croisais dans la ruelle. Elle me regardait, je la regardais, je passais, c'était tout. Parfois elle murmurait un bonjour en rougissant. Je répondais de même. Puis un soir elle s'est fâchée. Nous étions seuls dans la ruelle. J'ai dû faire un signe quelconque, plus significatif que d'habitude. Oui, je l'ai fait, comme ça, spontanément.

— Que veux-tu ? dit-elle d'une voix sourde, le visage décomposé.

— Moi ? Rien.

— Ne te trompe pas sur mon compte, vois-tu ?

— Ah ! bon.

Je me suis sauvé la tête basse. Et, pendant une semaine, elle m'a donné la chasse. Elle me guettait et trouvait moyen de m'aborder dans la ruelle pour me dire hargneusement :

— Hein, que voulais-tu ? Dis-le.

Je prenais une mine renfrognée et m'en allais sans répondre. Elle m'avait à ce point affolé que j'attendais le moment où sa mère viendrait se plaindre à la mienne. Je me disais que c'était fini entre Dehbia et moi. Eh bien,

je me trompais, sa mère ignora tout. Que voulait-elle alors ? Une explication ? Je commençais à m'énerver et je me promis de saisir la première occasion pour m'expliquer en toute franchise. Nous nous trouvâmes nez à nez une nuit, au clair de lune, juste devant notre portail : je rentrais de la djema, elle surgit comme une soudaine apparition alors que je tendais le bras pour pousser notre portail. J'étais en colère. Je la saisis brutalement, la serrai contre moi à l'étouffer et tentai de prendre ses lèvres. Elle réussit à glisser, me donna une gifle et disparut. Ce fut l'explication. Il n'y a pas si longtemps que cela s'est produit. Quelques jours après, ma mère est tombée malade. Et à présent qu'elle est enterrée, que le chagrin se dépose tranquillement au fond de mon cœur, c'est à Dehbia que je m'accroche ; son image se présente constamment devant mes yeux, à la fois souriante et cruelle, pour voiler le visage impassible de ma mère. J'ai toujours sur mes lèvres le goût des siennes que je n'ai pas prises et, quand j'y songe, je sens sur ma joue la chaleur du soufflet qu'elle y a effectivement appliqué. Non, elle ne m'a jamais dit que j'étais un ange chrétien. C'est Nana Melha, les premiers temps, à mon retour de France, cela remonte à près de six mois. Elle a dit à ma mère :

— Tu sais, Madame, Dehbia a raison. Il y a une image aux Aït-Ouadhou, dans la maison de prières : un ange qui ressemble à Amirouche. Demande à Dehbia, c'est elle qui a remarqué...

Et Nana Melha a décrit minutieusement le tableau tandis que ma mère souriait.

CINQUIÈME JOUR

24 JANVIER 195 .

JE SORS A L'INSTANT de chez Nana Melha. Je ne vais pas dormir : il faut que je note tout sur le vif. Pauvre Dehbia ! Tu dois croire que, cette nuit, tu embelliras mes rêves comme, peut-être, j'occuperai tous les tiens. Eh bien, non ! je ne rêverai pas, moi. A moins que, d'épuisement, je ne m'affale là, sur la natte, devant ma caisse et mes papiers ; dans cette position, mon amour, les songes seraient plutôt des cauchemars...

Elles m'ont bien reçu. Je le leur ai dit pour leur faire plaisir et aussi parce que c'était la vérité. Nana Melha est une nature généreuse, un peu vaine sans doute, un peu sotte : elle se couperait en quatre pour vous prouver qu'elle vous aime, qu'elle ne demande pas mieux que de vous aimer davantage et que son affection, vous n'avez pas à la refuser ; quant à Dehbia, j'ai deviné que pour elle ce qui comptait, c'était la façon dont j'allais me comporter durant le repas, non ce que j'en pourrais dire. Alors j'ai

bien mangé, je me suis gavé. Cela les a rendues visiblement heureuses et quand j'ai dit que c'était bien, elles m'ont cru. J'ai mangé seul, dans une grosse assiette à fleurs rouges. Je me suis servi moi-même deux bonnes louchées de couscous blanc. Pendant tout le repas, Nana Melha n'a pas cessé d'aller et venir dans la chambrette et, à plusieurs reprises, elle est sortie dans la cour : tantôt il fallait chercher du bouillon ou de l'eau, tantôt un ustensile ou un morceau de bois. Elle s'empressait autour de moi, sérieuse et un peu inquiète. Dehbia, assise près du kanoun, me tournait le dos et ne bougeait pas. Une fois, elle a jeté une serviette qu'elle tenait serrée sur son genou, elle s'est tournée à demi vers moi avec un sourire timide, c'était au moment où sa mère se trouvait dans la cour. Je n'ai pas voulu profiter de la situation. J'ai posé la serviette par terre, à côté de moi, et j'ai dit « merci » au lieu de la formule kabyle idiote et contournée. C'était aussi une façon de la taquiner gentiment, de lui signifier que j'aimerais bien à mon tour l'entendre parler français. J'ai attendu que la mère soit revenue pour leur demander de manger avec moi.

— Vous savez, cela ne me dérangerait pas de manger avec vous.

— Non, Amirouche, nous avons le temps.

— Et toi, Dehbia, tu ne voudrais pas ?... N'écoute pas ta mère. Je serais content si tu ne te gênais pas avec moi.

— Ne la taquine pas, Amirouche, c'est son couscous que tu as devant toi. Dis-lui seulement qu'il est bien préparé, cela lui suffit.

Dehbia m'a regardé bien en face en souriant audacieusement. Puis elle a déclaré en français, avec un accent inimitable :

— Prends garde, cousin, j'ai drogué tout le repas !

J'ai rougi de surprise et je me suis mis à murmurer : « Ça alors, ça alors... » tout en cherchant vainement une réponse spirituelle ou tout au moins concise, mais Dehbia m'a tourné le dos et s'est mise à attiser le feu dans le foyer tandis que Melha riait de mon étonnement ou de mon embarras.

— Allons, Amer, tu sais bien qu'elle peut parler français, laisse-la tranquille. Elle n'aime pas ça.

Moi, j'aimerais bien, au contraire. Nous nous comprendrions sans détours. Nous verrons. Si c'était possible, je voudrais parler à Dehbia, en français, en kabyle, en français surtout. Parler longtemps, nuit et jour, expliquer, discuter, nous ne pourrions rien faire de mieux. Il n'y aurait pas besoin de réfléchir comme je réfléchis en ce moment ; nous en avons plein le cœur, plein la tête et la parole traduirait tout, n'importe comment. Et nous finirions par nous mettre d'accord.

Tandis que devant mes papiers, voilà que j'oublie l'essentiel, que je perds le fil de mes idées, que ma colère refuse de passer, car les arguments qui la soutiennent fuient sous la plume. Mon Dieu, je suis un incapable. Ces instants de bonheur que je passe auprès de Dehbia, que je goûte en pensant à elle, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je sais que c'est de la blague et qu'ils n'auront pas de lendemain. Mon Dieu, nous souffrons et crevons comme des bêtes. Nous n'avons rien pour nous défendre et nous

pleurons des larmes d'impuissance. Voilà de quoi je devrais parler, non d'une amourette banale, presque inévitable. Le mieux est que mon cœur se taise, qu'il laisse parler cette tête stupide et dure comme celle du bourricot. Je suis un bourricot et Dehbia une bourrique !

Ah ! ça, tu voudrais bien coucher avec elle, ce soir... Elle aussi, peut-être. Vieille brute ! cherche autre chose pour passer le temps. Tu n'as pas remarqué que le thé, on te l'a servi dans une grande tasse « viandox » sans anse et toute fendillée ? Et la cuillère ? Une cuillère en argent mais vieille puisque le dos en est tout jaune. L'assiette aussi est vieille, bien épaisse, comme on n'en fait plus. Il doit y en avoir trois ou quatre chez Nana Melha. Pour moi, elles ont sorti ces pauvres vieilleries, ce qu'elles possèdent de mieux ! Cela m'a frappé tout de suite et ne m'a pas touché mais attristé. Profondément attristé. Il n'y a rien qui me navre comme la pauvreté qui veut se cacher non par pudeur mais par vanité. Nana Melha a été coquette, elle a voulu m'éblouir, la chère âme. Et la serviette qui ne sert à rien du tout, et la fourchette pour piquer le minuscule morceau de viande, et une orange pour le dessert ! Pauvre Dehbia, elle n'a pas su éviter toutes ces bêtises à sa mère. Qu'ai-je besoin de façons, moi ? A présent je les prends en pitié toutes les deux. Elles se doutent bien de ce qui manque et elles ont essayé gauchement de l'avoir. Non, ce n'est pas touchant. C'est ridicule. Je suis gêné dans mon pantalon français lorsque je mange par terre, bon : je me suis habitué à une position commode. Les pieds sont allongés sur la natte et le plat, je l'approche à côté de moi, près de ma fesse droite ; je

mange. Pourquoi ont-elles éprouvé le besoin de placer leur vieux tapis plié en huit puis dessus un oreiller et de m'offrir ce siège adossé au mur ? L'assiette de couscous, il a fallu la déposer sur le grand plat en bois qu'elles avaient retourné et dont le fond devait servir de table. J'avais l'assiette entre mes jambes écartelées de part et d'autre du grand plat circulaire. Il n'y avait qu'à être stoïque.

— Tu es bien comme ça ? m'a dit Melha.

— Oui, je suis bien. En somme il y a tout : la chaise, la table, tu t'y connais, Nana Melha. Mais il manque le vin.

— C'est vrai, il manque le vin. Tu en bois, toi ? Tu as raison, va ; cela ne me choque pas. Ce n'est pas mauvais, à ce qu'on dit. C'est lui qui donne les couleurs aux Français. Du sang, vois-tu...

Une fois le repas terminé, Nana Melha m'a prié de me laver les mains. Elle fait bien les choses quand elle s'y met. Nous avons utilisé l'eau du pot dont j'avais bu une partie. J'ai pivoté sur moi-même, je me suis trouvé devant la porte. C'est là. Une petite rigole passe sous le seuil pour évacuer les eaux ménagères ; il faut se laver près de cette issue. Je tends mes mains, Melha y jette une savonnette puis laisse couler un filet d'eau. Je frotte vivement, toujours sous la menace du pot qu'elle tient incliné par son anse pour commander le filet. Comme il n'y a pas de cuvette, c'est un plat en terre qui reçoit l'eau savonneuse. Je veux écarter le plat mais Melha prétend que la rigole est bouchée. A ma grande confusion l'eau qui s'écoule de mes mains est bien trouble, presque noire. Heureusement,

Dehbia a le dos tourné. Cette fois elle est gênée, elle-même, j'en ai la certitude. Enfin je me suis essuyé avec la serviette qui ne m'avait pas servi jusque-là. Alors Nana Melha m'a dit, avec un visage épanoui : « Bonne santé pour toi. » A ce moment-là, j'ai eu le désir de lui donner une chiquenaude juste sur le bout du nez afin de la remercier comme il convenait de tout le mal qu'elle s'était donné pour me recevoir.

Avant de m'en aller, je me suis approché du mur et j'ai examiné de plus près deux photos un peu défraîchies que je voyais en face de moi quand j'étais assis. Ça, par exemple, c'était touchant : Dehbia, avec deux punaises rouillées, avait fixé au mur sa propre photo et, à côté, celle d'une jeune femme provenant sans aucun doute de quelque magazine venu jusqu'à elle on ne sait comment. Les deux visages également jaunis par la fumée étaient empreints de la même gentillesse ; ils avaient le même sourire et le même regard étonné ; la ressemblance était frappante ; ils étaient aussi sympathiques l'un que l'autre. Dehbia et sa mère s'étaient approchées et se tenaient derrière moi.

Je n'ai posé aucune question. J'ai regardé Dehbia longuement, mes lèvres se sont allongées comme pour siffler mais le son n'a pas pu sortir et je crois que nous avons rougi tous les deux.

— La Française est pleine « de sel », avec ses cheveux bouclés, murmura Nana Melha dans mon dos.

— Dehbia aussi est pleine de sel, répliquai-je spontanément.

Puis je m'esquivai un peu confus, sachant fort bien que

cette parole leur ferait plaisir mais qu'elles n'attendaient pas tant de l'audacieux Amirouche.

Maintenant, me voilà devant mes papiers ; je vais continuer d'écrire mon histoire, c'est-à-dire parler surtout du passé, dire que ce passé me pèse au point de me dégoûter de l'avenir. Est-ce de Dehbia que je m'en vais attendre le bonheur à présent ? Comme si de mon côté j'étais en mesure de le lui apporter ! Simplement, il m'est agréable de vivre à côté d'elle, de penser à elle, de la désirer. Et tout laisse supposer qu'elle me désire pareillement. Encore une fois, irai-je m'embarrasser de scrupules ?

Mes veilles sont en train de me faire perdre la raison. Je pourrais m'en rendre compte si, le jour, je relisais ce que j'écris la nuit.

Amirouche est malheureux, il n'est pas content de son sort ; bonnes âmes, il faut le plaindre : il n'a pas connu son père et il vient de perdre sa mère !... Non vraiment, ce n'est pas de mon sort que je ne suis pas content mais plutôt de mon origine, car enfin j'aurais pu ne pas naître dans ce pays maudit. Si j'étais né en France, si j'avais vécu là-bas, mené n'importe quelle vie, je crois qu'à vingt-cinq ans je n'aurais rien trouvé à redire. Je serais un homme au milieu de millions d'hommes, peut-être malheureux, peut-être heureux, un homme, quoi, comme tant d'autres. J'en veux à ma mère d'avoir fait de moi un Kabyle et qui a conscience de l'être, alors qu'elle pouvait s'en aller, m'élever en France, m'abandonner à l'assis-

tance, que sais-je ? Est-ce que je déraisonne ? C'est fort possible car la nuit est avancée. Pourtant je ne mets aucune passion à mon propos : si j'avais à choisir, certes non je ne serais pas kabyle à cette heure. Je ne vois pas pourquoi je le suis. Pourquoi ce sont précisément les Kabyles qui sont kabyles et pas tous les autres ? Nos aïeux l'ont peut-être bien voulu. Eh ! de leur temps il n'y avait aucun mal à cela. Mais maintenant ? Maintenant on peut toujours maudire leur mémoire. Quant à eux, ils doivent rire de nous voir si misérables, si insignifiants !

J'aurais voulu ne pas être kabyle, parce que, dans mon cas particulier, il était possible d'opter. Quelqu'un pouvait le faire pour moi, qui ne l'a pas fait. Oui, je lui en veux de n'avoir pas opté ; mais il n'est plus question pour moi de me renier. A aucun prix. Et pour aller jusqu'au bout de ma pensée, tout compte fait, il vaut mieux ainsi ; ne pas se trouver du côté du manche, regarder les gens en face et leur dire : « Messieurs, les gens comme moi vous valent. Cela, vous ne voulez pas l'admettre mais vous le comprendrez bien un jour ! » Bien entendu, un tel langage ne me consolerait pas d'être malheureux. Il fut un temps où certaines idées me permettaient de crâner, d'aspirer à un impossible bonheur. Si je n'avais pas été élevé ici, si je n'avais pas été le fils de Madame, le petit-fils de Kamouma, j'y serais peut-être parvenu. A présent, chaque retour vers le passé me laisse un goût d'amertume et l'avenir m'apparaît plus noir que cette nuit-ci, couvert d'un voile épais, de mille voiles épais sous lesquels il n'y a strictement rien.

Eh bien oui, j'étais privé, maman ! privé de friandises,

privé de beaux habits, privé de papa. Et il m'en est resté des vides que je ne pourrai jamais combler : espoirs déçus, souhaits non réalisés, petites ambitions jamais avouées, rêves secrets et naïfs. Ma mère s'en doutait quelquefois mais n'imaginait rien, ne faisait rien. Rien d'autre pour moi que cette rude existence des enfants de chez nous : le couscous, la galette, puis les bagarres à la djema et à l'école, les insultes, les mégots, les expéditions à travers champs avec les autres garnements, la liberté et les coups. Il m'a fallu me débrouiller seul, tomber malade et attendre de guérir, porter ma faiblesse comme une exaspérante infirmité et attendre impatiemment d'être fort, ne pas bien comprendre nos mœurs, nos gens, notre morale, et grandir pour apprécier tout cela à sa juste valeur. Enfin il a fallu que je m'attache sauvagement à ce coin de terre perdu, jusqu'au jour où je me suis rendu compte que c'est le coin le moins attachant de la terre.

Vivre comme a vécu ma mère à Ighil-Nezman, quelle prouesse ! Élever un enfant comme elle m'a élevé, quel exploit ! Non, vraiment, c'est trop bête. Ma tête est lourde de sommeil.

Et, à coup sûr, je déraisonne...

SIXIÈME JOUR

25 JANVIER 195 .

Ce matin, en ouvrant la porte, j'ai trouvé de la neige. Il a dû neiger une bonne partie de la nuit car la couche est épaisse. Je ne m'en suis pas aperçu mais le froid m'a réveillé. J'ai le dos meurtri de points douloureux et la première cigarette m'a fait tousser un quart d'heure durant. Il faudra qu'un jour je me rende à l'évidence : la poitrine doit être fêlée ; j'y perçois maintes lézardes. Nana Melha, ma voisine, est venue sans façon pour allumer mon kanoun. Elle m'a entendu tousser.

— Reste couché, mon petit. Ne te gêne pas avec moi. Je viens, c'est pour chauffer la maison. Le café, Dehbia est en train de le préparer, je te l'apporterai...

C'était dans nos conventions : le feu, le café, tout le ménage. Nana Melha a pris un air protecteur, un peu choquant car après tout je ne suis pas son « petit ». Ton « grand » plutôt, minuscule Melha ! Mais enfin j'ai besoin d'être protégé contre cette neige, ce froid, contre le cafard, contre tout. Qu'elles me protègent donc toutes deux !

Je suis sorti pour voir la neige. J'ai toute la journée pour la neige, j'irai la saluer dehors. La maison est triste sous son linceul, triste et obscure. J'ai remis la clé à Dehbia et je lui ai dit bonjour en passant. Je ne l'ai pas vue parce qu'il faisait noir chez elle et que la fumée m'aveuglait. Je me suis sauvé au café.

La neige souffre d'un mauvais préjugé chez nous, c'est pourquoi je l'aime en secret. Je lui sais gré de cacher chaque fois pour quelques jours la laideur d'Ighil-Nezman. Dans les rues, les creux et les bosses disparaissent, les toits prennent des inclinaisons idéales, des formes géométriques régulières, une netteté étincelante et généreuse, une pureté qui n'a pas peur de se souiller à notre contact.

J'aime la neige fraîche sur laquelle personne n'est passé. C'est pour cette raison que je me suis hâté de sortir. Sur la route du café, j'ai trouvé des camarades. Ils m'ont accueilli froidement alors que je me préparais à rire.

— Tu vas au cimetière, me dit l'un d'entre eux. On t'accompagne.

— Le cimetière ?

— Oui, ta mère...

C'était la vérité. J'avais oublié, en effet. La tombe n'était pas encore maçonnée. Il fallait se dépêcher d'enlever la neige et de découvrir les dalles pour éviter les infiltrations. J'étais confus mais les amis firent semblant de croire que j'étais plutôt embarrassé et que je n'avais ni tôles, ni liège, ni claies doublées de chaume.

— Ne te tracasse pas, dirent-ils en même temps. Et chacun de proposer ce qu'il pourrait me procurer. Finalement nous avons opté pour les tôles et nous sommes des-

cendus tous ensemble à Tazrout pour dégager la tombe de maman. La neige n'avait pas de consistance, nous la prenions comme si c'était de la laine et nos mains se mouillaient à peine. Il n'y avait aucune infiltration.

Un rayon de soleil pâle égayait le cimetière qui brillait comme un miroir neuf ; le Djurdjura étincelait haut dans le ciel mais la vallée du Sébaou apparaissait rougeâtre et sale. Le bas pays, où il n'avait pas neigé, était morne et semblait avoir aspiré à lui tout le froid de la nuit, toute la tristesse des premières heures du jour. Du cimetière nous entendions les enfants s'ébattre joyeusement en se lançant des boules de neige, sur la route, à l'entrée du village, et les femmes qui descendaient en file vers la fontaine criaient, mi-sérieuses, mi-fâchées, qu'ils allaient leur casser les cruches. Mes camarades échangèrent quelques boules. Sans conviction. Puis nous nous dépêchâmes de rejoindre la route dans l'espoir de croiser les femmes. C'était une bande de jeunes, de notre quartier. Elles avaient toutes des tricots, des chaussettes de laine et des chaussures. Elles étaient gracieuses dans le froid qui avait coloré leurs joues. Nous nous croisâmes en souriant. Mes yeux rencontrèrent dès le premier regard ceux de Dehbia. Je ne pouvais souhaiter mieux. Nous rougîmes en même temps. Parce qu'il faisait froid et que nous étions contents de nous rencontrer là sur cette neige très pure, hors de la maison si sombre. Deux regards qui s'accrochent et se sourient quelques secondes : les copains ne se sont aperçus de rien.

— Empêchez les garnements de nous jeter leurs boules ! nous dirent-elles, lorsqu'elles nous eurent dépassés.

C'était par sympathie qu'elles nous avaient parlé, car les gosses étaient loin. Elles avaient parlé toutes ensemble mais j'ai bien reconnu la voix de Dehbia, une façon amicale de me dire bonjour. Nous nous précipitâmes vers la bande qui nous accueillit par une rafale. Ce coup-là, nous répondîmes avec entrain.

Pendant que nous nous dirigions vers le café, je songeais qu'à midi je serais de nouveau chez Dehbia pour déjeuner. Je pourrais la regarder à mon aise, parler avec elle de choses et d'autres en présence de sa mère. Et cette pensée me remplissait de joie. Cela me suffisait. Je ne souhaitais pas de tête-à-tête, je voyais clairement qu'elle m'aimait mais je sentais qu'elle aussi craignait ce tête-à-tête que nous désirions tous deux, parce qu'il pourrait peut-être gâcher notre amour ou, en tout cas, lui donner une autre tournure...

Le temps se gâta brusquement vers midi. La salle du café devint sombre au point que nous arrêtâmes notre partie de cartes. Le cafetier alluma sa lampe à acétylène devant le fourneau et on criait aux gens qui se tenaient à la porte de prendre place pour qu'on puisse voir. De même que le ciel, et presque aussitôt, l'atmosphère du café changea : ceux qui parlaient fort baissèrent instinctivement la voix ; ceux qui arrivaient à ce moment-là murmuraient leurs salutations en un sourd grognement et secouaient leurs burnous d'un geste agacé et rapide avant d'aller s'asseoir. Ce n'était pas la mélancolie qui baignait la salle mais une mauvaise humeur impuissante qui s'engouffrait avec le vent, une colère sans objet qui pénétrait avec le froid et se glissait sous les habits. La neige en

petits grains serrés se précipitait sur le seuil, on la voyait s'amonceler par terre mais les grains tombaient invisibles, confondus avec la brume qui était descendue du ciel. Le vieux Bachir qui m'avait entendu parler s'était faufilé derrière moi. Il se mit à me murmurer dans le dos :

— Fils d'Amer, tu as pensé à couvrir la tombe ?

— Oui, oui. Je donne les cartes.

— Fils d'Amer, que la place de ta mère soit réservée là-haut ! Tu joues ?

— As, deux, trois. Marque un point, toi !

— Amirouche, écoute-moi. Je suis un rat de mosquée.

— Qu'est-ce qu'il a, le rat de mosquée ?

— Faim et froid !

— Cafetier, apporte un noir bouillant au père Bachir.

— Dieu te bénisse. Tu m'écoutes ?

— Coupe et donne les cartes !

— Merci pour le café. Tu n'aurais pas un vieux burnous... Tu le retrouverais au Paradis.

— Ce n'est pas mon père que je viens de perdre. Tu veux une vieille robe ?

— Oh ! oui. Ce serait pour ma fille. Elle est revenue d'Alger.

— A ton tour, tu pourrais me donner ta fille, dis-je brutalement.

Mes camarades ricanèrent et commandèrent un deuxième café à Bachir. C'est à ce moment que mes nerfs se hérissèrent et que je me mis à serrer les dents très fort, j'eus envie de mordre, de battre quelqu'un, de crier comme un enragé. Par bonheur Mokrane n'était pas là : je l'aurais empoigné. Je jetai simplement mes cartes et me levai pour

partir, pendant que mes camarades me regardaient stupéfaits. J'en voulais au temps d'avoir changé ; tandis que je courais sous la neige, le vent du nord hurlait à mes oreilles et dans ses hurlements je distinguais la voix de hibou du vieux Bachir. C'était fini. Je savais que ma journée allait se gâter, que je la gâterais de n'importe quelle façon et que, la nuit, j'aurais encore à veiller pour raconter quelque folie.

Je suis allé directement chez Nana Melha : elle n'y était pas. J'étais pris. Dehbia m'attendait toute seule près du foyer. Le vent hurlait toujours et la neige tombait. Les maisons voisines étaient plongées dans un silence morne comme si quelque cataclysme en avait balayé la vie. Je ne sais pas pourquoi il m'apparut soudainement que j'étais dans une grotte battue par les flots d'une tempête. Était-ce la fatigue de la nuit, la visite au cimetière, la colère angoissée qui m'avait saisi après le changement de temps ou peut-être tout cela à la fois ? J'étais désemparé. Avant même de me rendre compte clairement que Dehbia était seule, j'éclatai en sanglots. A travers mes larmes, je pus lire la surprise sur le visage de Dehbia ; une surprise mêlée de déception, me sembla-t-il, et je songeai sur-le-champ que j'étais en train de m'humilier devant elle, de perdre son estime. Elle devait se dire sans doute :

— Quel crétin, voilà une belle occasion qu'il perd !

Cela ne m'empêcha pas de continuer à pleurer : c'étaient les premières larmes qui sortaient de mes yeux depuis quatre jours. Elles n'avaient pas pu s'échapper librement devant l'agonisante ni devant la morte. Maintenant c'était inexplicable, mais elles trouvaient une issue

et s'écoulaient d'abondance, comme si la première goutte était rattachée à toutes les autres par un fil invisible et qu'il fallait que ce fil se déroulât tout entier, les entraînant toutes au dehors. En même temps, je sentais mon cœur s'alléger et la tristesse s'en aller avec les larmes.

Dehbia me regardait, assise, la tête tournée vers moi. Elle attisait distraitement le feu. Ses lèvres étaient serrées, sa bouche s'était faite petite. J'étais derrière le battant de la porte, ouvert, tout près des photos jaunies. L'autre battant était fermé, à cause du vent.

— Bon, me dit-elle, ça va te soulager. Il ne fallait pas descendre au cimetière.

— Où est ta mère ? lui répliquai-je, après avoir essuyé mes yeux.

— A la fontaine. Elle va tout ramasser ; mais ne t'inquiète pas, je cours à sa rencontre. Il faut que tu manges. Nous, c'est fait. Elle pensait revenir sans retard pour te servir : elle a dû attendre, là-bas, que cela cesse. Elle doit y être encore.

— Alors, tu n'as qu'à attendre, toi aussi.

Elle mit la marmite sur le feu sans rien dire et me fit signe d'avancer vers le kanoun pour m'asseoir.

— Cette photo, il faut me la donner.

— Oui, je te la donnerai... quand tu partiras en France.

— Je n'irai pas en France.

— Si. Tu partiras, après l'hiver. A Paris. Il ne faut pas rester ici.

— Avec toi, peut-être, je pourrais aller en France.

— Bon. Avec moi.

— Sûr ?

— Promis.

Je ne sais pas comment l'idée m'est venue de lui faire cette proposition. Je voulais la taquiner, lui demander l'impossible, essuyer de sa part quelque refus qui m'aurait autorisé à me montrer désagréable. J'étais comme un petit enfant qui relèverait d'une maladie très grave et qui instinctivement chercherait à en profiter pour exiger n'importe quoi de ses parents. Moi aussi, je voulais profiter de mes larmes, je m'étais donné en spectacle et, en compensation, je sentais qu'elle était prête à tout. Je savais qu'à un moment donné je m'approcherais d'elle pour la prendre dans mes bras, pour la serrer de toutes mes forces. Puis j'aurais sa bouche. Mais je voulais faire durer le jeu, et arriver là le plus tard possible.

J'avais les pieds gelés. Je me suis baissé pour dénouer les lacets de mes godasses afin de pouvoir me rapprocher du feu, m'installer sur l'oreiller, près du kanoun. C'est là que je la prendrais. Elle n'oserait pas me repousser...

A cet instant précis, Nana Melha fit irruption derrière moi, me bousculant presque et soufflant comme un phoque. Elle avait sa cruche sur la hanche, toute tapissée de flocons de neige imbibés d'eau. Sa tête était enveloppée dans un capuchon de vieille pèlerine. Elle était toute ruisselante. Dehbia se précipita pour la décharger et moi je cessai de délacer mes souliers. J'avais décidé de me sauver tout de suite, de rentrer chez moi ranimer le feu. Oui, aller me chauffer au plus vite. Cela, je pouvais le faire, mais rien d'autre : ma gorge de nouveau se trouvait prise dans un anneau étroit qui serrait dur.

— Quoi ? tu ne vas pas t'en aller ? Tu arrives, n'est-ce

pas ? Finis de te déchausser. Ma fille, il n'a pas mangé ?

— Non ! il arrive, tu vois. J'ai mis la marmite sur le feu.

— Inutile, je me sauve. Réchauffe-toi, Nana Melha. Tu m'appelleras dans un moment. Je serai chez moi...

Maintenant que j'ai relaté cette demi-journée avec tous les détails, il est temps que je reprenne mon histoire au point où je l'ai laissée hier. Pourquoi me suis-je attardé ainsi au présent alors que le seul passé doit être ici consigné ? On comprendra peut-être que je m'accroche à Nana Melha, à Dehbia, aux copains, que je finirai par accepter, par m'incliner et vivre la vie qui doit être la mienne à Ighil-Nezman. Celle-là et pas une autre, comme une mauvaise herbe indéracinable. Quoi qu'il advienne pourtant il faut tout dire. Et une fois que j'aurai tout dit il ne pourra advenir que ce qui adviendra. Et cela je le sais.

D'ailleurs cette idée me travaille depuis longtemps. Je me souviens avec précision du jour où pour la première fois je me sentis maître de moi. Je veux dire de ma personne, de ma vie. J'étais tout jeune. Nous allions dénicher des oiseaux aux cimes des frênes. Je savais grimper comme un singe. Et subitement cette idée me vint, tout en haut, sur la dernière branche d'un grand frêne, alors que je dominais la vallée et qu'au-dessus de ma tête naviguaient trois grands rapaces blancs, des charognards peut-être. J'étais comme enivré et je criai avec enthousiasme :

— Eh ! Mokrane, veux-tu que je saute ? Ah ! ah ! chiche, je saute, moi !

Et je levais les bras, et je respirais à pleins poumons. La vérité : j'étais sincère. Les suites m'importaient peu.

Je me sentais pur, heureux, léger, prêt à m'en aller dans quelque merveilleux pays qui se révélait à moi soudainement et qui m'attirait, m'attirait. C'est ce jour-là que j'aurais dû partir, c'était tout simple. Tandis que maintenant...

Maintenant je sais. Les joies, le Paradis, le bonheur, c'est ici que cela se trouve, de même que l'enfer et la vie de chien. L'on rencontre ceci ou cela.

L'autre jour on avait ouvert la tombe de mon grand-père Kaci pour y mettre ma mère. Je dirigeais l'opération. On a d'abord enlevé les dalles du dessus, puis un bon mètre cube de terre, pour mettre à jour les dalles du dessous, celles qui ferment le petit caveau. Quand on s'est mis à les soulever, j'ai senti mon cœur palpiter d'émotion non de crainte. Je me disais :

— Voilà mon grand-père qui dort tranquillement dans son alvéole, comme une chrysalide dans son cocon. Il y a quarante ans qu'il s'y trouve. Va-t-il s'envoler tel un gros papillon ?

Mes camarades avaient quitté le trou et se tenaient au bord, près de moi, tandis qu'un vieux cousin saisissait par une fente la première dalle en invoquant le prophète : « Dieu miséricordieux... Mohammed est son prophète. » Nous attendions anxieux, ne perdant de vue aucun de ses gestes, pressés de voir le dedans. Je crois que nous étions tous dans le même état d'âme et que nos imaginations étaient au même point surexcitées. Il enleva les dalles, l'une après l'autre. Il y en avait quatre. Chaque fois il nous les passait sans rien dire, nous les prenions des deux mains pour les déposer sur le monticule de terre et chaque

fois nous jetions un regard à l'intérieur. Aucune surprise. Le squelette était là comme un vieux jouet désarticulé ou quelque carcasse de bête abandonnée par les chacals au creux d'un ravin. Le crâne gisait sur l'occiput avec ses orbites béantes, la mâchoire inférieure s'était détachée et chevauchait les vertèbres du cou, la cage thoracique s'était effondrée et des restes de côtes avaient glissé le long de la colonne vertébrale ; le bassin, les fémurs et les tibias étaient intacts. Nous avons ramassé les os minutieusement pour vider tout à fait la fosse et faire place nette à Madame. J'ai pris entre mes mains le crâne de grand-père : il est gros et dur. Je n'ai pas osé le porter à mes lèvres mais j'étais ému et je l'ai caressé avec amour. Si je pouvais le prendre, l'emporter avec moi, l'avoir chez moi constamment sous les yeux comme ces bustes d'ancêtres ou de grands hommes que l'on fait mine de vénérer ! Non, cela ne se fait pas. Il a fallu simplement lui préparer un sac de la même toile que le linceul de la morte. Dans cette sorte de sac, nous avons l'habitude de mettre pêle-mêle les os de l'ancien mort que nous replaçons dans la tombe, tout prêt de la tête du nouvel occupant. Ainsi le veut la coutume. Quand j'avais ce crâne entre mes mains, je me disais :

— Un jour, j'en serai là à mon tour. Et ce sera parfait. Seulement, avant d'en être là, que ne faudra-t-il pas souffrir et pleurer... Pleurer lâchement, souffrir pour qui ? Ah ! mon Dieu, comme je voudrais être ce crâne, n'importe quel crâne ! Parce qu'enfin le crâne est libre, lui. Il s'en fout. Il ne sent plus rien. Tout lui est égal. Tout...

SEPTIÈME JOUR

26 JANVIER 195 .

CETTE NUIT, j'éteindrai ma lampe de bonne heure et j'attendrai dans l'obscurité, près du foyer rempli de braises : il fait froid.

Une nouvelle couche de neige est venue couvrir la première. Ce matin, quand j'ai ouvert la porte, tout de nouveau était blanc, comme si notre village était enfoncé dans du coton. Les flocons qui continuaient de tomber mollement ne se distinguaient plus au sein d'une brume laiteuse et, dans cette brume, les formes des choses et des êtres se dissolvaient à quelques mètres des yeux. Une vague tristesse pénétra en moi en même temps que l'air glacé. Je me sentis faible, vulnérable, incapable de lutter contre cette espèce d'hostilité indéfinissable qui m'accueillait au réveil et semblait émaner des objets indiscernables, du Dieu invisible, des gens d'Ighil-Nezman terrés dans leurs gourbis.

Mon portail était entrebâillé ! Pourtant, je l'avais bel

et bien fermé hier soir. La neige s'était amoncelée entre les battants jusqu'à mi-hauteur. Mais entre le portail et la maison, rien. De la neige uniforme comme un matelas. Nulle trace de pas. Le portail a dû être ouvert la nuit. On a dû pénétrer dans la cour, s'approcher de la serrure, jeter un coup d'œil à l'intérieur. Que sais-je ? J'étais devant ma caisse, à écrire des sottises. Je ne pensais pas à mal. Ah non ! Il y en a assez. Je vais donc vivre en état d'alerte chez moi ? Car c'est lui, n'est-ce pas ? C'est Mokrane ; encore lui, dirait Madame !

Sur le sol mouillé, près du seuil abrité par l'auvent, j'ai bien vu la trace de ses semelles de caoutchouc. Décidément il devient audacieux. Tout à l'heure, au café, j'ai fixé longuement du regard ses vieilles godasses, lorsqu'il se tenait près du comptoir, et les camarades m'ont dit qu'à la dérobée il me lorgnait comme un traître. D'ailleurs il s'est dépêché de boire son thé et il est sorti précipitamment. Le garçon est venu me taper sur l'épaule et me dire :

— Eh ! champion, tu effraies la clientèle.

Les joueurs ont éclaté de rire mais pour ma part j'étais plutôt gêné. Voilà encore une parole qui ira droit à ses oreilles. Je trouve désagréable qu'on s'intéresse ainsi à nous. Que je le méprise et qu'il me haïsse, en quoi cela regarde-t-il les gens d'Ighil-Nezman ? Moi, je ne demande qu'à l'oublier. Il ne compte pas : il n'a jamais compté. Il sait que je suis plus fort que lui. Alors pour se faire craindre, il a imaginé de se signaler de cette façon : marquer son passage de nuit, me faire croire qu'il est dangereux. Une vieille habitude chez les Aït-Slimane. Des

lâches ; nous les connaissons depuis longtemps : voleurs nocturnes, faux témoins, mouchards. Chez eux, les générations se suivent et se ressemblent. Voilà, c'est Mokrane des Aït-Slimane. Rien de plus.

Quand j'étais enfant, il m'a longtemps terrorisé. Mais avec lui comme avec d'autres, j'ai fini par avoir le dessus. Puis, ce que je l'ai humilié, ce garçon ! Dès l'école primaire, il s'est mis à me détester avec un entêtement qui dure encore, et la haine s'est accumulée en lui, impuissante. J'étais beau, il était noiraud, petit et sec. J'étais ouvert, il était sournois et renfermé. J'avais les meilleures places, il était bête. J'ai toujours été mécréant et je l'ai toujours connu respectueux des rites, des koubas, des marabouts, comme le sont tous les siens. Je suis sûr que dans son esprit, il ne me reconnaît pas le droit d'être musulman ; il m'a exclu de son monde qui est le mien, de son Dieu qui devrait être mon Dieu et que je lui abandonne. Lorsque nous avions notre cellule communiste, il n'a jamais voulu se joindre à nous parce que, pour lui, les communistes sont des chrétiens. C'est d'ailleurs son frère qui nous a dénoncés au caïd. Ce monsieur est actuellement secrétaire-garde champêtre du Centre municipal d'Ighil-Nezman ! Non, ils sont abjects, ces gens-là.

Lui, je ne le crains pas. Bien sûr. Parfois même, j'ai pitié de lui. Mais que faire ? Lorsqu'il y a six mois je suis revenu de France, tout neuf pour ainsi dire, dans mes beaux habits, avec une mine florissante, il a manqué crever de jalousie : car l'animal venait de se marier. Il venait de prendre l'une des plus jolies filles du village. Cette fille, je pouvais la voir tous les jours, l'attendre au

passage, la désirer. Et me faire désirer ! La première fois que je les ai rencontrés tous deux, je ne saurais dire tout ce qu'il a mis dans son regard de colère, d'effroi, de haine, et je me suis dit :

— Toi, mon vieux, je te tiens. Tu vas rager.

Eh bien oui, je me moque des principes. Quel mal ai-je fait, après tout ? Quel mal si j'ai réussi à attirer l'attention de la belle, et aussi à le narguer, lui, qui s'en est tout de suite aperçu ? Depuis que je suis là, il la surveille comme un chien méchant. Il a réagi une fois. Tous les jeunes ont su l'histoire. Et j'ai gagné du coup la sympathie des filles. Je fais figure de héros. Un jour, elle s'en allait au champ, toute seule, et je l'ai suivie sur quelque distance. C'était innocent, je voulais faire le joli-cœur. J'ai tout de suite remarqué qu'elle ralentissait le pas. Alors, j'ai voulu la rattraper. Comme s'il sortait de terre, Mokrane tout à coup surgit entre nous deux. Nous étions à quelques pas l'un de l'autre. Nous ne nous sommes pas adressé la parole. Je les ai laissés partir et, à mon tour, j'ai poursuivi mon chemin vers le cimetière de Tazrout. Mais, pour sa femme, les choses ne se sont pas arrêtées là. De retour à la maison, la nuit, il la frappa, la brutalisa au point qu'elle en devint méconnaissable et qu'au petit jour elle se sauva chez ses parents.

Il est certain que Mokrane n'a jamais expliqué à qui que ce soit pourquoi il a maltraité sa femme, puis l'a renvoyée. Si, dans le village, l'on connut tout de suite l'affaire, c'est que la petite n'a rien caché et ses parents non plus. Une manière de vengeance !

Je ne tiens pas spécialement à être aimé de cette fille.

D'ailleurs, il ne la lâcherait pour rien au monde et les coutumes lui donnent sur elle tous les droits. Qu'ils s'empoisonnent mutuellement l'existence, je n'y suis pour rien. Je ne la lui enlèverai pas. Aujourd'hui moins que jamais.

Il doit en être amoureux fou. Nous nous moquons tous de lui, à mots couverts qu'il feint de ne pas comprendre. Il se dit qu'elle cherche à le tromper, que c'est peut-être déjà fait. Mais de tous les jeunes, il est clair qu'Amirouche est le plus dangereux. Mon nom doit être interdit chez lui ! Il m'est arrivé de faire des avances à Mokrane, avec une certaine condescendance, pour essayer de lui inspirer confiance, de le tranquilliser. Il s'est montré irréductible, chaque fois. Tant pis pour lui. Qu'il pense de moi ce qu'il veut, cela ne me dérange pas. Mais, moi aussi, je veux qu'il me laisse tranquille. Et demain, de nouveau, je le prendrai par la gorge.

Non. A quoi bon l'humilier davantage ? Simplement, quand je le rencontrerai, je lui dirai que je n'ai pas peur. Et pour lui prouver que je ne le crains pas, c'est fini, je ne fermerai plus ce portail. Je suis sûr qu'après cela il cherchera autre chose ou se calmera. Et moi, je pourrai dormir tranquille.

HUITIÈME JOUR

27 JANVIER 195 .

HIER, JE ME SUIS COUCHÉ vers minuit. Mokrane n'est pas venu. Je ne l'attendais pas trop. Je pense qu'il évitera désormais de se déranger ainsi et que, s'il tient à tout prix à m'attaquer, il m'attaquera n'importe où et à n'importe quel moment. Ce matin, j'ai dit devant lui à mes camarades que je ne fermerais plus mon portail, puisqu'il prend à ce portail la fantaisie de s'ouvrir tout seul. Mokrane a entendu : il n'a pas bronché.

Encore une journée affreusement triste ! Cette nuit il n'a pas neigé, mais au petit matin il s'est mis à pleuvoir. J'ai dû me réveiller vers sept heures, j'ai allumé mon kanoun et préparé du café puis je me suis sauvé, laissant la porte ouverte pour Nana Melha et Dehbia. J'ai passé toute la journée dehors. C'est Dehbia qui m'a apporté mon couscous. Elles m'ont vu entrer ou plutôt elles m'ont entendu : il faisait noir. Toute la journée dehors ! Et maintenant sa mère me l'envoie.

— Bonsoir, dada Amer, je t'apporte ton souper ; tu as été chez les filles Sadi, c'est triste, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai été chez les filles Sadi et sûrement j'y retournerai, je veillerai comme les autres.

— Tu sais, moi non plus, je n'ai guère déjeuné, j'ai l'estomac contracté. Mais toi, il faut manger. Depuis la tasse du matin... hein ! tu n'as rien pris aujourd'hui. Oh ! j'ai bien vu. Je suis venue mettre un peu d'ordre.

— Non, j'ai mangé dehors avec les copains : sardines, pain...

— Vin.

— Qu'en sais-tu ? Tu veux t'en rendre compte ? Approche !

— Elle est pleine de papiers, ta caisse, j'en ai soulevé le couvercle. C'est la nuit, que tu écris ?

— Ah ! petite curieuse, tu as lu ? C'est fini : je n'oublierai plus de fermer.

— Non, je n'ai pas lu. Sais pas lire. Moi non plus je ne dormirai pas et je t'entendrai passer au petit matin quand tu reviendras de là-bas. C'est triste, dada Amer...

Puis elle a filé. Nos doigts se sont touchés quand elle m'a passé le plat. Et encore, parce qu'elle l'a voulu. C'est tout. Triste, triste, bien sûr. Mais tout de même, encore une occasion perdue ! Elle est sotte, Dehbia. Moi, à sa place... Je veux dire qu'elle aurait dû venir tout contre moi, précisément parce que nous sommes tristes, pour oublier un moment. Je l'aurais serrée entre mes bras, en silence, les larmes aux yeux, la poitrine gonflée à la fois de désirs et de sanglots. Puis nous aurions pleuré tous deux. Non, elle n'a pas voulu : elle est sotte.

Car enfin si Rahma s'est tuée, nous n'y sommes pour rien. Les gens iront la veiller cette nuit, et demain nous pourrons l'enterrer comme nous avons enterré ma mère, il y a huit jours, au cimetière de Tazrout. Ce qui a conduit Rahma au suicide ? Un raisonnement bien simple que les esprits compliqués n'admettraient jamais. Je ne suis pas de ceux-là. Que Dieu ait son âme ! Voilà pourquoi je prétends que Dehbia n'aurait pas dû me fuir. Nous sommes bien là, nous! C'est Rahma qui est morte. Alors ?...

D'ailleurs, elle a mis du temps pour y parvenir. Il y a deux ans qu'elle s'essaie à mourir. Impossible. Il faut croire que la mort ne vient pas toute seule, uniquement parce qu'on la désire. Cette fois, elle a bel et bien réussi son coup. Bravo, Rahma, pour ton exploit ! Oui, dors en paix. Tu l'as bien gagné.

Je ne me suis jamais intéressé à cette femme et d'elle je ne sais pas grand'chose. Une vieille fille croyante et naïve qui sans doute n'a jamais connu l'amour. Elle a toujours vécu à Ighil-Nezman, dans cet horizon bouché de tous les côtés par les montagnes bleues où domine l'olivier et couvert par le ciel bleu. Un horizon circulaire qui se creuse et se rétrécit comme l'entonnoir infernal, au fond duquel se dessine une boucle de l'unique rivière au monde dont elle sache le nom et qu'elle n'a jamais traversée pour voir ce qui peut bien se passer en face de son village. Voilà ce que c'est que Rahma : une femme de chez nous, un point c'est tout.

Il est dit dans le Coran que celui qui tue un homme tue du même coup tous les hommes. Rahma en se sui-

cidant n'a pas tué toutes les femmes d'Ighil-Nezman. Et pourtant je les ai regardées aujourd'hui d'un œil nouveau, avec respect, pour ainsi dire. En voilà encore une, me suis-je dit, à chaque rencontre, encore une qui peut... Sait-on jamais à quoi elle pense sous son air bête, têtu, gai ou sérieux ? Eh ! hier seulement, Rahma n'avait rien de spécial. Elle était comme celle-ci, mieux que celle-là, plus heureuse que certaines. Les femmes d'Ighil-Nezman ne sont pas toutes mortes mais elles peuvent toutes mourir ! Et ce pouvoir qu'elles détiennent, c'est Rahma qui le leur confère.

Rahma aurait pu continuer de vivre dix ans, vingt ans... Non, elle n'a pas voulu. Sa sœur m'a expliqué qu'elle a préparé son affaire depuis deux ans et qu'il n'a pas été possible de l'en empêcher, de se tenir constamment sur le qui-vive, d'être vigilante nuit et jour et des mois durant...

La sœur de Rahma est une personne sans âge. Je pense qu'elle est plus jeune que la morte. Comment savoir ? Elle a un pauvre visage maigre et pâle comme une feuille sèche. Tout en elle est vieux, las, usé. Ses habits autant que son corps. Est-elle propre, est-elle sale ? Pareille à un objet rouillé, le savon ou la crasse ne sauraient rien changer à son état...

Pendant que je l'écoutais bavarder, j'éprouvais une impression pénible et il me venait des idées dont une bonne partie m'a échappé par la suite. J'imaginais, par exemple, que cette femme personnifiait notre misérable existence. Elle aurait pu être belle, jeune, gaie, enviable ; on l'aurait aimée, elle aurait été heureuse. Au lieu de cela, qu'y

avait-il ? Elle était dépouillée de tout ce qui pouvait attacher à elle comme d'oripeaux artificiels et trompeurs. Elle semblait dire :

— L'existence, c'est moi et pas autre chose ! Inutile de chercher, je ne cache rien. Tu veux vivre ? Voici la vie. Lutte pour ne pas mourir et tes mains seront calleuses. Marche pieds nus et tu te fabriqueras une semelle épaisse de ta peau. Entraîne-toi à vaincre la faim et tes traits se tireront, s'amenciront : tu prendras une mine farouche que la faim elle-même craindra. Travaille pour vivre, uniquement pour vivre. Jusqu'au jour où tu crèveras. De grâce, ce jour, ne l'appelle pas. Qu'il vienne tout seul ! parce qu'enfin, tu vois bien, la vie est belle !

Je sentais nettement que pour cette femme il ne pouvait y avoir d'autres questions. J'entrais dans sa bouche avide qui me broyait impitoyablement, descendais très vite dans son estomac qui m'aspirait comme une pieuvre et m'aspergeait de l'excès inemployé de ses sucs aux réactions puissantes. Puis je filais dans l'intestin où j'étais entortillé, étouffé, sucé, et je passais en elle. Je donnais une goutte de sang à son visage, une lueur de contentement à ses grands yeux impassibles.

Il m'avait fallu fermer les yeux, les frotter de mes mains pour dissiper cette étrange sensation et retrouver devant moi une pauvre femme humble et résignée. D'une résignation consciente, comme une manière de dignité. Il m'apparaissait maintenant qu'il faudrait au contraire lui rendre hommage, qu'elle remplissait un impérieux devoir dont elle mesurait la noblesse et qui lui procurait une satisfaction suprême. Le devoir de faire face à la mort, de

la combattre, d'éprouver à son endroit la haine la plus farouche, la terreur la plus religieuse.

C'est donc Rahma qui a tort : elle n'a pas rempli son devoir. La folie est sa seule excuse. Voilà. Il faut être fou pour se tuer. Dieu merci, je n'en suis pas encore là.

Dehbia a raison : je n'ai rien à faire dans ce pays maudit. Que les Aït-Larbi et autres Mokrane, contents, soient débarrassés de moi. Cela m'est égal. Je vends la bicoque, le champ, je m'en vais. Il faudra aussi oublier Dehbia et sa maman ridicule. Facile de l'oublier, celle-là. Je me libère. Car il ne faudrait tout de même pas que je me croie enchaîné à Ighil-Nezman, que je dépende de ces particuliers ou que je partage leur sort. Allach ? J'irai en France. Je m'y perdrai à jamais. A Paris, noyé dans la masse. Qui es-tu ? Un homme. D'où es-tu ? Que t'importe ? Et je les fuirai, les compatriotes. Ils ne sont pas intéressants. Ni là-bas ni ici.

Voici six mois que je suis rentré, le printemps approche, il est donc normal que tressaille en moi la fibre secrète qui nous pousse à partir. J'ai beau crâner, je songe au départ exactement comme tous les jeunes. Inutile de faire le malin. Ou bien alors que je me singularise, que je m'embarque tout de suite sans attendre personne ! Seul. Sinon, adieu les projets, ce sera comme la première fois. Ighil-Nezman ne me lâchera pas.

Je n'aurai jamais la patience de tout dire, de tout présenter en ordre. Pauvre maman, tu as fait de moi un

raté. J'en veux à l'instituteur qui t'a ouvert l'appétit, qui t'a fait croire que j'étais intelligent, que je pouvais poursuivre mes études. Qu'avais-je à faire au collège, moi ? On me renvoya pour mauvaise conduite, indocilité, lecture de journaux interdits, etc. Et je devins chef de cellule communiste au village d'Ighil-Nezman. Cela dura quelques années, t'en souviens-tu ? Je vivais en parasite et je développais mes théories humanitaires. C'était le bon temps. Tous les jeunes étaient avec moi. Nous lisions les journaux et les tracts ; la nuit, nous allions veiller dans les champs. Il fallait discuter, expliquer des principes, dresser des plans, faire rêver les adhérents, les transporter dans un monde meilleur où les Kabyles étaient des hommes, où leurs exceptionnelles qualités étaient publiquement reconnues. Eh bien oui, c'était beau et je regrette ce temps-là. Comme nous étions trop remuants et que le moment était particulièrement trouble, le mouchard de service nous signala. Deux des nôtres furent expédiés au Sahara et nous nous dispersâmes comme une volée de moineaux. Amer n'Amer fut vertement tancé par le hakem mais en considération de son origine bâtarde, et nonobstant son lourd passé de collégien, il put éviter Colomb-Béchar. Et ma mère dans son affolement préféra m'expédier en France. Tous ses rêves s'écroulaient. Ils s'étaient écroulés l'un après l'autre. Depuis mon tout jeune âge, elle n'avait qu'une idée : il fallait que j'aie une situation, moi, Amirouche ; un métier quelconque à exercer ici, et non que j'aie comme les autres à pérégriner en France. Les gens intelligents préparent l'avenir de leurs enfants. Quand ils savent s'y prendre, ils parviennent à la

réussite. Les parents se sacrifient, guident les enfants. Tout le disque y passait. Encore faut-il, concluait ma mère, que les enfants ne soient pas de mauvais sujets. Le mauvais sujet qui ne veut plus rien faire de ses mains, tant pis pour lui : un jour ou l'autre, on lui paye son billet et on le laisse partir. Là-bas, il lui arrive de bien tourner...

En tant que jeune militant traqué, je ne demandais pas mieux que de m'en aller. Dans les journaux que j'avais l'habitude de lire, le peuple de France tendait large sa main rugueuse et fraternelle au peuple algérien exploité, tandis qu'au village se répandaient d'excellentes nouvelles sur les montagnards enrichis qui, à Paris ou Lille, se trouvaient à la tête de millions, étaient propriétaires d'immeubles, de cafés, de restaurants, de magasins. Il fallait s'en aller en masse vers le luxe et la facilité, laisser le champ libre aux agents et les urnes à l'administration.

Saïd, es-tu là ? La nuit est avancée, mon ami. Je suis seul, accroupi devant ma caisse. Veux-tu lire par-dessus mon épaule ? Viens comme est venue ma mère. Je n'ai pas peur des morts. Je vais parler de toi, mon ami. De nous deux. La nuit, tout est simple. N'est-ce pas que tout est simple ?

Pardonne-moi, Saïd. Pendant que j'écoutais tout à l'heure la fille de Sadi, je pensais à toi, au papier, à la caisse. Cette nuit, c'est ton histoire que je voulais écrire. Notre premier voyage, qui fut pour toi l'unique voyage. Je suis brisé. A demain, Saïd. Il ne faut pas que ma tête soit lourde quand il s'agit de toi. Il vaut mieux attendre.

Quelle heure est-il ? C'est égal. J'irai terminer la nuit là-bas, près de la morte, avec les khouan. Je tousserai en sortant et Dehbia m'entendra. C'était promis.

A demain, Saïd.

NEUVIÈME JOUR

28 janvier 195 .

Nous quittons Ighil-Nezman un matin d'avril, bien sûr. Cinq heures. Le village est endormi. Nous traversons la djema silencieuse d'un pas ferme, le pas décidé de l'homme matinal qui s'en va gagner son pain. Le car attend à un kilomètre de chez nous, au village voisin. Il part à la demie. J'ai le cœur gros et la bouche pâteuse. Sur la joue, près de l'oreille, je sens une zone toute fraîche encore, mouillée sans doute par les larmes de ma mère. J'y passe la main machinalement. Une illusion. Ou alors ça a dû sécher. Si vite ! Je l'ai suppliée de ne pas sortir. Je suis un homme et elle n'est pas sotte comme les autres.

— Fais-moi confiance, maman. Finis, les enfantillages ! Et toi, tu n'es pas Madame pour rien. La mère de Saïd est inconsolable. Tu t'en occuperas, hein ?...

Juste en dépassant la djema, Saïd me glisse sa valise entre les pattes.

— Dis donc, ma femme ne m'a pas embrassé ! Normal, n'est-ce pas ? Elle est rentrée dans la chambre, belle et menue comme la statue de la Vierge. Non, elle n'a pas mêlé ses larmes et ses sanglots aux jérémiades de ma mère ni à celles de mes sœurs. Je pense qu'elle peut compter sur moi. Elle sait que des femmes, je vais m'en offrir là-bas. Mais elle ? Bah ! je suis tranquille : elle sera bien gardée.

— Pense à ta mère, idiot. Tu t'es fourré cette gamine dans le cœur. Elle a moins de cervelle qu'une chèvre.

— Ouais, fils de Madame ! Pleure ta maman qui reste. Pas de cervelle ? Deux mille francs, vieux ! Elle a été gentille. Moi, deux mille francs, cela me fait de l'argent de poche. Elle a dit qu'elle les tient de sa mère. D'ailleurs je n'ai pas accepté tout de suite. Elle aurait pu garder pour elle la somme et s'en servir pendant mon absence. Quand elle m'a glissé les deux billets, j'ai compris qu'il ne fallait pas refuser, que depuis quelque temps elle en avait décidé ainsi. Nous avons passé une bonne nuit. Aucune allusion à ce qui la préoccupait. Sauf de temps à autre, en riant :

— Hein ! tu ne m'oublieras pas, là-bas ?

— Penses-tu !

— Si, si. Mais je t'avertis : que tes sœurs m'embêtent, je file et tu me retrouveras chez ma mère.

— Pas de ça, entends-tu ? Écris-moi. Ton petit frère sait faire une lettre, alors ?

Nous avons laissé beaucoup de questions en suspens. Je n'ai donné ni conseil définitif ni ordre indiscutable. Simplement des avis. Je m'en vais. Pour la petite, tout peut

se gâcher, tout peut bien marcher. Nous n'y serons pour rien.

— Bon, tu vas te mettre à pleurer ? Active un peu mon pauvre Sa... Le car sera pris d'assaut, nous ne sommes pas les seuls partants.

Derrière nous, le vieux Dahmane, gros et lourd, traînait presque son rejeton — le dernier — qui sanglotait. Il y avait aussi l'oncle Mehammed dont les yeux globuleux de mouton paisible se devinaient plus brillants que de coutume comme s'ils refusaient de partir et qu'ils voulaient sauter, quitter ce visage résigné pour aller se réfugier à la maison près de la femme et de l'enfant unique. Le seul garçon qui ait pu survivre après plusieurs morts-nés.

A la sortie du village nous étions donc cinq d'Ighil-Nezman à cheminer dans la demi-obscurité d'une fin de nuit sans lune. Le car nous attendait, il était peut-être vide mais nous savions qu'il allait s'emplir et ne cesserait de s'emplir jusqu'à la ville. Il s'arrêterait en dessous d'Agouni puis de Taourirt, de Taguemount, d'Ighzer, de Tizi. Et de tous les villages descendraient les mêmes exilés ; les mêmes silhouettes noires et imprécises dans ce triste matin ; les mêmes visages allongés, aux lèvres tombantes, aux yeux brouillés ; les mêmes valises ternies par la fumée ; les mêmes baluchons de toile à matelas bêtement ficelés. Nous nous tassions dans le car, nous y mêlions nos haleines, nos rêves et nos silences. Et le morne convoi dévalait du haut des crêtes vers la plaine comme si le véhicule s'était chargé de précipiter en grinçant, vers quelque gouffre insondable, nos espoirs insensés.

Je ne me souviens plus à quelle station, en contre-bas de quel village, l'autobus s'arrêta brusquement pour enlever quelques mâles. Il y avait là, parmi ces mâles, des femmes, beaucoup de femmes en larmes. J'ai gardé cette vision intacte. Notre arrivée provoqua une espèce de stupeur et personne ne songea à bouger. Puis une grande vieille aux traits appuyés, dont le visage et tout le corps semblaient taillés dans un marbre pâle, saisit un garçonnet par les épaules et le poussa vers la portière en nous lançant un regard plein de haine.

— Monte, lui cria-t-elle à la face. Monte vite, c'est plein !

Elle donna le signal et l'autobus fut envahi. Elles restèrent là, toutes les femmes. Ils restèrent là, les gosses, et les vieux, à nous regarder démarrer. Le tableau était triste. Les robes n'étaient pas de couleurs éclatantes, les visages endormis ou fatigués ne souriaient pas. Imaginez toutes les teintes qui pourraient donner l'impression de vieillesse, d'usure, d'abandon, de misère. Imaginez côte à côte des yeux éteints ou larmoyants et aussi des regards en feu, pleins d'espoir ou de colère. Imaginez l'effrayante tête de la grande vieille, venue spécialement pour nous comme une chouette de mauvais augure et adressant à tous sa malédiction diabolique. Voilà le tableau.

— Tu l'as vue, me dit Saïd, elle nous a jeté un sort. Nous n'irons pas loin.

— Le petit, là-bas, c'est son fils. Il faut comprendre.

— Sans doute. Elle n'avait qu'à rester chez elle. Tas d'idiotes, pourquoi viennent-elles au-devant des voitures ? Les femmes d'Ighil-Nezman sont plus disciplinées.

— Bon. C'était trop matin. Maintenant il fait jour.

Je ne sais pas pourquoi, chaque fois que j'ai eu à plaindre les gens de chez nous, ou à leur pardonner, ce tableau s'est présenté devant mes yeux : au fond le Djurdjura, énorme, impassible, dont les sommets enneigés, confondus avec la brume, se perdent tout haut, infiniment. Ce sont les remparts de plomb qui nous séparent du monde. Tout autour, les crêtes bleues d'arbres rabougris et sombres, de cistes et de lentisques. A vos pieds, ce sol aride qui apparaît sous les herbes maigres, cette terre pâle, blanche ou jaune — sable ou schiste — sur quoi poussent des hommes maigres, des chacals maigres, des chèvres maigres. Et toutes les femmes de cette terre, les petits garçons, les petites filles, les vieux et les vieilles qui viennent vous attendre sur la route pour vous dire :

— Nous savons. Nous sommes bêtes mais nous savons quand même. Tu quittes le pays de la faim, tu vas au paradis des hommes. Mais tu y seras étranger et tu reviendras dans ton enfer. Au début tu penseras à nous, là-bas. Va, nous ne t'envions pas. Tu auras à lutter et à souffrir, et s'il t'arrive d'être heureux, à coup sûr tu nous oublieras. Nous te réservons notre mépris, le mépris des damnés pour ceux qui le seront un jour et qui cherchent vainement à fuir.

— Monte, crie la vieille, la bouche tordue, prends place, va-t'en ! Toute ma haine est pour ces gens heureux qui te recevront comme un chien, toi, l'unique fruit de ma chair. Toute ma haine sera pour toi, le jour que tu m'abandonneras, quand tu te croiras heureux alors que le bonheur n'existe pas ailleurs qu'ici, dans ton gourbi, près de ta

mère qui n'aime personne et ne craint personne. Va-t'en ! Partez tous, génération de lâches, ma malédiction vous accompagne !

Nous avions décidé, Saïd et moi, de nous séparer des autres. C'était notre droit, après tout. Mieux valait éviter de se faire remarquer. La quatrième classe, le tutoiement, les bousculades ou, dans le meilleur des cas, ce petit air supérieur qu'on prend avec nous, tout cela serait insupportable. Nous étions susceptibles et nous voulions prendre autant de soin de notre dignité que de nos bagages, que tout fût bien empaqueté, bien à l'abri, afin de débarquer à Marseille sans avoir subi aucun dommage. Que Dahmane et son fils se fassent rabrouer, que Mehammed se laisse tutoyer, c'était dans leurs habitudes, cela ne les dérangeait guère. Nous les quittâmes à Alger et nous prîmes sans hésiter le plus petit paquebot de la plus petite compagnie. Nous embarquâmes le soir, à six heures, il y aura bientôt cinq ans de cela. N'est-ce pas, Saïd ? « Une excellente traversée », diront les cartes postales expédiées de Marseille !

Alger est perdue au loin dans la brume. La mer est bleue, presque noire. Au-dessus de ce bleu sombre, là-bas, à l'horizon, une bande plus claire, presque verdâtre. Au-dessus encore, une traînée rose qui va s'estompant pour se confondre avec le bleu pâle du ciel. Du côté de la pleine mer il fait presque clair tandis que les contours de la côte algérienne deviennent de plus en plus sombres. La mer est très calme. A peine un léger tremblement du liquide noirâtre comme si nous nous trouvions sur un gigantesque tapis de velours que remuerait mollement une invisible

main. Le navire y trace un large sillon d'argent qui se forme et se détruit sans cesse tel un rêve fugitif. Nous sommes serrés l'un contre l'autre sur le pont et nous regardons sans parler. Les passagers ont des allures timides ou décidées, mais on sent que tous cherchent à s'adapter et, comme nous, d'ailleurs, ils donnent l'impression de se trouver au début d'une course qui n'aura rien d'étrange assurément, une course tout de même qui peut vous réserver des surprises...

Puis nous nous sommes allongés sur nos chaises longues et nous avons dû parler, nous taire, parler encore. T'en souviens-tu ? De quoi a-t-il été question ? T'en souviens-tu, Saïd ? Je ne sais plus, moi, je ne retrouve que le gouffre noir, une nuit de souterrain immense mais où l'on n'étouffe pas, car la brise y souffle fraîche. Je ne retrouve que le bercement continu des flots, rythmé par le ronronnement des machines, la plainte des vagues qui meurent pour renaître plus puissantes et ce pincement du cœur provoqué par une instabilité étrangère à notre nature.

Le lendemain nous avons admiré la mer en plein midi, sous le soleil et le ciel bleu. Les lames des vagues brillent, s'éteignent, se rallument comme les lumières d'une ville lointaine, mais avec un peu d'imagination on croirait reconnaître à l'horizon resté dans l'ombre le paysage gris des crépuscules kabyles que parcourrait une multitude de phares. Nous n'avons pas été malades et nous sommes arrivés tout doucement sur cette terre inconnue, ce pays de rêve, après avoir traversé une zone de rêve faite de brumes, d'illusions et d'eau noire. Ce fut « une excellente traversée ».

Quatre jours après, Saïd était enterré au cimetière de Bobigny par ses compatriotes d'Ighil-Nezman. Il n'y a aucun doute là-dessus. Il a eu sa crise d'appendicite le deuxième jour ; un taxi l'a emporté à l'hôpital Broussais ; il est mort après l'intervention chirurgicale et je suis allé voir le corps dans le cercueil. Puis j'ai assisté à l'enterrement. Si de mon côté je n'ai vu personne, ils m'ont tous vu au cimetière musulman et ils pourraient en témoigner...

Voilà comment je me suis trouvé seul à Paris, seul parmi les cousins, les amis, tous ceux d'Ighil-Nezman qui vivent là-bas et qui sont nombreux. Oh ! j'ai eu le temps d'oublier Saïd et de me moquer de ma douleur. Et un jour je suis revenu au pays, sachant fort bien que personne ne me demanderait de comptes, n'oserait me dire :

— Où as-tu laissé ton frère ? Qu'en as-tu fait ? C'est bien toi qu'il a suivi, il y a de cela quatre ans, un matin d'avril, vers cinq heures ? Réponds, Amirouche. Où as-tu laissé mon enfant ?

Celle qui pouvait me poser cette question était morte avant mon retour. Quant à ses filles, elles m'ont accueilli avec un sourire complice où il n'y avait pas l'ombre d'une rancune. Dans une certaine mesure, elles me sont au contraire reconnaissantes de leur avoir donné l'idée d'avoir permis le jeu. Mais en fin de compte, à quoi tout cela a-t-il servi, grands dieux ?

Quand j'ai expliqué aux représentants des différentes karoubas, réunis au « Café-Restaurant du Bon Couscous » qu'ils n'avaient pas à expédier le corps, qu'il fallait l'enterrer à Paris, j'étais persuadé que j'évitais des complications, que la mère de Saïd ne supporterait pas le coup,

que le devoir était de tenir absolument secrète la mort de son fils. Mais je ne pensais pas que le secret serait si bien gardé, que les filles veilleraient avec une si farouche vigilance, que Nana Tassadit partirait à son tour sans avoir su que son fils l'avait précédée. Tu ne m'en veux pas, Saïd, hein, vieux frère ?

Madame, tout comme moi, n'a jamais estimé la jeune épouse de Saïd. Nous sommes peut-être injustes envers elle mais nous croyons fermement que la mort de son mari ne l'a pas troublée outre mesure. Sinon, pourquoi ses parents auraient-ils cherché, dès mon retour, l'amitié de Madame et la mienne ? Pourquoi toutes ces avances ? Nous aurions bougé le plus petit doigt, je reprenais, moi, la veuve de Saïd, mon ami ! C'est fini pour la petite : ni moi ni un autre. Elle ne se remariera pas à Ighil-Nezman. Personne n'en voudra. Elle eût, certes, mieux fait de s'installer dans son malheur, de montrer plus d'attachement à son défunt mari. Les gens écoutent, voient et jugent. Lorsqu'ils condamnent, ce n'est pas toujours à la légère.

De plus, aux yeux de tous, la fille porte le sceau d'une quelconque malédiction, elle qui « a mangé » son mari, après seulement quelques mois de mariage. Non, personne n'en voudra jamais. Il faut la plaindre, elle aussi, la petite poupée de Saïd, capricieuse, irresponsable et gaie, qui se fanera comme cela, petit à petit, se desséchera, se fripera, accumulera des jours sans joie, uniquement parce qu'il faut vivre, vivre jusqu'au bout.

DIXIÈME JOUR

29 JANVIER 195 .

Je ne vais pas relire ce que j'ai écrit hier. Du moins pour l'instant. La journée a été bonne pour moi. Peut-être pour tous. Le soleil est apparu dès huit heures. Les toits humides et frileux se sont mis à fumer, les flaques des cheminées à briller comme des miroirs ; la boue des ruelles prenait l'allure de la bonne glèbe nourricière et le tas d'ordures, à l'entrée du village, devenait un réconfortant dépôt tiède, plein de substance et de promesses. Les femmes, fouettées par l'air frais du matin, remontaient de la fontaine, la cruche mouillée, les pieds mouillés, le teint rose, jacassantes et gaies. Les plus jeunes avaient l'air de gentils coquelicots timidement épanouis et dont la robe toute plissée hésite à s'ouvrir trop tôt. J'ai vu passer Dehbia, j'ai suivi machinalement. Nous nous sommes trouvés seuls dans la ruelle. Elle s'est retournée avant de rentrer chez elle et m'a souri. C'était tout ce que je voulais. Tout ?

J'ai poussé mon portail, je suis allé à la maison. Je me suis installé sur ma caisse. J'ai attendu.

— Tu savais que j'allais venir ?

— Je savais.

Elle a rougi jusqu'aux oreilles et baissé les yeux. J'ai sans doute rougi moi aussi mais je ne pouvais de son beau visage détacher mon regard. Ai-je crié ou parlé ? Oui, j'ai crié :

— Approche, mais approche donc, Dehbia !

Elle s'est approchée, toujours rougissante, grave, éloquente et belle. Belle, mon Dieu ! Un cygne nonchalant, à la fois puissant et frêle. Elle s'est approchée tout contre moi, ses genoux frôlant les miens, toujours silencieuse, toujours grave, prête à se pencher comme le plus beau des lis. Et moi, j'ai ouvert les bras pour cueillir le lis, pour recevoir ce magnifique cadeau qui m'était offert en ce matin froid de janvier dont un rayon de soleil inattendu avait dissipé la tristesse. J'ai ouvert les bras pour la recevoir, mais je me suis contenté de la toucher, de lui mettre une main bien à plat sur la poitrine et de placer l'autre main délicatement sur son épaule pour ne pas l'effrayer, pour faire durer cette espèce de charme qui s'était emparé d'elle et qui m'a pris à mon tour. Nous sommes restés ainsi un bon moment sans bouger. Le sein appuyait sur ma main, insensiblement ; je le sentais ferme, doux, chaud et ces doigts qui écrivent brûlaient d'en suivre le contour parfait ; et la tête aussi, insensiblement, a continué de se pencher. Je me suis soulevé, j'ai saisi le beau visage grave et mes lèvres, avec hésitation, se sont posées sur la joue pour un baiser timide.

Alors je me suis mis à parler, à parler comme un fou et comme un sage. Oh ! tout ce que j'ai dit, je peux le

répéter mot à mot. Est-ce que jamais j'oublierais ces instants ? Nous étions debout tous les deux et nous nous touchions. Elle tenait les yeux baissés tandis que les miens l'enveloppaient, la caressaient, l'enlaçaient, me la livraient toute.

— Dehbia, ne crains rien, je ne te salirai pas.

— Je sais.

— C'est donc bien vrai que tu m'aimes ?

— Oui.

— Dis-moi que tu m'aimes.

— ...

— Jure.

— Je jure !

— Toujours, ce sera toujours ?

— Toujours !

Nous nous sommes assis machinalement sur la natte côte à côte. J'avais envie de pleurer. Elle aussi, j'en suis sûr. Elle avait serré ses lèvres dont les coins retombaient. Nous étions dans un état d'énervement extrême.

— Tu seras mon amie, ma fille, une partie de moi-même, la plus chère. Je n'ai personne. Toi, toi, tu seras à moi. Mon unique bien, je n'en veux point d'autres.

Elle a souri et incliné la tête. Son foulard avait glissé derrière elle. Ses cheveux n'étaient pas tressés. Peignés simplement. Ils retombaient lourds sur la nuque. Des cheveux d'un noir pâle, presque bistre, raides comme les miens, mais lisses et doux. J'en ai pris une pleine poignée : ils ont glissé de ma main tel un écheveau de fils de soie. Ainsi décoiffée, avec sa longue chevelure un peu étrange, elle avait l'air d'une nymphe farouche, difficile à appri-

voiser. Puis elle s'est tournée à demi vers moi et ses grands yeux étonnés se sont attachés aux miens avec une extraordinaire expression de douceur et d'amitié. Ses grands yeux bleus, presque noirs, qui traduisaient sans équivoque l'accord de son âme, cherchaient à s'imprégner de mon image, à pénétrer dans mon cœur !

— Viens, amie ! ai-je murmuré.

J'ai ouvert les bras et elle est venue tout contre moi. Son bras était passé autour de mon cou ; sa tête s'est posée sur mon épaule, et, soudain, je l'ai sentie lourde. Tout près de mon oreille, sa respiration est devenue régulière. Un petit mouvement : elle a glissé dans mes bras, ses yeux étaient fermés mais ses longs cils continuaient de battre légèrement, son visage était pâle. Elle n'était plus là. Elle avait perdu connaissance. Je l'ai installée délicatement sur la natte puis, pour la deuxième fois depuis la mort de ma mère, je me suis mis à sangloter...

Eh bien oui, je suis un gosse. Tout juste bon à sangloter. Comme si Dehbia n'était pas « pour moi » depuis quelques mois déjà ! Comme si ses aveux, mes aveux avaient quelque chose de surprenant ! Me voilà bien avancé aujourd'hui. Je l'aime. Elle m'aime, c'est parfait. Et puis après ?

— Quel mal y a-t-il ? dirait Nana Melha. Prends-la, Amirouche. Je te la donne. Elle est faite pour toi. Je savais bien qu'elle était faite pour toi. Je t'attendais, tu vois bien.

— Je vois, Nana Melha, je vois que tu es sotte, que tu ne comprends ni Dehbia ni Amirouche. Je dis que tu ne comprends rien. Ce que je ferai ? Est-ce que je le

sais, moi ? Ce n'est pas si simple, non. J'étudierai la question avec Dehbia elle-même. Sous tous les angles. A elle, je dirai tout, j'expliquerai, elle ne pourra pas m'en vouloir. Non seulement il ne faudra pas qu'elle m'en veuille mais elle devra penser comme moi. Être d'accord sur toute la ligne. N'est-ce pas cela l'amour, l'amitié, la fraternité ? Hein, Dehbia, ma petite sœur ?

Je lui dirai :

— Ma chérie, il ne suffit pas de s'aimer pour être heureux. Nous nous aimons mais nous serons malheureux. Dis-moi, est-ce que la jeune veuve de Saïd n'est pas à plaindre ? Regarde un peu autour de toi, qu'est-il advenu de tous ces jeunes ménages d'Ighil-Nezman à qui la bénédiction de Dieu semblait promise ? Il n'y a que des veuves cherchant un autre mari, des femmes délaissées qui n'attendent plus rien de l'homme, des enfants abandonnés. Et là-bas, à Paris, quelques tombes et beaucoup d'épaves. Il y a cela. Il n'y a rien d'autre. Tu voudrais que je parte et que je revienne, que je reparte et revienne encore ? Tu voudrais avoir des enfants, une grappe d'enfants à élever pendant mes va-et-vient lugubres d'oiseau migrateur maudit ? N'est-ce pas que nous sommes des oiseaux migrateurs maudits ? Tu le sens très bien, j'en suis sûr.

Nous sommes damnés pour la vie, et quand notre triste cohorte débarque au printemps dans le pays civilisé auquel elle va demander de l'argent, nous nous considérons comme des âmes en peine visitant le paradis des Élus. Les Élus nous reçoivent mais nous n'en sommes pas : il est clair que nous ne pouvons être heureux parmi eux. Alors nous nous forgeons une espèce de bonheur au

rabais, un petit idéal à notre portée, et la pensée que nous sommes des déshérités de ce monde, les parias du XXe siècle, à la vue des beaux magasins, des grandes avenues, des innombrables voitures, des étalages de luxe, des tables bien garnies, des immeubles somptueux, de la richesse, de la beauté, de la civilisation, cette pensée devant un tel spectacle, digne d'un impossible Paradis — ô Kamouma — ne nous effleure même pas.

Nous nous disons : cela est bien beau mais ce n'est pas à nous. Ce qui reste pour nous c'est Ighil-Nezman et ses champs arides, ses gourbis en guenilles, ses ruelles étroites. Puis chacun de songer à amasser des sous pour acheter le champ aride du voisin, pour reconstruire un magnifique gourbi à la place de l'ancien, pour disputer à un rival une jeune fille aux hanches larges prête à vous donner un héritier, une multitude d'héritiers, à perpétuer votre illustre nom, une jeune fille garantie vierge — comme toi, Dehbia — et qui ne songera jamais à vous tromper. En interminables files passent de belles autos, dans de belles avenues, et la vie moderne des capitales se déroule comme un film devant nos yeux indifférents. Nous demeurons imperturbables, nous poursuivons notre rêve secret. Dieu sait que ce rêve secret, nous ne le réalisons pas toujours. Quand nous revenons chez nous, tout se passe comme si nous n'avions rien vu, comme si nous n'avions rien appris. Et les générations se suivent, les champs arides se morcèlent, les gourbis se multiplient parce que se sont multipliés les héritiers.

Dehbia, tu es faite pour moi. Je ne dis pas non, vois-tu. Mais quoi, j'aimerais bien que tu aies un trousseau de

mariée. J'aimerais bien te prendre dans un lit et non par terre, sur une natte, t'offrir une table, des chaises, et que tu mènes l'humble existence des filles du peuple, que tu tournes un robinet pour avoir de l'eau, que tu aies des assiettes blanches, toute une pile, et que dans ces assiettes tu puisses mettre quelque chose. Puis-je t'assurer, moi, tous ces accessoires ? Puis-je te garantir de la faim, du froid, te soigner à l'auréomycine, t'empêcher d'avoir des enfants ou, eux, les empêcher de souffrir ? Voudrais-tu que je m'embarrasse de toi, que tous deux nous nous lancions dans la stupide aventure qui nous fera tourner en rond, dans ce pays où nos aïeux ont, avant nous et jusqu'à leur mort, dansé la ronde de la faim ? Mais, ma chérie, tu te fanerais très vite, tu serais une vilaine mère de famille comme les autres, je m'aigrirais, comme les autres pères, je m'avilirais, je t'avilirais. Puis quand s'achèverait pour nous cette vie, comme pour un coupable s'achève un châtiment, nous aurions laissé des petits qui continueraient d'expier.

Dehbia, Dieu m'est témoin que je t'aime. C'est pourquoi ton image est constamment devant mes yeux, depuis ce matin. Tout à l'heure, quand je m'allongerai pour dormir, je soufflerai ma lampe, j'ouvrirai mes bras et tu viendras contre moi. Je ferai peut-être un beau rêve. Mais je voudrais que ce rêve fût le dernier, que l'on me trouvât raide, aussi raide qu'une bûche, qu'au matin tu fusses inerte près de ta mère. Mes copains penseraient sûrement à nous enterrer côte à côte.

J'irai en France seul. Je m'y perdrai. Un mauvais sujet de moins. Les gens diront, les premiers temps :

— Bah ! c'était fatal. Le fils de Madame !

Puis peu à peu on m'oubliera et tout sera dit pour une branche des Aït-Larbi dont Kaci, époux de Kamouma, aura été le plus digne des derniers représentants. Là-bas, je fuirai les gens d'Ighil-Nezman et tous les Kabyles en général parce que ce sont des Bicots. Qui est-ce qui peut nous aimer, je le demande ? Les Nord-Africains découragent toutes les bonnes volontés. Les braves gens qui s'intéressent à eux sont chaque fois déçus et navrés. Ils s'en détournent, la mort dans l'âme, le dégoût dans le cœur, le venin dans la bouche. Alors ce bon cœur les pousse irrésistiblement à mettre en garde d'autres braves gens. Ils déclarent parler en connaissance de cause, objectivement : on les écoute et on finit par se demander pourquoi toutes les bonnes villes de France continuent d'accueillir dans leurs bas-quartiers une graine si malfaisante. Pourquoi ils ne resteraient pas chez eux au lieu de venir infester les pays bien policés. D'ailleurs, à cette dernière question n'importe qui d'entre eux pourrait répondre longuement, se justifier et redresser la tête. Je n'ai pas l'intention de plaider leur cause mais s'il fallait expliquer notre situation, je dirais simplement que nous sommes une espèce de chancre. Le chancre s'installe dans les parties basses, les plus secrètes, les plus sales. Il n'aime pas qu'on le voie mais il fuit les cadavres. La Kabylie est un cadavre rongé jusqu'au cartilage. Plus qu'un cadavre : un squelette. Il faut bien que nous la fuyions. C'est facile à comprendre. Un chancre obstiné qui va se fixer dans les bonnes villes de France. Voilà ce que nous sommes.

— Le vieux Dahmane qui nous a accompagnés lorsque

nous avons quitté Ighil-Nezman m'a dit sentencieusement :

— Écoute, fils, le secret de la réussite en France, c'est le culot. Moi, quand je me lève le matin, avant de prendre ma camelote, je me dis : « Tu veux vendre ? Débarrasse-toi de la honte. Tu n'es plus en Kabylie. Plus de principes. »

— Tu voles, Da Dahmane !

— Ah ! oui, fiston. Il faut voler, mentir, pleurnicher, apitoyer. La honte, te dis-je ? Rien, rien.

— On te bouscule, on t'insulte... « Sale Bicot ! »

— Bon ! ça te permet de vendre. La susceptibilité, tu la gardes pour le retour.

— On se méfie de toi, on te méprise, on t'humilie, on est injuste à ton égard. C'est la monnaie de ta pièce. On te paie comme tu le mérites. Tout cela ne t'écœure pas ?

— Avec de pareilles idées, Amirouche, ne t'avise pas d'aller vendre. Toi, c'est l'usine qu'il te faut. L'usine, je ne dis pas, elle a du bon. Le commerce rapporte mieux, mon fils. Et puis à mon âge, c'est fini. J'ai beaucoup travaillé, tu sais ! Non, le commerce, ce n'est pas mauvais. Colporteur ! Achetez, M'sieu ! A condition de « perdre la honte ».

Je n'ai pas perdu la honte lors de mon premier voyage et je n'ai pas non plus l'intention de la perdre à présent que j'y retourne pour toujours. Je suis ainsi fait. C'est pourquoi je n'ai pas rapporté beaucoup d'argent. Nous sommes d'ailleurs de plus en plus nombreux à ne pas vouloir la perdre, cette honte. Nous y tenons par-dessus tout.

Mais les anciens se moquent de nous. Ils ont peut-être raison. Ils ont raison parce que, d'une manière ou d'une autre, nous finissons quand même par la perdre. Alors, quand nous étreint le dégoût de nous-mêmes, nous ne parvenons plus à réagir et nous nous laissons glisser sur une mauvaise pente. Nous nous éclaboussons les uns les autres, on nous fourre dans le même panier et l'on nous insulte de plus belle. Que sont donc ces jeunes générations de Norafs instruits ? Et, hargneux, il faut encore baisser la tête !

Tout cela parce que, de même que les vieux, nous allons en France pour gagner de l'argent. Nous y allons comme viennent ici les étourneaux pendant l'hiver ou plus exactement comme des soldats indisciplinés qui auraient perdu leur chef, dans un pays qui les tolérerait. Le seul problème qui préoccupe l'étourneau et le soldat... Voilà que je vais encore accabler les miens et, selon mon habitude, être injuste avec eux, donner des arguments à ceux qui « s'intéressent particulièrement à nous ». A ceux-là, je pourrais rétorquer :

— N'exagérons rien, Messieurs, voulez-vous ? Nous avons à Ighil-Nezman un secrétaire du Centre municipal qui gagne dix mille francs par mois. Il est là depuis plusieurs années. Pendant ses heures de loisirs, il soigne ses oliviers et ses bêtes. Il se trouve bien et vous le dira tout de suite. C'est un garçon qui a « vécu ». Il connaît Paris comme sa poche : chauffeur de taxi, gardien de nuit dans un garage à Pigalle, pourboires de messieurs-dames de la « haute », poules de luxe, artistes, Anglais, Américains, boîtes de nuit. Quand il vous parle de tout ce qu'il a

« vu », vous l'accompagnez dans ses rêves tel le fameux conteur des *Mille et une Nuits*.

— Pourquoi donc es-tu revenu ici, dans ce « sale bled » ? Hein ! Pourquoi t'incrustes-tu comme une punaise à ton bureau graisseux de secrétaire famélique ? Hein, Marius, tu exagères !

— Eh ! j'exagère, vois-tu. Il n'y a que l'avenir qui ne soit pas à nous, tu sais bien. Le passé nous appartient. Qui est-ce qui ne l'arrange pas à sa façon ? Tu voudrais m'empêcher de parler, peut-être ? Tel que tu me vois, j'ai « vécu ». Mes souvenirs rendent jaloux tous les jeunes. Vous ne me les enlèverez pas.

— Tant mieux, monsieur le Secrétaire. Mais tu es un secrétaire véreux, tu as l'habitude des pourboires. Les vieilles et les naïfs en savent quelque chose.

Donc, ce monsieur, pour dix mille francs par mois, renonce au paradis terrestre et ne veut plus quitter notre enfer. Il faut croire que nous y sommes habitués, et il faut nous plaindre parce qu'en fait nous ne savons pas en sortir. Moi je saurai m'y prendre ; c'est fini, je ne serai plus d'ici. J'oublierai tout. C'est juré.

D'ailleurs, il y en a plusieurs d'Ighil-Nezman qui ne veulent plus revenir au pays. Mais, allez savoir ce qu'ils font en France ! Ils sont libres, après tout. Le malheur, c'est que Paris se comporte avec eux exactement comme la Seine. Un jour sur la Seine surnage le cadavre ; lorsque c'est celui d'un Kabyle, les autres Kabyles se cotisent et l'expédient en Kabylie. Paris, de même, rejette les épaves et, de temps à autre, vous en voyez débarquer une que seuls les vieux reconnaissent et qui vient revendiquer sa

place au gourbi, à la djema, au cimetière On grogne un petit coup, puis on se serre un peu. Moi, ces gens-là je ne les plains pas. S'ils avaient un peu de dignité ils ne reviendraient pas.

Non, mille fois non, les gens d'ici ne savent pas vivre. Ou bien le pays leur convient, c'est le leur, qu'ils y restent. Ou bien ce pays ne veut plus de ses enfants : que ses enfants s'en aillent, qu'ils l'abandonnent, bon sang !

Lorsque j'avais ma carte, j'aimais discuter de ces choses avec mes camarades. Je posais chaque fois le problème avec une clarté déconcertante, je m'installais dans un cercle d'où aucune dialectique ne pouvait me sortir. Quand on me disait que le cercle était vicieux, je répondais qu'il était parfait, bien fermé, mais que toute la question pour nous était d'y faire une brèche afin d'en sortir. Je pense toujours de même, nous sommes prisonniers de nos coutumes, nous sommes emmurés dans l'ignorance, et des malins en profitent.

Pour ce qui me concerne, c'est facile : je m'évade. Ces massifs qui me bouchent l'horizon, je veux les fuir à jamais. Que ceux qui y tiennent, restent ici.

ONZIÈME JOUR

30 JANVIER 195 .

IL Y A UNE SEMAINE, lorsque, après avoir enterré ma mère, j'ai décidé d'écrire mon histoire, je pensais trouver à dire des choses intéressantes. Je n'ai jamais autant réfléchi de ma vie que depuis une semaine. Je ne sais comment tout cela se terminera. Depuis huit jours, chaque soir je me dis : « Ça y est, aujourd'hui, j'irai jusqu'au fond de moi-même, tout sera net pour moi. » Et chaque fois je me suis endormi sur mes papiers, rompu de sommeil, plein d'amertume. Mon Dieu, où est la vérité, où se trouve la solution ? Voilà : je suis là, à Ighil-Nezman, libre de ma personne. J'ai toute une vie devant moi que je peux organiser à ma façon, dont je peux couper le fil aussi. Je n'ai ni religion ni principes ni biens. Que faut-il faire, ne pas faire ? Je ne resterai pas ici parce qu'ici rien ne me plaît. Ailleurs je serai mieux, c'est sûr, j'accumulerai des années, peut-être ; des sous — c'est moins certain. Puis je mourrai. Exactement comme j'aurais fait ici. Comme tout le monde, quoi.

Eh bien, non. Cela ne vaut pas le coup ! La sagesse de chez nous dit que les chemins de la vie sont des chemins qui montent, et je suis là, à choisir une route facile qui glisse doucement vers le gouffre. Amirouche, il faut grimper au contraire. Il faut grimper, suer, s'essouffler ; sinon, quand on est homme, le gouffre, on se refuse à y glisser : on y saute carrément. Grimpe ou saute !

Depuis hier je n'ai plus envie de sauter, je ne glisserai pas non plus. Je suis tout plein de Dehbia. Elle ne m'a pas quitté un seul instant. Elle était avec moi pendant mon sommeil. Un rêve confus, très long : nous nous trouvions ensemble comme si nous avions été unis dès l'enfance.

Avec elle je n'étais ni heureux ni malheureux ; elle était tour à tour ma mère, Kamouma, un ancien camarade d'école que j'avais totalement oublié. Puis je l'ai saisie dans mes bras d'où elle s'est échappée en riant. Je me suis réveillé juste quand elle a franchi la porte pour s'en aller.

Le rêve s'est prolongé dans la réalité puisque, immédiatement après, je suis rentré chez elle. Cela tombait très bien : Nana Melha était partie à la fontaine. Seulement, comme je sortais d'un rêve sérieux, j'ai abordé mon amie sans aucun trouble et nous nous sommes mis à causer avec beaucoup de naturel, si bien qu'à la fin j'ai dû paraître un peu froid : je la voyais faire la moue. Je l'ai regardée en souriant, je lui ai tendu la tasse que je venais de vider. Elle s'est approchée pour la prendre, je lui ai passé le bras à la taille, j'ai pris ses lèvres entre mes dents. Elle a poussé un cri étouffé, s'est écartée de moi pour aller en titubant s'asseoir lourdement près du kanoun !

Je l'ai revue encore au repas de midi, que j'ai pris chez elle. Les cousins se mettront sûrement à jaser, car je ne me gêne plus avec Nana Melha et sa fille. Ce qu'ils n'ont pas pu dire de ma mère, ils le diront de moi : je déshonore la famille. Ils le diront ? Nous verrons. Je suis un homme, ils savent bien que je ne peux pas faire le lit, allumer le bois, balayer la maison. Qu'une femme s'occupe de mon ménage, que ce soit une cousine ou une tante, qu'y a-t-il à redire ? Les Aït-Larbi n'ont qu'à se taire et fermer les yeux. Quant à nous, Nana Melha en a décidé ainsi, nous nous boucherons les oreilles comme elle a toujours dû se les boucher, elle qui a toujours agi à sa guise.

Je crois vraiment que Dehbia est pure et qu'elle m'aime. Aujourd'hui elle a eu une attitude de chatte soumise et douce. Chaque fois que je me suis trouvé seul avec elle, il a fallu la caresser. Et chaque fois que je l'ai caressée, elle a fermé les yeux, prête à tomber.

— Je veux pas, laisse-moi...

Elle ne veut surtout pas que je la laisse.

— Tu as confiance en moi, ma chérie ?

— Oh ! oui.

— Tu as tort. Je peux fort bien commettre une bêtise.

— Je n'ai pas peur de toi.

Dehbia a quinze ans : une gamine. Je l'aime et je ne suis pas un goujat. Ce soir, lorsque sa mère est rentrée du champ, elle est restée très familière mais s'est tenue à distance. Je préfère ainsi ; que Nana Melha ne se doute de rien. Elle serait capable de s'en vanter, de me compromettre pour me forcer la main.

— Hein, mes sœurs, ce sera mon fils. Pour lui je rem-

placerai Madame. Il n'y aura ni dot ni fête. Il est original, vous savez. Quand deux jeunes gens pauvres se marient, ils se mettent ensemble, voilà tout... Ils sont pauvres mais ils ont la beauté pour eux. Ils feront des jaloux...

Dehbia n'a pas d'arrière-pensée. Elle est grande pour son âge. Elle est formée mais ne réfléchit pas beaucoup. Je dois réfléchir à sa place, maintenant que je puis le faire. Ma journée a été toute à elle. Demain ce sera pareil. Elle ne m'a rien dit mais j'en suis sûr. Demain Nana Melha ira à la fontaine puis au champ, sauf si le temps se gâte. Or il ne se gâtera pas. Il sera complice, lui aussi. Il faut bien. Maintenant je suis seul, il fait nuit. Nuit noire dehors, nuit pâle à l'intérieur. Les ténèbres sont en moi. Pourtant il faut que je voie clair, que je prenne une décision, — mes responsabilités, je veux dire.

Les chemins montent raides devant moi, devant tous. Nous sommes de pauvres gens dans un pays très pauvre. Mais est-ce bien vrai que notre destin est d'être malheureux ? Pourquoi sont-ce tous des chemins des misères, ceux qui se dressent devant moi ? Demain, je prendrai Dehbia, je la garderai et à deux nous construirons du bonheur. Est-ce Dieu possible ? Que faudra-t-il faire ? ne pas faire ?

Qu'on n'aille pas s'imaginer que le sort de mes compatriotes m'empêche de dormir. Je m'en fiche. J'ai des copains, c'est tout. Je ne parle que pour moi. Et chacun de nous devrait d'abord parler pour soi. Peut-être alors le sort de tous serait véritablement amélioré.

Je me dis : il faut partir avec Dehbia, secouer la poussière de mes pieds ; les espoirs, les possibilités sont ailleurs.

Il n'y a pas grand mal à partir. A condition d'oublier. Oublier que je suis kabyle, algérien. Et je dis à mes copains que nous devons tous oublier que nous sommes kabyles, algériens. Ceux qui nous disent de ne pas l'oublier sont nos ennemis, ils veulent que nous acceptions un marché de dupes. Ils sont bien, précisément parce que nous sommes mal. Si nous leur laissons le champ libre, ils seront un peu moins bien et nous un peu moins mal.

Il y a un siècle que les Français viennent chez nous. Il y a un demi-siècle que nous allons chez eux. Un échange fraternel dont je suis un bâtard authentique ! C'est ce que j'ai toujours expliqué aux camarades lecteurs fervents de l'*Algérie Indépendante* et de *Fraternité des races*. Les premiers Français arrivaient en conquérants, recevaient des armes, des outils, du bétail, de la terre, une maison, s'installaient en maîtres, étaient protégés et aidés. Ils se mettaient au travail et se sentaient chez eux. Les Arabes de l'endroit prenaient à leurs yeux des allures d'indigènes, autant dire de perfides animaux sauvages dont il fallait se méfier, et que paternellement il était recommandé d'apprivoiser. « La mission civilisatrice » des conquérants n'était pas un vain mot. Et dans une certaine mesure cette mission a été remplie...

Actuellement, chaque fois qu'un métropolitain vient chez nous, il n'émigre pas, lui : il s'établit. Et il fait de bonnes affaires car tout est dans l'ordre. L'ascension du fonctionnaire est soumise à un rythme rapide que le fonctionnaire trouve normal ; le commerçant, l'industriel, l'entrepreneur réalisent en bougonnant les bénéfices de leurs rêves. Puis, comme le fonctionnaire, le commerçant, l'in-

dustriel, l'entrepreneur inspirent également confiance, on finit le plus souvent par les appeler à gérer la chose publique. Et, à partir de ce moment, ils se mettent à parler pour les Indigènes, au nom des Indigènes, dans notre intérêt bien compris et accessoirement dans le leur. Je connais un plaisantin de chez nous, marchand de tapis, roublard et désabusé, qui se vengeait à sa manière sur les clochards de Paris. Il avait un faible pour les clochards, avec lesquels il était libre de propos car il n'espérait rien d'eux. Il aimait les réveiller sur leurs bancs de square, leur toucher gentiment l'épaule, les appeler mon Zami.

— Écoute, mon Zami. Assez roupié va !

— Te v'là, Joseph. Quoi de neuf ?

— Rien, je vends ma « came ». Tu veux un conseil, mon Zami ? C'est pas de la blague. T'es malheureux ici ? Je connais un endroit où que tu serais maire, toi, si tu y allais.

— ...

— Oui, mon Zami. Va en Algérie. Allah est grand ! Aux prochaines élections, c'est toi qui seras maire. Je sais ce que je dis. Va en Algérie, mon Zami.

J'aime mieux ceux qui sont nés ici, dont les parents sont nés ici. Ce sont des compatriotes incontestablement. Des compatriotes privilégiés mais des compatriotes quand même. Je me sens plein de tendresse pour eux car ils ne craignent pas d'affirmer bien haut leur origine.

— C'est nous, les Algériens, disent-ils aux Français de France. L'Algérie c'est nous. Voyez ce que nous avons fait. Remerciez-nous, Messieurs de France, et ne vous avisez pas de nous juger.

Malheureusement, ils ne tiennent pas le même langage avec nous. Dès que nous leur disons que nous sommes algériens nous aussi, ils nous rétorquent :

— Vous en êtes ? C'est bon. Tas d'Indigènes, que supposez-vous ? Nous sommes Français, nous. Arrière, et garde-à-vous ! Vous voulez nous f... à la mer, bande d'infidèles et d'ingrats. Mère Patrie, du secours !

Nos compatriotes sont des malins. Nous ne leur en voulons pas : ils tiennent le bon bout et ils ne lâcheront pas. Inutile de discuter. Pour moi la chose est claire. Les gens qui viennent chez nous ne sont pas à plaindre : ils occupent les meilleures places, toutes les places, et finissent toujours par s'enrichir. Chez nous, il ne reste rien pour nous. Alors, à notre tour nous allons chez eux. Mais ce n'est ni pour occuper des places ni pour nous enrichir, simplement pour arracher un morceau de pain : le gagner, le mendier ou le voler. Voilà ce que nous faisons. C'est cela le marché des dupes. Notre pays n'est pas plus pauvre qu'un autre, mais à qui est-il, notre pays ? Pas à ceux qui y crèvent de faim, tout de même.

Demain, je passe la journée avec Dehbia. Ton grossier piège, Nana Melha, me prendra. Tant pis, je l'aime. Elle me suivra certainement. Nous irons demander au monde civilisé notre place au soleil, nous vivrons et nous lutterons. Je serai à elle, elle sera ma raison d'être.

J'irai m'établir dans un faubourg d'une grande ville. Ce faubourg ne sera ni Saint-Denis, ni Courbevoie. La grande ville ne sera ni Paris, ni Marseille, Lyon ou Lille. Non. Ce sera une ville accueillante qui m'adoptera. Même si c'était une de celles-là, j'y entrerais avec un cœur neuf,

des yeux neufs. Elle prendrait des allures nouvelles et je l'aimerais.

Oh ! Maman, qui me jetterait la pierre, à ce moment-là ? Pourquoi as-tu fait de moi un montagnard kabyle ? Tu vois que je ne suis pas exigeant.

Voilà encore que je m'emporte, j'adopte là un ton plein de véhémence qui n'est pas dans mes habitudes. Parce qu'il fait nuit, peut-être, que dehors il gèle sous cette nuit noire et silencieuse. Ce silence de mort m'entoure et j'ai l'impression de me trouver seul à vivre dans un monde glacé, près d'un feu qui se meurt et que je n'essaierai pas de ranimer. Je suis seul à réfléchir à toutes ces choses, à « me pencher sur le sort de mes frères ». Mais je sens une colère confuse sortir de tous côtés, descendre du toit, suinter des murs, sourdre d'en bas, emplir la maison comme un brouillard, pénétrer par mes pores, m'étouffer. Mon Dieu, de quoi voudrais-je me mêler ? Pourquoi déclarer tout haut : il faut faire ceci, cela, voici les fautifs ; les bons reconnaissez-les, les mauvais les voilà. Pourquoi ? du moment qu'il ne s'agit que de moi ?

Dehbia, comprends-moi. Je t'aime, tu m'aimes, cela suffit pour mon bonheur.

— Oui, maman, cela suffit.

Dehbia, comprends-moi : j'ai passé plusieurs hivers à Paris. J'en suis revenu tout meurtri. Et avant-hier encore, je me disais avec joie : je suis peut-être condamné, tant mieux je ne désire plus rien. Non, je ne suis pas fêlé. Non, je ne veux plus mourir. Je serai fort, je serai jeune, la vie sera longue pour nous deux. Tu me comprends, amie ? Sens-tu à quel point la solitude me pèse ?

Je n'ai pas à en vouloir à ceux qui sont heureux, à ceux qui jouissent de tous les biens de la vie. Ils récoltent le fruit de leurs efforts, ils sont peut-être les héritiers d'une longue suite de souffrances, d'un travail acharné qui a duré des générations, d'une bataille sans merci qu'il a fallu maintes fois livrer et gagner. Je sais. Maintenant il est normal qu'ils se défendent contre nous, qu'ils nous refusent cette part que subitement nous réclamons... Je sais. Nous avons nos défauts comme d'autres, mais on prétend que nous ne valons pas cher dans l'ensemble. Et pourquoi ne valons-nous pas cher ? C'est simple : nous sommes incultes comme nos terrains en friche. Et que vaut un terrain en friche ? Il faut d'abord le cultiver.

Lorsqu'on nous dit : « Vous êtes trop particularistes. Vous connaissez vos propres intérêts, pas plus. Un élan de générosité, d'enthousiasme, un acte noble et gratuit, ce n'est pas ici qu'il faut le chercher... », lorsqu'on nous dit cela, nous nous rendons à l'évidence, bien que nous ayons, enfoui dans le cœur, replié sur lui-même, réduit à son plus petit volume, ce ressort qui produit l'élan. Oui ! nous l'avons ce ressort, nous nous inclinons mais nous sentons qu'il existe. Et le jour qu'il se détendra, la force qu'il aura emmagasinée pourra étonner les gens.

Alors on s'apercevra avec un effarement tragique que nos défauts n'ont rien de particulier et que nos particulières vertus peuvent forcer l'estime du monde et nous assurer le droit de vivre.

Mais encore une fois, de quoi voudrais-je me mêler ? Que suis-je ? Qu'ai-je de plus qu'un autre, qu'une femme ignorante, que Nana Chebha, si simple, si bonne, si désin-

téressée ! L'instruction ? Est-ce vraiment le bon remède, le seul remède ? Et puis, mon Dieu, dans le fond, tout cela m'est égal. Je m'en irai la conscience tranquille. Je ne renonce à rien. .Suis-je kabyle, moi, ou français ? Et Dehbia ?

— Tranquillise-toi, maman. Tous deux, nous tracerons notre chemin vers la crête : il montera comme les autres mais ce sera un chemin secret, une sente minuscule que mangera la broussaille, au fur et à mesure que nous avancerons. Nous n'inviterons personne à nous suivre et à tous nous souhaiterons bonne chance.

DOUZIÈME JOUR

31 JANVIER 195 .

JE NE VOULAIS RIEN brusquer. J'étais sûr que tout se passerait bien. J'étais calme, comme dépouillé de mes soucis et de mes mauvais instincts. Je ne ressentais aucune fatigue, aucun malaise. Je crois que l'on ne peut pas se trouver dans un état différent lorsqu'on s'apprête à être heureux.

— Ta mère est à la fontaine, dis-je en souriant niaisement.

— Non. Aux olives.

— Les olives de monsieur le Président ! Je n'aime pas ce type-là.

— Cela m'est bien égal. Il nous fait travailler.

— Il est riche, lui. Pauvres de nous ! Tu sais ce que c'est, un Kabyle riche. Le plus avare, le plus voleur des Kabyles. Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça représente la richesse ici ? Zéro.

— Je n'aime pas les riches... ni l'argent.

— Chérie, tu m'aimes, moi ?

— Oui.

— Dis-moi pourquoi, veux-tu ?

— Tu n'es pas riche, tiens !

— Tu y vas, toi aussi, à ces olives ? Et le fils, tu le vois là-bas ?

— Oh ! le jaloux. J'y vais, je vois le père, le fils, tous.

— Peuh ! Celui-là ? Compte pas. A Paris, il se conduisait comme une fille. Il se dit fasciste parce qu'ils ont un moulin à huile. Fasciste ! Je n'ai même pas envie de lui casser la gueule.

— Laisse.

— Dehbia, donne-moi tes deux mains que je les serre un peu. Voilà. Dis-moi pourquoi je t'aime.

— Tu le sais bien. Moi, c'est parce que tu n'es pas comme les autres...

— Idiote. Tout le monde dit ça.

— Ça m'est égal. Moi non plus je ne suis pas comme les autres.

— Attends.

Je l'ai prise par la taille, sa tête est venue se loger dans le creux de mon épaule. Nous sommes restés ainsi un bon moment sans parler. La porte était simplement entr'ouverte, il faisait presque sombre à l'intérieur et cette obscurité nous rassurait. Je sentais contre ma poitrine ses seins durs tout chauds et je me suis mis à la serrer contre moi pour les écraser...

C'est bien. Il faut continuer sur ce ton, être objectif : le moment est critique. Je disais donc... Ah oui ! nous sommes restés ainsi pendant combien de temps ? Peu

importe. Jusqu'où sont allées mes caresses, peu importe encore. De temps en temps, le même refrain :

— Non je veux pas... laisse-moi.

— Je veux bien, moi... entends-tu ?

Puis un sanglot... Et je m'écarte. Et l'on se met à parler, parler. De temps à autre aussi, un cousin, une cousine, un oncle passent. Nous entendons leurs pas, une toux, une conversation. Ils doivent nous entendre pareillement. Aujourd'hui ils seront scandalisés un peu plus. C'est le dernier de mes soucis. Nana Melha est aux olives de monsieur le Président, qu'elle ramasse moyennant le fameux cinquième. Ma journée je la passerai avec Dehbia. Pourquoi sortir ?

— Tu n'es pas comme les autres ? Tu es plus belle, voilà tout.

— Chrétienne, je veux dire. Tu comprends. Je m'appelle Monique.

— Baptisée ? Allons-y pour Monique. C'est curieux, j'aimerais bien t'appeler Monique, moi ? Et puis après !

— Après ? Eh bien, je t'aime mais je ne suis pas digne de toi. J'ai souffert toute jeune, vois-tu. Non, ne me coupe pas, je préfère te dire. Blessée toute jeune. C'est inguérissable.

— Comment, fillette ? Dis-moi.

— C'est mon père. Il buvait. Une fois par semaine, il revenait ivre du marché, il insultait ma mère. Moi aussi il m'insultait. Il me disait...

— Il ne t'a pas touchée, non ? Pourquoi « pas digne de moi » ?

— Ce n'est pas ce que tu crois, tu es fou ! Voilà, il

m'a dit que je n'étais pas sa fille. Ma mère a voulu lui arracher les yeux. Mais lui, il répétait : « Non, non et non ! » Il criait...

— Tu es bien la fille de quelqu'un, tu t'en fiches.

— Non, je suis sa fille mais il m'a brisé le cœur pour toujours. Maintenant c'est fini. Je ne pense pas à lui. C'est comme si j'étais venue toute seule au monde. Ma mère, je l'aime, mais moins que toi. Je ne sais pas pourquoi. J'ai toujours rêvé d'aimer quelqu'un totalement, quelqu'un que je n'aurais jamais vu, que je rencontrerais. Maintenant c'est fait. Je n'y suis pour rien... Mon père était jaloux. Il avait peut-être raison. Toujours sombre, méfiant, il ne parlait que quand il avait bu. La prière jamais. Il détestait les Pères Blancs. Aucune confiance avec eux. Pourtant...

— Ce serait drôle que tu sois la fille d'un Père Blanc. Je n'y vois pas d'inconvénient ! A qui ressembles-tu, au juste ?

— Pourquoi parles-tu ainsi ? Tu n'es pas méchant, dis ?

— Non, je ne suis pas méchant mais je n'aime pas les Pères Blancs ; je n'aime pas les instituteurs ni les médecins. Non, je ne les aime pas. Ils me gênent.

— Oh ! pourquoi, mon ami ?...

J'ai vu ses yeux brouillés de larmes lorsqu'elle m'a lancé un regard pitoyable et je me suis précipité pour la prendre dans mes bras, la consoler...

Dieu m'est témoin que j'étais sincère, prêt à lui donner mon affection, ma vie, que j'étais heureux, que mille projets se formaient dans ma tête, que tout m'apparaissait limpide, que je découvrais tout d'un coup pourquoi j'étais

là à Ighil-Nezman, pourquoi j'étais seul, pourquoi j'avais vingt-cinq ans, pourquoi j'étais beau et fort et tendre. Tout cela c'était pour Dehbia. J'étais fait spécialement pour elle et je la découvrais au moment précis où je me trouvais devant un mur où j'étais las de tout et de moi-même, comme si le mur avait disparu par enchantement, comme si l'horizon bouché s'était découvert d'un seul coup pour faire miroiter à mes regards un univers radieux.

Et maintenant ? Maintenant me voici une fois de plus, une dernière fois devant ma caisse, devant mes papiers pour écrire mon refus. J'ai les yeux bien ouverts et comme ce matin l'esprit bien lucide. Je refuse tout. Hormis cette petite bouteille d'anisette que je boirai pour finir, hormis ce tube de gardénal que j'y ferai dissoudre auparavant. Mon ami Larabi regrettera de m'avoir indiqué le truc. Mais je l'en remercie de tout cœur car je suis un peu lâche, pour tout dire, je crains beaucoup la douleur. Le toubib pourrait regretter aussi de n'avoir pas mesuré son gardénal dans ses ordonnances à ma mère. Mais le pouvait-il ? D'ailleurs il n'en saura jamais rien.

Non, vraiment, je ne suis pas désespéré. Je n'éprouve plus rien. C'est très curieux : ni désir, ni colère, ni haine. Il me semble que mon âme s'est d'ores et déjà détachée de moi, qu'elle est là en face, juste pour me dicter quelques réflexions désabusées que ma main docile écrit comme une machine de même qu'elle se mettra tout à l'heure à verser automatiquement l'anisette. Au reste, pourquoi réfléchir à présent. Le mieux est de se taire...

A mon tour de dire « je veux pas ! » Tu as bien fini par vouloir, toi, Dehbia. Tu as toujours voulu et je savais

que tu voulais. Ce que je ne savais pas, je l'ai appris tout de suite. Ne crois pas que je t'en veuille, que je doute de ton amour, de ton amitié, mais je n'accepte ni ton amitié ni ton amour. Trop tard, ma fille. Je me disais : si jeune ! si pure ! si innocente ! Que reste-t-il de mon idole ?

— Si jamais tu ne m'aimais plus, je m'en irais. Je serais comme morte, je disparaîtrais. Je connais des Sœurs Blanches qui recueillent les orphelines. J'irais chez les Sœurs Blanches, j'y resterais jusqu'à la mort. C'est une idée que j'ai en tête depuis quelque temps...

Je ne t'ai rien répondu. Depuis quand as-tu cette idée en tête, ma chérie ? Tu voudrais que je devine, que je me dise : « Elle regrette, elle a cette idée depuis le triste jour... »

Encore une fois, tu es libre. Libre de ton corps. Pourquoi vais-je me mettre martel en tête, supposer, accuser, croire, me demander qui t'a fait cela, te pardonner, oublier ?... Est-ce difficile de supposer ? Tiens ! le fils du Président en est bien capable. Lui, un autre ou d'autres. Qu'importe ?

Bien entendu, tu pourrais exiger de moi ce que je serais tenté d'exiger de toi : tu aurais beaucoup de choses à me reprocher. Mais la question n'est pas là. D'abord je n'exige rien. Et puis, vois-tu, il ne me plaît pas d'être logique, moi. Dans le fond, ma petite amie, il n'y a même pas de question. Tu as été gentille. Merci. A toi, toute seule, je souhaite bonne chance...

Où avais-je la tête, mon Dieu ? Voilà le portail qui grince. Est-ce toi, Mokrane ? Pourtant, cette nuit, je ne t'attendais pas, j'allais t'oublier tout à fait, me passer de toi pour toujours. Tu as bien raison, Mokrane. Il fallait que tu viennes, que je cesse de me creuser la tête, que je m'en prenne à toi, à toi seul.

Dehbia, pardonne-moi. Je comprends tout, à présent. Je comprends tout ce que, tout à l'heure, tu as voulu laisser deviner lorsque tu m'as dit dans un sanglot :

— Tu t'en vas ? Oh ! méfie-toi de Mokrane. Il pourrait te tuer.

J'ai haussé les épaules et je suis parti plein de dégoût. « Il pourrait te tuer ! » En attendant, il t'a bien prise, n'est-ce pas ? Il a dû te guetter, te suivre aux champs, te forcer. Tu as pu en parler à ta mère et toutes deux vous avez préféré garder le silence. Oui, j'imagine bien tout cela. Je ne peux rien imaginer d'autre. Il n'est pas possible que tu te sois donnée à lui. Une telle idée est insupportable. Non, mille fois non. Mais malgré tout, il s'est bien vengé, ma pauvre Dehbia. Je ne tiens plus à toi. Oh ! ce ne sont pas les principes qui me gênent. Simplement un tout petit caprice. Tu étais ce caprice qui me réconciliait avec tout, et avec moi-même, qui allait me rendre compréhensif et lâche. Un tout petit caprice qui devait m'apporter le bonheur. Un amour neuf et pur que je ne méritais certes pas, que le hasard s'apprêtait à m'offrir, que je me disposais à voler. Tu n'es plus rien !

J'entends des pas dans la cour. Mokrane s'approche de la serrure... Que le hasard soit béni qui t'amène cette nuit, à cette heure. Le vent lugubre hurle par les interstices des

portes, accompagné d'éclairs belliqueux. Ma tête est aussi tumultueuse que le ciel. J'imagine que ta colère est grande, Mokrane. Comme la mienne. Comme cet orage qui étouffera nos voix. Ta colère est grande ! La haine t'aveugle, Mokrane. Moi, c'est la rage. Cette bouteille, je n'y toucherai pas. Ou, peut-être, après. A nous deux, Mokrane...

CHRONIQUE RÉGIONALE : KABYLIE

De notre correspondant particulier

ENCORE UN SUICIDE A IGHIL-NEZMAN !

Un nouveau suicide vient d'endeuiller le paisible village d'Ighil-Nezman. Le nommé Amer n'Aït-Larbi a été découvert inanimé, chez lui, par une voisine : il gisait près de la porte grande ouverte, la tempe transpercée d'une balle de revolver. Immédiatement la femme en question, il s'agit d'une parente d'Amer, s'est rendue au bureau du Centre municipal pour en informer le Président ainsi que le Secrétaire-garde champêtre, signataire de ces lignes, qui se sont transportés au domicile de la victime près de laquelle ils ont trouvé l'arme susdite. Monsieur le Président à décidé que tout reste en état en attendant les autorités et a téléphoné sans retard à la gendarmerie et au parquet qui se sont déplacés dans l'après-midi pour enquête.

Une bouteille d'anisette ainsi qu'un tube de gardénal vide ont permis de conclure, définitivement, au suicide.

Étant donné le mauvais temps : vent, tonnerre, pluie, aucun voisin n'a entendu le bruit de la détonation.

Amer est un jeune homme estimé de tout le village car il n'a aucun ennemi. *Son geste déplorable est dû à son état de nervosité après la perte de sa mère, il y a dix jours, et le récent suicide d'une vieille folle qui l'a peut-être incité à l'imiter.*

Akli n'Aït-Slimane.
(Journaux du 2 février 195 .)

OFFSET-AUBIN, POITIERS, D. L. 1er TR. 1957. N° 797-6 (3.331).

COLLECTION « MÉDITERRANÉE »
dirigée par Emmanuel Roblès

Leïla Baalbaki *Je vis !*
Ugo Betti *Haute-Pierre*
Thrasso Castanakis *Les chiens dans la nuit*
Castillo-Navarro *Mort aux enchères*
Camilo José Cela *La famille de Pascal Duarte*
Alba de Céspedes *Le cahier interdit*
Elles — Avant et après
Andrée Chédid *Jonathan*
Mohammed Dib *La grande maison*
L'incendie — Le métier à tisser
Xavier Domingo *Villa à Milo*
Gabrielle Estivals *Zoubeïda*
Aris Fakinos *Les derniers barbares*
Mouloud Feraoun *La terre et le sang*
Le fils du pauvre — Jours de Kabylie
Les chemins qui montent — Journal, 1955-1962
Lettres à ses amis
Alfonso Grosso *La procession*
Un ciel difficilement bleu
Clément Lépidis *La fontaine de Skopelos*
Catherine Lerouvre *Un feu d'enfer*
Marcel Moussy *Les mauvais sentiments*
Emmanuel Roblès *Federica*
Cela s'appelle l'aurore — Le Vésuve
Les hauteurs de la ville
La croisière — Un printemps d'Italie
Ahmed Sefrioui *La boîte à merveilles*
Le chapelet d'ambre
Ramon Sender *Le roi et la reine*
Livia de Stefani *La vigne aux raisins noirs*
Marie Susini *Plein soleil*
La fiera — Corvara
José-Louis de Vilallonga *Les gens de bien*
Les ramblas finissent à la mer

DATE DUE / DATE DE RETOUR

Les chemins qui montent

Un jeune homme, Amer, revient de France dans son village natal, en Kabylie. Il s'éprend de Dehbia, une orpheline que les Sœurs Blanches ont convertie au christianisme. Mais Amer a un rival, Mokrane, qui le hait. En fait, le récit n'est pas seulement une belle et poignante histoire d'amour. Il illustre également le drame de tous les êtres qui, pris entre deux civilisations, risquent d'être broyés.

Ce livre "luxuriant et sombre" comme l'écrivait André Wurmser dans *les Lettres françaises* est peut-être le chef-d'œuvre de Mouloud Feraoun. Dans *les Lettres nouvelles*, Maurice Chavardès en reconnaissait "la grandeur singulière" et affirmait : "En abordant le problème de l'incommunicabilité des êtres, Mouloud Feraoun est sans doute le premier romancier nord-africain qui ait dépassé les révoltes ethniques et sociologiques, atteignant par contrecoup à l'universalité de la grande littérature."



Mouloud Feraoun

"Il était de ces êtres comme Camus les aimait : silencieux, fins et solides, accordés à la vie." (Jean Daniel, Preuves*). "Cet honnête homme, cet homme bon, cet homme qui n'avait jamais fait de tort à quiconque, qui avait dévoué sa vie au bien public, qui était l'un des plus grands écrivains de l'Algérie, a été assassiné." (Germaine Tillion,* le Monde.)

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Imprimé en France 1-57.6